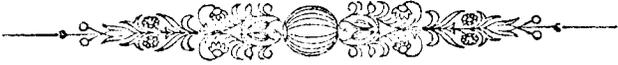




LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE LA

REVUE CANADIENNE.



LITTÉRATURE CANADIENNE.

POÉSIE.

L'UNION DES CANADAS.

OU

LA FÊTE DES BANQUIERS.

“ Who hold the balance of the world? Who reing?
O'er congress whether royalist or liberal?
Who rose the shirtless patriots of Spain,
That make old Europe's journals squeak and gibber all?
Who keep the world, both old and new in pain
Or pleasure? Who make politics rung libber all?
The shade of Bonaparte's noble daring?
Jew Rotschild and his fellow Christian Baring.

BYRON.

(Don Juan Canto 12th.)

I.



'Est le jour des banquiers! demain sera notre heure.
Aujourd'hui l'oppression, demain la liberté;
Aujourd'hui l'on fustige un peuple entier qui pleure
Demain l'on voit debout tout un peuple ameuté;
Aujourd'hui le forfait, et demain la vengeance;
Aujourd'hui c'est de l'or et demain c'est du fer;
Aujourd'hui le pouvoir et demain l'impuissance,
Aujourd'hui c'est l'orgie, et demain c'est l'enfer.
Demain n'est pas à vous, il est à Dieu qui veille,
Et Dieu donne toujours son brillant lendemain,
Aux pauvres nations qu'on maltraitait la veille.

Quand il prend une cause en sa puissante main,
On peut voir sans frémir douze ou quinze pygmées,
Lilliputiens nouveaux, éolos dans un comptoir,

Du sol américain régler les destinées,
Et marquer hardiment un peuple à leur avoir;
C'est que leur œuvre infâme est une œuvre fragile,
C'est qu'en roulant de loin le gravois peut encor
Renverser la statue à la base d'argile,
Malgré ses bras de cuivre et son visage d'or;
C'est qu'on bâtit en vain sur un terrain de sable;
C'est qu'un volcan toujours finit par s'entr'ouvrir,
C'est que l'iniquité n'a rien qui soit bien stable;
Qu'on se lasse bientôt des monstres à nourrir.

Oh! toute chose humaine a deux faces contraires,
D'un côté c'est l'aurore et l'enivrant espoir
De succès sans pareils, de l'autre les mystères,
Qu'après un jour d'attente on découvre le soir.
D'un côté l'usurier calcule sa richesse,
Et monarque du siècle en son rêve hideux,
Savoure les tourments du peuple qu'il oppresse,
Et ce peuple bientôt constant et valeureux,
Se lève et d'un seul mot ébranle le vieux monde.
Et les blêmes banquiers frémissent à leur tour,
Car l'éponge a passé sur leur ardoise immonde.
—Mais, pourquoi les troubler?—C'est aujourd'hui leur jour!
Pourquoi, chante importun, élever dans la fête,
Parmi les rires fous une sinistre voix?
Pourquoi pendant le calme annoncer la tempête?
Et que peuvent-ils craindre? Ont-ils pas cette fois



Tous scrupules domptés, toute attente remplie ?
Voyez : la table est mise et pour un seul repas,
Sur une nappe affreuse et par le sang rougie,
Les ogres du commerce ont les deux Canadas.

II.

C'est le jour des banquiers, vous dis-je ! C'est leur gloire,
Que les placards royaux affichent sur nos murs ;
L'union qu'on proclame, est leur chant de victoire,
Et tout devait céder à des motifs si purs.

Mais quand le peuple, lui, vers le pouvoir suprême,
Ose élever la voix, parler de changement,
Et de sa charte enfin corriger le vieux thème ;
Quand il ose prier, supplier humblement
Qu'on le délasse au moins des tourments qu'il endure,
Que l'on fasse un essai, que l'on varie un peu,
Le supplice incessant, l'éternelle torture ;
Que le sceptre royal sur la couche de feu,
Un fois, par pitié, retourne la victime,
Oh ! la chose est trop grave ! Elle veut bien du temps,
Et bientôt c'est folie, et bientôt c'est un crime.
L'on voudrait déchirer les piacets insolents ;
Surtout si l'on entend le mot de république,
(N'importe qui le dise, ou qu'il soit sans échos),
Comme ils rejettent loin la brûlante supplique,
Comme ils sentent frémir la moëlle dans leurs os,
Tous ces faibles soutiens de l'écrasant empire,
Ces vieux lords décrépits, ces ministres peureux,
Ces tristes héritiers du féodal vampire !

Cependant, si Baring leur dit : moi je le veux,
Enlacés comme ils sont aux filets de sa banque,
Ils n'ont rien à répondre, et jamais il ne fait
D'inutile calcul, ni de projet qui manque.
Il voudrait l'univers, il leur demanderait
Le sang des nations pour verser dans sa caisse,
Que l'illustre Melbourne d'une tremblante main,
Jaloux de prévenir et d'écarter la baisse,
Signerait aussitôt l'absurde parchemin.
Un seul mot du banquier, c'est la vie ou la mort ;
Même s'il lui venait l'incroyable caprice,
De finir nos malheurs, de changer notre sort,
Je crois que pour lui plaire on nous rendrait justice !
Oh le grand homme ! Il a l'enchanteresse voix,
Les talents tout-puissants, l'éloquence divine
Avec les chaînes d'or de l'Appollon Gaulois ;
Lui seul, il fait tomber les chartres en ruine,
Des provinces il dit les bornes à son gré,
Il est le Dieu des grands, le maître de nos maîtres,
Et rappelle des Juifs le veau d'or adoré ;
Son comptoir lui vaut mieux que d'illustres ancêtres.
Les chiffons de sa banque ont autant de pouvoir,
Que les vieux écussons et plus que la morale.
Oui, quand il a parlé, la raison, le devoir,
La prudence les lois sont une voix banale,
Une voix sans prestige. Oh ! ce n'est plus alors,
Comme c'était pour nous une éternelle enquête
Des proconsuls aux rois, des communes aux lords,
Ni les tâtonnements les branlements de tête,
Timides précurseurs des insolents refus,

Qu'on ose enfin lancer aux clameurs populaires !
Baring ne voit jamais ses avis combattus.
Lors même qu'un prophète à nos tyrans vulgaires,
Dévoilant le fantôme objet de leur terreur,
Leur fait voir l'avenir, vainqueur de leur intrigue,
Mépriser la discorde, et baffouer l'erreur,
Des querelles de race avouer la fatigue,
S'établissant un jour une vraie union
Détruire pour jamais l'autel oligarchique,
Et par enchantement de leur œuvre sans nom
Résultat imprévu surgir la république :
Ils immolent l'orgueil tout comme l'équité,
Ils ne reculent pas malgré ce qu'ils en pensent,
Ils n'en scellent pas moins le crime projeté,
Pour servir la fortune, idole qu'ils encensent,
Ils peuvent braver tout, même la liberté !

III.

C'est le jour des banquiers ! Ainsi fait l'ancien monde
Depuis ses premiers ans. Toujours quand il détruit,
Quelqu'empire odieux, c'est un autre qu'il fonde ;
Toujours quand il renverse un arbre au mauvais fruit,
A sa place aussitôt c'est un autre qu'il plante.
D'abord le moyen-âge eut le fier châtelain,
Homme bardé de fer, rocher, dans la tourmente,
Il bravait tous les vents sous son casque d'airain ;
Du haut de son nid d'aigle il fondait sur la plaine,
Et rapportait toujours au sinistre manoir
Sa vengeance assouvie ou sa volupté pleine ;
Puis vint l'inquisiteur au mystique pouvoir,
Apôtre trop zélé, pour préserver les âmes,
Il étendait les corps sur les brasiers ardents ;
Puis ce furent les rois, livrés aux mains des femmes,
Ils livrèrent le monde à leurs vils courtisans ;
Puis, ce fut l'anarchiste, homme plein de blasphème
Il voulut le néant et refit le cahos ;
Il adora le vice, il proscrivit Dieu-même,
Et promena partout ses rouges échafauds ;
Puis ce fut le colosse issu de la poussière,
Il secoua le monde et remit d'un seul coup,
Tous ses os disloqués en leur place première,
Il fut beaucoup maudit, il fut aimé beaucoup,
Jusqu'à ce qu'épuisé par son effort sublime,
Il disparut lui-même, et laissa le banquier,
Pour refermer sur lui le dévorant abîme.
Que Dieu prenne l'Europe en sa sainte pitié !
Mais si lasse à la fin d'un combat inutile,
La vieille agonisante à son dernier bourreau,
Demande un dernier coup comme un dernier azile :
Si lasse d'incruster l'opprobre dans sa peau,
Elle aime autant avoir pour son dernier stigmaté,
Que le cachet royal, l'étampe du courtier ;
Si repoussant enfin, tout espoir qui la flatte,
Elle veut s'accroupir dans l'infâme borbier,
Que nous importe à nous, nous fils de l'Amérique ?
N'avons-nous point le sol fait pour la liberté ?
Que nous importe à nous la vague océanique,
Et son impur fretin sur nos bords rejeté ?
Ne sait-il point qu'ici toute orgueilleuse rage
Contre un peuple excitée à ses pieds vient mourir ?
Et que pour enchaîner notre jeune courage,
Il faudrait avec lui enchaîner l'avenir ?

Serait-ce par hasard notre double origine,
 Qui servirait de texte aux cris de l'imposteur ?
 Eh ! ne sommes-nous pas tous de race divine,
 Si l'on veut remonter au souffle créateur ?
 Offrirait-il à l'homme en signe de carnage
 Comme aux brutes leurs cris le verbe varié ;
 Ou pour qu'on le proscrive, est-il quelque langage
 Qui ne puisse nommer Dieu ni la liberté ?
 Courage donc, courage, ô ma belle patrie !
 Tes fils jeunes et fiers s'exercent sous tes yeux
 A braver des méchants la lourde tyrannie,
 Comme dans tes forêts les pins audacieux
 Bravent des aquilons la fureur redoublée.
 Ils sont hardis tes fils et dans leur sein bouillant,
 Rapide et lumineuse éclate la pensée,
 Comme dans ton beau ciel, le soir on voit souvent,
 Jaillir d'or et de feu mille dards gigantesques ;
 Ils sont nobles tes fils, et faits pour être heureux,
 Leur âme est grande et pure et les eaux romanesques
 De ton fleuve divin ne le sont point plus qu'eux.
 Ils sont constants tes fils, et leur sage industrie,
 Donnera quelque jour une digne au pouvoir,
 Comme fait au torrent le castor amphibie,
 Qui dans l'onde écumante établit son manoir.
 Courage donc, courage, assemble tes enfants,
 Et ceux qui de la France ont eu le sang des braves,
 Et ceux qui de l'Irlande ont fui les tyrans ;
 Courage et tu verras nos prétendus Octaves
 Humiliés enfin, domptés par l'avenir,
 Pâlir et l'œil hagard, rejeter inutiles,
 En voyant devant eux le cadavre surgir,
 Les scalpels odieux, qui dissèquent nos villes.
 Courage, et tu verras après les jours d'erreur,
 Où règne l'insolence, enfin venir le notre ;
 Les élus de la fraude, et ceux de la terreur,
 Tous ces fruits corrompus, tomber l'un après l'autre,
 Et grandir à leur place, arbre de liberté,
 Gloire de nos forêts, le verdoyant érable ;
 A ses feuilles aussi, le tréfle entremêlé,
 Paraître pour signal, d'une paix ineffable.

P. C.

Ce morceau remarquable fut écrit et publié dans le *Comédien* en 1841, lors de la proclamation de l'Union des deux Provinces ; il est encore pour nous tous plein d'actualité et d'intérêt, car l'Union des Canadas est un acte d'injustice politique, dont nous ressentons encore aujourd'hui tous les malheureux résultats ; il fallait la muse de P. C. pour nous peindre en traits de feu, avec des couleurs aussi vraies, le tableau de nos mauvais jours, la patiente résignation des jeunes enfants de l'Amérique, leur courage et leur énergie, et mettre en regard l'avarice sordide des Banquiers qui veulent trafiquer de nos droits et de nos libertés, avec les espérances de l'avenir et la confiance dans nos destinées.

(Note de l'Ed.)



FEUILLETON.

LE CHATEAU

DE

MONTFORT.

— o o o —

LÉGENDE DU XVI. SIÈCLE.



DANS son état actuel de dégradation, ce château offre une des ruines les plus pittoresques de la Bourgogne. Précédé d'une longue avenue de noyers, presque tous brisés par les vents qui soufflent avec impétuosité sur la montagne, et d'une croix gothique mutilée en 1793, il présente, au midi, en arrière d'un vaste préau, trois hautes tours octogones. Celles dites de l'Est et des Oubliettes défendent un portail en ogive bien conservé et jadis armé de herse, ponts-levis, barbicanes et machicoulis. La troisième tour, à l'ouest, dite tour d'Amélie, est jointe aux deux autres par une forte muraille. Des cuisines, le commun, les magasins étaient au rez-de-chaussée à droite ; à gauche, une immense écurie voûtée et soutenue par des piliers ornés de sculptures curieuses, régnait dans toute la largeur de la cour intérieure. En face, un vaste bâtiment contenait les chambres d'habitation, et s'élevait à pic sur le rocher qui sert d'assiette au château. Plusieurs escaliers conduisaient dans les trois tours de la façade, et dans celles moins élevées qui protégeaient l'enceinte de ce noble manoir. Au-dessus du portail, à droite, on trouve la chapelle, jadis ornée d'une belle rose délicatement sculptée, et dont il ne reste que quelques fragments. C'est de là que, suivant la tradition, le dernier des palatins arquebusa un jour le bailli d'Auxois, qui, revenant de Montbard à Semur, chevauchait, *au gré du sir*, un peu trop sur la droite de la route.

Les souterrains étaient également magnifiques. L'un d'eux surtout, soutenu, comme celui de Chilon, par sept piliers, est encore dans un état de conservation parfaite. La salle de la monnaie, dont la voûte repose sur un seul pilier, auquel aboutissent des arceaux pleins de hardiesse et de légèreté ; des fourneaux brisés, des statues mutilées jonchent le sol de leurs débris, et at-

teste l'ancienne splendeur de ce château. Mais revenons à la tour d'Amélie et à l'événement tragique dont elle fut le théâtre il y a deux siècles et demi.

Il semble que le ciel, dans ses impénétrables décrets, se plaise à marquer d'un sceau de malheur les êtres qu'il destine à éprouver des revers qui dépassent la mesure ordinaire. Amélie d'Orange, dont nous essayons de retracer ici l'histoire, était d'une famille qui semblait vouée au destin le plus cruel. Louise de Coligny, sa mère, avait vu massacrer sous ses yeux le héros à qui elle devait le jour. L'amiral de Coligny venait de sceller de son sang l'attachement qu'il portait à ses croyances religieuses, et de tomber victime de la faiblesse de Charles IX et de la cruelle duplicité de Catherine de Médicis. Le jeune et beau Théligny, qu'il avait donné pour époux à sa fille, venait de subir le même sort, et Louise restait veuve et orpheline bien jeune encore, avec tous les avantages de naissance, de fortune et de beauté qui pouvaient faire de sa main l'objet des désirs ambitieux d'une foule de prétendants.

L'exemple d'une cour corrompue rendant la jeunesse peu scrupuleuse sur les moyens de réussir, Louise dut penser à faire un choix qui la mit à l'abri des poursuites dont elle était l'objet. Parmi les seigneurs qui recherchaient son alliance, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, n'était ni le plus jeune, ni le plus beau ; mais l'âme de Louise savait apprécier des qualités plus solides, et, dès que le temps du deuil de son veuvage fut expiré, elle donna sa main et son immense fortune au héros des Pays-Bas, dont le nom est devenu immortel par l'affranchissement des provinces qu'il arracha à la domination espagnole, et qui apportait dans la communauté conjugale une dot de gloire et d'illustration que ne pouvaient égaler les avantages de tous ses rivaux.

Le choix si sensé et si digne d'une belle âme que venait de faire Louise de Coligny, eut pour elle des suites heureuses. A la fin de la première année qui suivit son mariage, elle donna le jour à un fils, Maurice de Nassau, prince d'Orange, dont les qualités héroïques rendirent le nom fameux. L'année suivante, Louise devint mère d'une fille, qu'elle nomma Amélie, et qui, en comblant les vœux de ses parents, embellit par ses jeux enfantins le noble château de Montfort qu'ils avaient choisi pour leur résidence.

Le prince Guillaume adorait la jeune et charmante Amélie, et, lorsque après les longues absences que nécessitaient les intérêts de la Hollande, il revenait déposer ses lauriers pour n'être plus qu'époux et père, son bonheur était au comble entre une femme chérie et deux enfants dont son cœur paternel aimait à suivre les jeux innocents et à admirer les qualités naissantes. S'il contemplait avec orgueil son fils, dont le jeune front sembloit déjà rayonner de gloire, et dont les amusements guerriers et le caractère bouillant faisaient présager les hautes destinées et la belliqueuse carrière, c'était avec le plus profond attendrissement qu'il serrait sur son cœur la jeune Amélie, dont la figure céleste et l'angélique douceur semblaient appartenir plutôt au ciel qu'à la terre.

Lorsque des raisons d'Etat arrachaient Guillaume d'Orange à ses affections de famille pour le rendre à ses glorieux travaux, il éprouvait une peine que n'étouffaient pas ses préoccupations ambitieuses. Cette peine avait sa source dans l'attachement qu'il portait à sa femme et à ses enfants. Le cœur d'un époux et d'un père battait toujours sous la cuirasse du noble guerrier, et plus d'une fois, au moment des adieux, une larme vint tomber sur la brillante écharpe brodée par Louise et Amélie, et tra-

hir l'émotion de cette âme si belle, qui savait allier les plus douces affections aux pensées élevées de l'homme d'état. Sa dernière caresse était toujours pour Amélie, qui, après s'être arrachée de ses bras, se hâtait de monter sur une des tours de la façade du château, pour voir encore son père descendre la montagne, entouré de sa nombreuse escorte, et lui envoyer un dernier baiser sur une touffe de lisérons roses, arrachée aux créneaux.

L'adolescence d'Amélie avait fait place à cette âge brillant de la jeunesse, où tous les trésors de la beauté viennent d'éclorre. Elle achevait son seizième printemps, et l'on aurait cherché vainement une jeune fille plus belle et plus richement douée de tout ce qu'une excellente éducation peut ajouter aux dons de la nature. Le prince Guillaume ne l'avait point encore emmenée avec lui en Hollande, et c'était dans la retraite de Montfort que s'était écoulées les heureuses années de son enfance, sous l'œil vigilant de sa mère, dont l'instruction, supérieure à celle des femmes de son siècle, pouvait suppléer près d'Amélie à toutes les leçons qu'elle eût pu recevoir ailleurs. Mais le prince, fier de sa fille, et sachant de combien de dangers était environné le rang qu'elle occupait, se décida à la tirer de la douce retraite où elle avait vécu jusqu'alors, et à la conduire dans une sphère où elle devait trouver un époux digne d'elle.

Ce ne fut pas sans une pénible émotion qu'Amélie reçut la nouvelle d'un départ qui l'enlevait à ses occupations de jeune fille, à ses fleurs, à ses oiseaux, à sa biche chérie, et (disons toute la vérité) à un objet que son cœur avait distingué, et auquel, presque à l'insu d'elle-même, elle donnait des regrets qu'elle n'eût jamais osé laisser voir.

Parmi les seigneurs des environs, qui, de temps à autre, venaient visiter les nobles habitans de Montfort, le prince Guillaume avait remarqué le jeune baron Olivier de Ragny, orphelin de père et de mère, doué d'une raison précoce et de toutes les qualités qui pouvaient lui mériter une haute renommée. Olivier, à vingt-cinq ans, offrait l'heureux assemblage de tout ce qui peut gagner l'estime des hommes et faire impression sur le cœur des femmes. Si la naissance et la fortune du jeune baron n'étaient pas égales à celles du prince Guillaume, cependant la bannière de la maison d'Orange aurait pu, sans déroger, unir son lion et ses léopards couronnés d'azur aux colombes symboliques qui ornaient l'écu du sire de Ragny ; mais un obstacle plus insurmontable séparait ces deux nobles maisons : le prince d'Orange professait hautement la religion réformée, et Olivier de Ragny était zélé catholique ; ce qui, dans ces temps d'intolérance religieuse, était un motif de rupture des plus douces affections.

Olivier n'avait pas vu deux fois Amélie d'Orange sans ressentir le pouvoir de ses charmes ; mais, connaissant l'inflexibilité des principes du prince, il comprit de suite l'inutilité des espérances qu'il aurait pu concevoir sans cet obstacle. En homme d'honneur, il crut devoir rendre plus rares des visites qui n'auraient servi qu'à alimenter un sentiment sans espoir, et plusieurs mois se passèrent sans qu'il revint à Montfort.

Cependant le bruit se répandit dans tout le canton que le prince d'Orange allait partir pour la Hollande, et que cette fois les deux princesses seraient du voyage. Guillaume était aimé de tous ses voisins, et ceux mêmes qui ne partageaient pas ses croyances religieuses rendaient une entière justice à sa loyauté, à sa bonté, et à cette charité évangélique qui faisait trouver à tous les malheureux un père dans sa personne et un asile sous son noble toit.

Ce fut donc un concours immense de visites au château de

Montfort lorsqu'on sut le départ prochain du prince et de sa famille. Dans cette circonstance, Olivier de Ragny ne put se dispenser de suivre l'exemple de toute la noblesse du voisinage. Il vint, le cœur agité par un trouble qu'il parvint pourtant à maîtriser, surtout lorsqu'en entrant dans la salle d'honneur un coup d'œil rapide lui apprit à l'instant qu'Amélie n'y était pas. Le prince et la princesse lui firent un accueil affectueux, et l'invitèrent à rester au château jusqu'au lendemain ; mais il s'en excusa, dit qu'il venait seulement offrir ses vœux et ses hommages à leurs altesses, et, après quelques moments de conversation, il partit l'âme oppressée par deux sentiments opposés, le regret de n'avoir pas vu Amélie, et la certitude que son absence était pour lui un bienfait du Ciel, puisqu'un seul regard de cette jeune fille eût suffi pour raviver la plaie de son cœur, et le rendre le plus malheureux des hommes.

Olivier, sous l'empire d'une douloureuse préoccupation, descendait lentement la montagne, laissant aller son coursier au petit pas, lorsqu'il entendit une rumeur du côté du village, et des voix de femmes, parmi lesquelles son cœur plutôt que son oreille crut reconnaître celle d'Amélie. Oubliant aussitôt ses craintes et ses résolutions, il pique des deux, arrive près d'un groupe de paysans, et distingue au milieu d'eux, une femme à genoux, près d'une biche blessée à l'épaule, et dont le sang coulait en abondance. A sa taille légère, à ses beaux cheveux blonds, Olivier a sur-le-champ reconnu Amélie dont il ne voit pas encore le visage ; mais, au bruit qu'il fait en écartant les paysans, elle se retourne et lui dit :

— Ah ! venez, venez, baron de Ragny, voyez ma pauvre Léïla qu'on a tuée ! j'allais l'emmenner dans quelques jours avec moi en Hollande ; mon père, à ma prière, avait ordonné qu'on préparât un chariot pour elle, et des méchants viennent de lui tirer un coup de fusil, comme si c'était une biche sauvage.

Olivier s'était approché ; avec un peu d'eau qu'il trouva dans un fossé, il lava la plaie, et vit avec joie que le joli animal n'avait reçu qu'une blessure légère dont sa peau seule avait souffert. Il détacha son écharpe et demanda à Amélie la permission d'en faire un bandage pour l'épaule de Léïla, en attendant un autre pansement et il ramena le sourire sur le charmant visage de la jeune fille, en lui donnant la positive assurance que sa biche serait en état de la suivre lorsque le jour de son départ arriverait.

— Vous voulez donc emporter un souvenir de la Bourgogne, mademoiselle ? dit Olivier d'une voix émue.

— Ah ! sire de Ragny, dit Amélie, je n'aurais pas emmené Léïla avec moi, que jamais le souvenir des lieux où je suis née ne s'effacerait de ma mémoire. C'est malgré moi, croyez-le bien, que je quitte ma paisible retraite ; mais vous êtes le seul à qui j'ai osé le dire, car la volonté de mon père sera toujours pour moi la voix du Ciel.

En parlant ainsi, deux larmes s'échappèrent de ses paupières et vinrent tomber sur la main d'Olivier qui avait saisi la sienne, et qui, emporté par un sentiment qu'il ne put maîtriser, lui dit de manière à n'être entendu que d'elle :

— Amélie ! ange céleste ! ils sont ineffaçables aussi, les souvenirs que vous laisserez en ces lieux, et j'atteste le Ciel qui m'entend, que jamais votre image ne sortira de mon cœur, quel que soit le destin qui nous sépare.

— Adieu, baron de Ragny, dit Amélie avec un soupir mêlé de larmes, vos pensées et les miennes se rencontreront sur le sommet de ces tours, et si je suis assez heureuse pour y revenir bientôt, ce sera avec bonheur que je vous y retrouverai.

HH

Olivier baisa respectueusement la blanche main qu'il tenait encore dans les siennes, et sans proférer une parole de plus, il remonta sur son cheval et partit au galop. Avant de quitter le sentier qu'il suivait pour atteindre la grande route, il tourna la tête et aperçut Amélie à la même place, donnant sans doute des ordres pour faire emporter la biche par les paysans. Il crut voir un mouchoir blanc s'agiter en l'air, comme un signe d'adieu Était-ce une illusion ? Dieu seul le sait, mais ce qui est bien plus certain, c'est que le jeune baron emporta dans son cœur plus d'amour qu'il n'eût été à souhaiter pour son repos.

Trois jours après cet entretien, qui laissa dans l'âme de ces jeunes gens des traces ineffaçables, ont vit un matin descendre du château de Montfort une compagnie d'hommes d'armes, au milieu de laquelle flottait la bannière du prince. Cette troupe précédait un coche (c'était le nom qu'on donnait alors aux voitures destinées à transporter les dames d'une haute condition). Ce coche était doublé en velours bleu de ciel, et chaque panneau portait en riche broderie l'écusson d'Orange et celui de Châtillon, nom de famille de Louise de Coligny. A la portière de droite, venait, sur un magnifique palefroi, le prince Guillaume, couvert d'une brillante armure, et la tête ornée d'un léger casque de parade, rehaussé d'or et surmonté d'un panache orange, bleu et blanc. Derrière le coche venaient deux haquenées blanches, couvertes de riches housses, et destinées aux deux princesses, dans le cas où, fatiguées de la voiture, elle désireraient faire une partie de la route à cheval. Venaient ensuite deux fourgons pour les femmes de service et la vaisselle indispensable dans un long voyage, attendu qu'à cette époque, le peu d'hôtels qu'on trouvait sur les routes n'étaient pas montés de manière à recevoir convenablement de tels hôtes. Enfin, la marche était fermée par un joli chariot couvert en toile bleue, brodée en laine, et offrant aussi les armoiries d'Orange et de Châtillon. Les roues de ce chariot étaient basses, et toute sa construction légère et gracieuse comme l'objet auquel il était destiné ; c'était le char de voyage de Léïla. Une épaisse et molle litière de foin frais empêchait la jolie blessée de sentir les cahots et de souffrir de la route.

Ce cortège presque royal, voyageant à petites journées, mit un assez long temps pour arriver à Delft, où le prince avait un palais qu'il préférerait à ses autres résidences. Enfin on arriva, et à peine la nouvelle en fut-elle connue, que de toutes parts on s'empressa de venir offrir au prince et aux princesses les hommages d'une population heureuse de les voir. Des fêtes brillantes leur furent offertes, et si la jeunesse hollandaise n'avait pas les grâces légères qui de tout temps furent le partage des français, le désir de paraître avec avantage aux yeux de Louise et d'Amélie fit faire de grands frais de toilette et d'équipement à tous les jeunes gens dont le rang et la fortune leur permettaient d'approcher des princesses.

A peine la jeune Amélie eut-elle paru dans les fêtes, que le bruit de sa beauté et de ses manières affables se répandit, non-seulement dans les provinces des Pays-Bas, mais encore en Allemagne et dans tout le Nord de la France. De tous côtés il arrivait de nouveaux admirateurs à cette jeune fille si modeste, si ignorante de sa beauté, et dont le cœur gardait un doux souvenir qui la préservait de tout autre attachement.

Aucune nouvelle de Montfort n'arrivait sans qu'Amélie sentit son front se couvrir de rougeur. On attribuait ce trouble au plaisir qu'elle éprouvait à entendre parler des lieux qui lui étaient chers ; mais une vague espérance causait cette émotion, et la

tendre jeune fille pensait qu'il n'était pas impossible qu'Olivier de Ragny trouvât le moyen de lui faire parvenir indirectement un souvenir. Son attente toujours déçue devint une douleur pour cette âme aimante, et une grande tristesse s'empara de la noble fille dont chacun peut-être enviait le sort.

Selon la prévision d'Olivier, Léïla avait été promptement guérie, et sa gentillesse faisait toujours l'amusement favori d'Amélie. Elle avait gardé et serré soigneusement l'écharpe blanche et violette que portait le sire de Ragny, et dont il s'était servi pour panser la blessure de la biche. Cette écharpe était devenue pour Amélie une relique précieuse, qu'elle n'eût pas cédée pour le plus riche écrin ; mais ce sentiment si pur et si caché à tous les yeux devait bientôt faire place à toutes les exigences du devoir qu'allait dicter la volonté paternelle.

Il y avait à peine trois mois que Guillaume d'Orange était en Hollande avec sa famille, que de tous côtés vinrent des prétendants se mettre sur les rangs pour demander la main d'Amélie. Hélas ! une haute naissance est sans doute un brillant avantage, mais souvent aussi elle est une entrave au bonheur. La crainte d'une mésalliance fait éloigner l'homme que le cœur d'une jeune fille aurait choisi, et, par respect pour les convenances du rang, on sacrifie toute une vie qui aurait pu être heureuse, et qui ne devient que trop souvent un enfer anticipé.

Le comte Frédéric-Casimir, prince palatin de Landsberg, âgé de cinquante ans, d'un caractère violent et jaloux, mais richement partagé du côté de la naissance, de la fortune et des talents militaires, vint offrir son alliance à Guillaume d'Orange, avec la présomption de n'être pas refusé.

En effet, cette proposition offrait tant d'avantages que le père d'Amélie, ignorant d'ailleurs les secrets sentiments de sa fille, crut devoir passer par-dessus la disproportion d'âge en faveur d'une union qui assurait à son pays un allié puissant, et au besoin un vaillant défenseur : Casimir fut donc accepté.

Lorsque le prince annonça à Amélie la décision qu'il avait prise, la douce et timide jeune fille baissa les yeux pour cacher les larmes qu'elle sentait prêtes à couler, et elle salua silencieusement son père en signe de soumission. Telles étaient les mœurs de ce siècle et le respect qu'on portait à la puissance paternelle. Amélie, pour rien au monde, n'eût osé se permettre la moindre objection ; un père était pour elle le représentant de Dieu sur la terre, et elle regardait comme sacrés et sans appel les ordres qui émanaient de sa volonté. La mère d'Amélie, ne voyant que par les yeux de son époux et croyant, comme lui, le cœur de sa fille parfaitement libre, reçut avec joie l'annonce de son prochain mariage, et se fit une douce jouissance d'en hâter les apprêts.

Rien ne peut donner une idée de la magnificence des présents que reçut la jeune fiancée. Pierreries, dentelles, étoffes précieuses, vaisselle d'or et d'argent, équipages somptueux, chevaux du plus grand prix, tout fut prodigué à cette jeune fille pour cacher, autant que possible, à ses yeux ce qui manquait à son futur époux en agréments personnels. Casimir n'avait cependant rien de repoussant en lui : il avait été beau à vingt-cinq ans, mais cet âge avait doublé, et sa taille épaissie, ses cheveux blancs et rares, son visage bruni par les travaux guerriers, pour une jeune fille de seize ans n'avaient rien d'attrayant. Du reste, le palatin eût-il été jeune et beau, Amélie s'en serait à peine aperçue. Elle obéissait aveuglément à l'ordre de son père, et jusqu'au jour de son mariage, ses yeux ne s'étaient jamais levés sur son fiancé.

La cérémonie nuptiale fut entourée de toute la pompe qui pouvait en relever la solennité. La veille au soir, le palais de Delft,

au moment de la signature du contrat, resplendissait de mille feux de couleurs, et tous les appartements, remplis de la plus brillante société, offraient le coup d'œil féerique le plus animé. Le château et la terre de Montfort furent donnés en dot à la jeune épouse, et en cela, son père voulut lui faire un présent agréable, connaissant l'attachement qu'elle portait au berceau de son enfance, et ne se doutant pas qu'il la rapprochait d'un lieu fatal à son repos.

Dès que les fêtes du mariage furent terminées, le palatin témoigna le désir de venir prendre possession de son château de Montfort. Le motif secret de ce départ précipité avait sa source dans ce caractère jaloux et ombrageux, qui ne pouvait penser sans frémir aux hommages que recevait Amélie à la cour de son père. Dissimulant ce honteux sentiment, Casimir sut colorer son départ par le spécieux prétexte du bonheur qu'il prétendait devoir goûter dans une retraite où il serait tout à sa femme, sans qu'aucun soin étranger vînt l'en distraire. Amélie, toujours soumise et résignée, suivit son époux sans se plaindre, et dès qu'elle fut arrivée dans son château, elle se fit un genre de vie tout à fait selon les goûts de Casimir, passant ses journées dans la tour où était son appartement, occupée à lire, ou à des ouvrages de couture qu'elle faisait distribuer par son intendant aux pauvres du pays.

Casimir aurait bien voulu pouvoir se dispenser de faire de son château le rendez-vous de la noblesse du voisinage ; mais à moins de passer pour un sauvage, ou de laisser deviner sa sombre jalousie, il ne pouvait fermer sa porte à ses voisins, et rompre toutes relations avec eux. Mais il prit le prétexte de la santé d'Amélie qui était chancelante, pour ne jamais la laisser paraître lorsqu'il arrivait quelques visites au château, et pour ne pas la conduire avec lui dans celles qu'il rendait.

Amélie ne voyait donc personne que son mari, et le vieil intendant qui l'avait vue naître, et qui était le distributeur de ses aumônes. Elle aurait regardé comme un crime de s'informer de ce qu'était devenu le sire de Ragny, et si parfois un souvenir bien involontaire venait traverser sa mémoire, la chaste épouse de Casimir se le reprochait et l'éloignait comme une mauvaise pensée.

Malgré cette vie presque claustrale que menait la jeune châtelaine de Montfort, son ombrageux époux trouvait encore quelque chose à reprendre dans sa conduite. Avait-elle ouvert sa fenêtre du côté de l'avenue le jour où quelque visiteur était venu au château, le farouche Casimir y voyait l'intention de se faire voir aux arrivants, et il entraînait dans des accès de fureur qui faisaient trembler la malheureuse jeune femme. Il lui avait ôté sa biche favorite, sa jolie Léïla, que le prince d'Orange avait renvoyée à Montfort avec les fourgons qui contenaient le trousseau d'Amélie. Cette biche devint la bête noire du palatin, non-seulement parce qu'il était jaloux de l'affection que sa femme avait pour elle, mais encore parce que le plaisir qu'elle avait à la voir courir et sauter dans la cour du château était pour Amélie un prétexte de descendre et de quitter la tour où elle était confinée.

Cet état de choses parut si injuste au vieil intendant, qu'il crut devoir en informer le prince d'Orange, et lui apprendre combien sa jeune maîtresse était malheureuse. Guillaume, qui avait espéré une conduite bien différente de la part de celui qu'il avait choisi pour gendre, crut devoir s'en expliquer avec lui. Sous prétexte de lui confier une mission importante et de réclamer l'appui de ses talents diplomatiques, il lui fit parvenir un message qui l'invitait à se rendre au plus tôt en Hollande, mais sans lui parler du véritable motif qui lui faisait désirer sa présence.

Le désir de briller dans un poste éminent balançait dans l'âme du palatin la honteuse passion de la jalousie. Il pensa qu'Amélie

étant près de devenir mère, ne pourrait songer à sortir ni à recevoir des visites. Il partit donc, et sa douce victime put respirer en paix pendant quelque temps.

Six semaines après le départ du palatin, la jeune princesse mit au monde un fils qu'elle nomma Frédéric. Ce moment fut pour elle une joie au milieu de ses peines. En couvrant de baisers la figure de son enfant, elle pardonnait à son époux, et il lui semblait qu'il reviendrait désormais avec plus de douceur et de confiance en elle, lorsqu'il la verrait uniquement occupée à soigner et à élever son fils.

Le bonheur est le meilleur baume pour la santé. Amélie, presque heureuse, osait entrevoir un avenir moins sombre ; imprévoyante, comme on l'est à son âge, elle avait repris sa fraîcheur et tout l'éclat de sa beauté. N'étant plus sous la garde tyrannique du palatin, elle descendait souvent dans la cour du château, son enfant dans ses bras, suivie de la biche fidèle qui lui avait été rendue. Qui l'eût vue alors si belle, si jeune et si gracieusement calme, eût cru voir une des belles madones de Raphaël, sortie de son cadre et animée par un souffle du Créateur.

Un jour, le bon intendant lui raconta qu'un ermite, dont la demeure était sur une montagne parallèle à celle de Montfort, faisait un bien immense dans le pays, non-seulement par les aumônes qu'il distribuait, mais encore par les remèdes qu'il donnait aux malades. Ce récit intéressa vivement Amélie. Quoique sa religion différât de celle de l'ermite, sa charité la rapprochait de lui, et elle désira le voir et lui porter une offrande pour les pauvres qu'il connaissait mieux qu'elle. Pendant le temps du sommeil de son enfant, elle prit le bras de l'intendant, et suivit le sentier qui conduisait à l'ermitage. Elle traversa le jardin et frappa légèrement à la porte : un instant après l'ermite vint ouvrir. Il avait son capuchon rabattu sur les yeux, et on ne voyait de lui que ses pieds nus dans ses sandales.

— Mon père, dit Amélie, si je viens ici troubler votre solitude, ce n'est pas, croyez-le bien, une curiosité indiscreète qui m'amène. Je sais tout le bien que vous faites aux pauvres de mes terres, et je désirerais faire passer par vos mains quelques aumônes que vous pouvez distribuer mieux que moi, qui ne sors presque jamais, et qui ne connais pas ceux qui ont besoin.

En entendant cette voix d'ange, l'ermite chancela sur ses jambes, et, à la grande surprise d'Amélie, il tomba sans mouvement à ses pieds. Dans cette chute, le capuchon qu'il avait sur la figure se renversa et offrit aux yeux de la princesse éperdue les traits amaigris, mais toujours présents à sa pensée, d'Olivier de Ragny. Plus morte que vive, elle allait appeler l'intendant qui s'était éloigné par respect ; mais, revenant à la vie, Olivier se jeta à ses genoux et lui dit :

— C'est donc en vain, madame, que j'ai voulu me cacher à vos yeux et cependant vivre près de vous sous ce déguisement ? Le ciel, plus fort que ma volonté, a permis que vous ayez reconnu le malheureux qui n'a pu trouver ni la mort, ni la fin de son amour, en apprenant votre mariage.

— Sire de Ragny, dit Amélie hors d'elle-même, laissez-moi vous fuir ; songez à ce lien dont vous parlez, ce lien qui me rend criminelle, si je reste un instant de plus.

En disant ces mots, elle jette sur une table une bourse pleine d'or, et s'échappe en courant, le visage couvert de larmes et bouleversé par l'effroi.

Le vieil intendant qui était resté au jardin, ne comprenant rien à l'état où il voyait sa maîtresse, hasarda quelques questions ; mais, n'obtenant aucune réponse, il lui offrit son bras, dont le se-

cours ne vint jamais plus à propos pour soutenir la marche tremblante d'Amélie. En rentrant au château, elle courut s'enfermer dans sa chambre, puis elle prit dans ses bras son enfant endormi, le couvrit de baisers et de larmes, et lui demanda tacitement pardon de l'éclair de bonheur qui venait de traverser son cœur, en retrouvant si près d'elle celui dont l'image la suivait sans cesse, malgré ses efforts pour l'oublier.

Elle était encore sous le poids de l'émotion qu'elle avait éprouvée, lorsqu'on vint l'avertir qu'un courrier de Hollande venait d'arriver. Elle ordonne qu'on le fasse entrer, et son sang se glace en voyant un homme, couvert d'habit de deuil, qui lui présente un paquet scellé de cire noire. Elle n'a pas la force d'interroger cet homme ; d'une main tremblante elle brise le cachet, et à peine a-t-elle lu les premières lignes qu'elle tombe dans d'horribles convulsions, en criant d'une voix déchirante : " Mon père ! mon père assassiné ! " On relève la malheureuse Amélie, l'intendant lit le contenu de la lettre, et l'affreuse vérité est connue. Le prince Guillaume d'Orange venait d'être assassiné à Delft, à la porte même de son palais, par un forcené nommé Balthazard Gérard, natif de Villefors, en Franche-Comté. La haine qu'il portait aux opinions religieuses du prince l'avait porté à cet acte de fanatisme et de barbarie. L'infortuné Guillaume était mort percé de trois balles qui lui avaient été tirées à bout portant, et Amélie perdait un père adoré et un protecteur contre les mauvais procédés de son époux.

Tant de sensations diverses dans le même jour ne pouvaient manquer de porter atteinte à l'organisation si délicate de la malheureuse Amélie. A peine deux mois s'étaient écoulés depuis la naissance de son enfant, le lait se porta au cerveau et sa raison s'égara. Dans son délire, elle invoquait son père, le suppliait de la soustraire à la colère du palatin, puis, mettant une main sur son cœur, et parlant bas, comme si un être invisible eût pu l'entendre, elle murmurait de douces paroles, qu'aucune oreille humaine n'a recueillies, et qu'il n'est donné à personne de deviner. . . .

Souvent l'infortunée était plus calme : dans un moment où la femme qui la veillait crut pouvoir céder au sommeil, elle se leva sans bruit, donna un dernier baiser à son enfant, et, montant rapidement au sommet de la tour qu'elle habitait, elle s'élança du haut de la plate-forme, et ce corps si frêle et si beau vint se briser sur les rochers qui forment l'esplanade du château de Montfort.

Vingt ans après ce déplorable événement, Frédéric de Landsberg, baron de Montfort et fils d'Amélie, faisait élever un monument à la mémoire de sa mère, et une table de marbre blanc, scellée dans un mur et recouvrant la bière de la princesse, retraçait ses vertus et ses malheurs.

Celle qui écrit cette histoire a vu ce que la révolution a laissé de ce monument. Ayant souvent parcouru les ruines du château de Montfort, elle a pris sur les lieux mêmes les principaux documents qui lui ont servi à retracer des faits dont l'authenticité peut être vérifiée dans les riches archives de l'ancienne province de Bourgogne.

MARIE DE BLAYS.

DÉCEPTIONS DE VOYAGES.

AUX BORDS DU RHIN.

I.



ES pires conseillers, les plus méchants guides pour un touriste, sont assurément l'indifférence d'un esprit froid, la misanthropie et l'amertume d'un cœur désabusé de tout, même de la nature. Se mettre en route avec un parti pris de dénigrement et de critique, est un dessein qui ne peut prendre racine que dans une âme vulgaire, séduite par le médiocre avantage de sembler originale à tout prix. Je préfère encore l'artiste, le poète moins judicieux que passionné, qui, s'abandonnant à la fougue d'une admiration sans discernement, impatiente et fait sourire quelquefois, mais ne mutile et n'avilit jamais ses modèles.

Ce qui vaudrait mieux encore, c'est la vérité, c'est le juste sentiment de la grandeur, de la beauté des choses, régularisé en quelque sorte, et contenu par l'expérience, par la sagacité d'un voyageur ardent, mais sensé, et plus épris de la nature même ou des œuvres des hommes, que des vanités de l'hyperbole et des créations de sa plume.

Nous ne pensons pas que les objets sur lesquels s'exerce la pensée de l'artiste aient besoin, sortant des mains de Dieu, des embellissements de la prose ou des exagérations du style ; loin de là, au milieu des descriptions brillantes et recherchées, dans la savante peinture desquelles notre littérature tend de plus en plus à oublier le drame pour le tableau, l'homme pour le théâtre, j'ai constamment observé que ce genre d'études est susceptible d'intéresser sans le secours de l'étrange, de l'imprévu, et avec les plus simples éléments. Ainsi, les déceptions, si parfois elles atteignent un honnête voyageur de bonne foi, proviennent, à notre sens, des conteurs qu'il a écoutés, des récits qu'il a lus, des erreurs qu'il lui faut redresser, des prestiges dont il doit rabattre.

Il n'existe assurément aucune comparaison entre les rives poétiques du Rhin et les plaines de la Beauce, dont la monotonie est devenue proverbiale ; cependant, prenez la route de Chartres par un beau jour de juillet, contemplez du haut d'une diligence ou d'un moulin à vent, aux feux étincelants du soleil qui s'abaisse, l'or ondoyant des blés mûrs, que le vent agite et fait moutonner comme les flots d'une mer, vous serez saisi, au milieu de cet océan de vermeil, comme sur l'autre océan d'azur, de l'éclat de la lumière et du sentiment de l'immensité. Si l'on parcourait ainsi les bords du Rhin, sans préventions trop favorables, sans posséder en soi des peintures toutes faites et des admirations théoriques, l'on rencontrerait souvent de ces émotions soudaines et de ces élans spontanés ; mais les idées préconçues et les comparaisons que l'on a dans l'esprit font que l'on est souvent trompé dans son attente. L'on comptait sur un certain spectacle et l'on en trouve un autre.

Le Rhin, sur lequel la France a les yeux tournés avec regret, avec espoir, représente trois causes d'intérêt : les souvenirs historiques qui s'y rattachent et en font la poésie ; le caractère particulier du paysage et des sites ; enfin la question de nationalité que le congrès de Vienne a suspendue peut-être en croyant la résoudre. Ainsi, d'un côté, la nature, exposée aux fictions, aux arabesques de la légende ; de l'autre, les cités, les mœurs, les hommes, subordonnés, sous le crayon des observateurs, à toutes les illusions fortuites, à tous les mensonges intéressés que comporte une question politique.

Ces erreurs, les déceptions qu'elles entraînent, on les pressent en mettant le pied sur le territoire prussien, lorsqu'on aborde le Rhin par la Belgique : Aix-la-Chapelle, la ville de Charlemagne, le berceau des empereurs carlovingiens, Aix-la-Chapelle est étranger à nos mœurs et a oublié notre langue. En y pénétrant, l'on se sent brusquement plongé dans la vieille Allemagne. Tel est, au surplus, le caractère de la plupart de ces villes, qu'un patriotisme aveugle nous représente comme françaises par le cœur, par le souvenir, par les regrets : ce sont là de vaines chimères au moyen desquelles on consola longtemps notre gloire humiliée, et qui, d'ailleurs, présentent les chances d'une popularité facile : mais il faut l'avouer enfin, quelques détours que l'on prenne : ce qu'il y a de plus allemand dans toute l'Allemagne, ce sont les villes du Rhin. C'est là que sont épars les grands souvenirs de l'histoire, c'est là que se transmet le vieil esprit germanique dans toute sa ferveur : c'est à Hershheim, c'est à Manheim que Schiller passa une partie de sa jeunesse ; les marécages de Worms ont nourri le dragon des *Nibelung* ; Bonn a donné le jour à Bethoven ; Francfort à Goëthe ; Gernsheim vit naître Schaëffler, et Mayence Guttenberg ; c'est à Francfort qu'on élisait les empereurs, c'est à Aix-la-Chapelle qu'on les couronnait ; Mayence et Cologne étaient régis par des électeurs puissants, qui étendaient la main sur les trônes de l'Allemagne ; c'est des bords du Rhin que s'élança Frédéric Barberousse ; c'est à Worms, enfin, que fut consacré Luther, c'est-à-dire la réforme religieuse et la littérature nationale ; toute leur histoire est là, et ils se souviennent. Ces cités que l'on veut croire françaises, sont en quelque sorte le berceau sacré de l'unité germanique.

De là vient l'intérêt qui s'empare du voyageur, lorsqu'il visite ces anciennes villes féodales ; les grands noms de Charlemagne, d'Othon, de Frédéric Barberousse, de Charles-Quint s'offrent sans cesse à sa pensée ; il se laisse entraîner à ces séductions de la poésie des anciens âges, que ne lui offriraient ni l'élégante et moderne capitale de la Bavière, qui attend l'illustration de ses artistes naissants, ni Vienne avec ces belles bâtisses neuves, entourées de jardins anglais, parsemées de kiosques ; ni Berlin, caprice d'un encyclopédiste couronné à qui Voltaire enseignait le bon goût. La nationalité allemande a le Rhin pour emblème.

Cependant, quand on en parcourt les rives, on est souvent dans la nécessité de recourir à l'imagination ; le temps, la guerre et le mauvais goût des badigeonneurs pires encore, ont fait plus de ruines ici qu'en aucun lieu : la coupole d'Aix-la-Chapelle où brillèrent les fameuses colonnes de granit de l'impératrice Hélène, et que Léon III consacra, au milieu de trois cent soixante-cinq évêques, parmi lesquels il y en eut deux qui, suivant la légende, se soulevèrent de leurs tombeaux pour remplacer leurs confrères absents, cette coupole, qui vit s'asseoir tant d'empereurs sur le siège en marbre de Charlemagne, est dans un état de délabrement déplorable. Les vieux cintres byzantins ont été ridiculement affublés d'empâtements jansénistes, sur lesquels s'enroulent des

macarons, des guirlandes et des fleurettes en plâtre entremêlées de peintures que désavouerait le dernier des élèves de Vanloo. Il se prépare ici un projet de restauration, nouveau sujet de crainte; mais on ne pourra faire pis. La grande salle de l'Hôtel-de-Ville, élevée sur les débris d'un palais impérial dont les Romains avaient marqué la place, procure aux curieux une déception plus amère encore; les traces des oripeaux du Congrès de 1748 y sont partout écrites, rongées de cette moisissure que délient les grandes choses construites pour des siècles, mais qui s'attache aux vieilleries et les pulvérise. Toutefois, au milieu des portraits de souverains allemands réunis dans cette salle, entre Charlemagne, François I^{er} et Joseph II, l'on rencontre, royalement adossée aux augustes panneaux, l'image du protecteur de la Confédération du Rhin, de Napoléon, et celle de Joséphine. On la retrouve de même au Musée de Mayence, entre celle du duc régnant de Nassau, et le portrait de M^{lle} Sabine Heinefetter, une comédienne fort bien nourrie; ces Allemands sont hospitaliers.

La position de notre empereur, dans ces contrées, a besoin qu'on l'explique. Sur les deux rives du Rhin, ce nom est aussi populaire qu'en France; le portrait de l'empereur règne sans opposition chez les particuliers comme dans les lieux publics, et les princes eux-mêmes ne craignent pas d'en décorer leurs châteaux. On n'attache à ce nom aucun sens politique; il n'est plus un emblème de la France ou un symbole des idées françaises: Napoléon figure là comme un ancien et très-glorieux souverain du pays, entre Charles-Quint, Joseph II, et le père de Marie-Louise; on l'a relégué dans le domaine de l'histoire, on en fait une sorte de héros quasi-national, et l'on peut supposer que, dans la suite des temps, les Allemands s'approprièrent par la légende la suite des temps, les Allemands s'approprièrent par la légende ce nouveau Charlemagne, qu'ils feront naître, comme l'ancien, à Andernach ou à Aix-la-Chapelle. Du reste, ils n'établissent aucune relation d'idées entre le règne de Napoléon et la France actuelle; de là l'illusion de bien des voyageurs. Parlez de l'Empereur aux bonnes gens du Rhin qui ont admiré et servi leur prince en sa personne, vous risquerez de les croire Français; parlez leur du présent et de l'avenir de la France, vous les trouverez purement Allemands.

Après le retour de l'île d'Elbe, quand la Chambre des représentants voulait obtenir de l'Empereur des garanties libérales, les royalistes lui prêtaient dérisoirement cette réponse burlesque: "Ne me parlez pas de faire des concessions, cette faiblesse a perdu mon oncle!"

Et chacun de se demander quelles concessions avait pu faire le cardinal Fesh...; mais l'oncle auquel ils faisaient allusion, c'était l'époux de la tante de Marie-Louise, c'était Louis XVI. Cela était plaisant; eh bien, cette raillerie est aujourd'hui prise au sérieux en Allemagne, dans certaine classe qui considère en Napoléon le gendre de l'empereur d'Autriche. En général, ce pays a du respect pour les têtes couronnées, et n'étaient les prétentions libérales des gens avancés, que déguisent mal des questions religieuses fort élastiques, dans un pays d'où l'unité chrétienne a été bannie depuis Luther, le roi de Prusse n'éprouverait pas plus d'opposition que le grand-duc de Toscane. Mayence fait exception et se souvient d'avoir été française; plus tard nous dirons pourquoi.

Au surplus, ces discords qui se maintiennent sourdement entre les Prussiens et leur prince n'ont rien d'étrange: la querelle des jeunes peuples contre les anciens trônes se poursuit d'une manière lente et fatale, et s'il y a lieu de s'en occuper, c'est pour signaler l'erreur où nous entraînent ces signes d'effervescence. La lutte

est entre le principe et le fait; elle a pour prétexte une utopie d'unité que chacun s'apaise en croyant la défendre. Mais la France n'est pour rien là-dedans; les riverains du vieux fleuve sont plus Allemands que leurs souverains; voilà tout. Si la vérité n'a rien qui nous flatte, du moins l'aveu ne saurait réjouir la cour de Berlin: le vœu de l'Allemagne est de laisser à chacun de nous une écuille.

Revenons à Aix-la-Chapelle: ce que son antique église, si honteusement mutilée, offre de plus remarquable, c'est le trésor de ses reliques. Il y a, dans la sacristie, une grande armoire bise, barbouillée d'anges rococos et de guirlandes ridicules. Un prêtre que j'avais longtemps attendu entra précipitamment, tira d'un coffre deux ou trois clefs, et entr'ouvrit les battants de l'armoire, dans laquelle les rayons du soleil se précipitant, se brisèrent sur les facettes étincelantes d'une quantité de chasses, de ciboires, de bas-reliefs, de reliquaires en or constellés de pierreries. J'en fus ébloui tout à coup; ce buffet contenait les débris d'un soleil. A peine avais-je eu le temps d'entrevoir, que l'abbé rejoignant à demi les panneaux d'un air défiant, me demanda brusquement si j'avais donné quatre francs.

— Non, répondis-je, on ne m'a rien demandé, mais je suis tout prêt à me conformer à l'usage.

— Donnez quatre francs, interrompit, en refermant l'armoire, le bon vicaire qui attendit que j'eusse satisfait le sacristain.

Ainsi, l'on vend *donnant-donnant* la vue des restes de Charlemagne. L'os de son énorme bras est enlâssé dans un brassard de cristal dont les plaques sont soudées avec des lames d'or; son crâne, brun et luisant, que des mains vulgaires ont poli, est emboîté dans une grosse tête en argent battu; son cor de chasse, fait d'une dent d'éléphant, git à côté de la tête; on voit aussi la croix qu'il portait pendue à son cou, et près de deux admirables chasses d'argent, incrustées d'or et de pierreries, l'une byzantine et l'autre gothique, les bas-reliefs en or qui garnissent le fauteuil en marbre du grand empereur. A peine me fut-il permis de jeter un coup d'œil sur ces raretés; le vicaire qui les montrait et les nommait successivement, les faisait disparaître avec une rapidité cruelle; mes prières furent inutiles, il referma l'armoire et s'enfuit, me laissant ébahi, mécontent, et ne gardant de toutes ces merveilles qu'une impression à la fois vague et profonde; je n'avais eu qu'une vision fugitive, j'avais vu éclater dans les ténèbres un éclair sculpté.

En quittant la sacristie avec moi, le sacristain m'offrit de me montrer la chaire, moyennant un demi-florin; il me fit voir aussi le sépulcre romain de Charlemagne, lequel représente l'enlèvement de Proserpine; je ne puis que nommer ces objets, si minutieusement décrits par Victor Hugo. Après quoi, je fus livré à un commissionnaire qui, moyennant certains kreutzers, me conduisit auprès d'un suisse. Celui-ci, pour un florin, me guida par un escalier délabré, jusqu'à la galerie de la coupole d'Othon III, où se trouve le trône tumulaire du héros carlovingien; quatre plaques de marbre de Paros, dénuées d'ornements. Il y avait là deux dames, l'une âgée, l'autre jeune, et un jeune homme qui contemplait ce monument dans une attitude respectueuse; le suisse nous invitait à nous asseoir sur ce siège auguste, et je ne sais quelle religieuse pudeur nous clouait à notre place; ce que voyant, la jeune femme escalada les quatre degrés sur lesquels le trône est élevé, et s'y plongea sans cérémonie, en s'écriant avec toute la gracieuse intrépidité de la sottise qu'une jolie bouche a coutume de déguiser: "Les dames sont partout à leur place."

Je saluai ma patrie en la personne de cette aimable représentant

de l'esprit français si bien retrempé dans la chevalerie du vaudeville, et je gagnai la rue.

C'était l'heure du départ pour Cologne : impatient de découvrir le Rhin, je m'acheminai vers la station du chemin de fer à travers des rues tirées au cordeau, bordées de maisons roses et propres, revêtues pour la plupart d'un cailloutage simulant de granit. Dès que je fus arrivé au bureau des voitures, les employés de l'administration, mi-partie de Prussien et de Belges, se hâtèrent de me demander, non mon passe-port, mais où en était chez nous la question des jésuites. Il fallut leur improviser un premier-Paris du *Constitutionnel* qui parut les réjouir infiniment. Ces sortes de renseignements sont sollicités partout, et par les gens du peuple. Ici, comme en Belgique, les basses classes sont fort occupées de politique ; ce texte éternel des esprits lourds et de l'oisiveté loquace les captive et les stimule. Ils se font à cet égard des illusions réjouissantes ; la plus singulière est celle qui leur représente les trois pouvoirs de la France aux genoux de M. Eugène Sue, attendant ses lumières, pratiquant ses théories, et prenant le *Juif errant* pour manuel d'économie politique. La contrefaçon reproduit ce livre sous tous les formats, depuis l'in-4o solennel jusqu'à l'in-18 en papier d'almanach que l'on débite à quarante centimes. Pour peu que le célèbre romancier soit affamé de banquets et d'ovations, il n'a qu'à promener sa gloire à travers les Flandres ; le veau rôti le cherchera sans cesse, et les populations empressées détèleront ses chevaux à la porte des villes.

La cloche du chemin de fer me délivra de ces politiciens fastidieux, et bientôt nous commençâmes à franchir ces grandes plaines monotones qui séparent Aix-la-Chapelle de Cologne. J'avais d'abord le projet de descendre à Dusseldorf, mais le pays que nous traversâmes a un aspect si tristement septentrional que je ne me sentis pas le courage de l'affronter longtemps. A travers ces terrains bas, marécageux, entremêlés de joncs, de saules nains et de houblons, on songe involontairement aux steppes de la Russie ; ce sol blême semble attendre la neige et en avoir conservé les reflets ; ça et là des flaques vertes réfléchissent un ciel houleux ; les oiseaux sont rares, le silence est partout, et l'on n'aperçoit dans les champs que quelques cigognes mélancoliques. A deux lieues de Cologne, on arrive au point culminant d'un plateau peu élevé, et, après avoir passé entre deux maisons de campagne chargées de fleurs dont les murs sont drapés, et au milieu desquelles s'épanouissaient comme en famille deux ou trois têtes blondes de jeunes filles, on découvre tout à coup le Rhin, fuyant à perte de vue sur la droite, couché sur l'herbe qu'il semble fouler à peine, entre deux rives si bien applaties, qu'il paraît non pas enfermé dans son lit, mais déroulé sur le sol comme une immense pièce de moire gris de perle. L'œil le perd dans les brumes lointaines au fond desquelles il se confond avec elles. Deux ou trois clochetons épars dans la plaine attirent l'attention, parmi lesquels on distingue une sorte de tour massive, coiffée d'un objet si étrange, que, de cette distance, on ne saurait l'assimiler qu'à un pot dans lequel est plongée la hampe d'un pinceau. Cet objet est la cathédrale de Cologne, dont la tour inachevée porte depuis deux siècles la tige inclinée d'un énorme pied-de-chèvre.

II.

Pour se rendre du débarcadère de Cologne au quartier où se trouvent la plupart des hôtels, il faut traverser toute la ville, qui est d'une étendue fort grande, remplie de monde, et dont les rues sont bordées de maisons anciennes pour la plupart, ayant pignon

sur le devant, et d'une architecture très ornée. Ce premier aperçu de la cité d'Agrippine est séduisant ; les rues forment un dédale tout-à-fait imprévu, et se distinguent par une variété charmante. La première observation qu'il me fut donné de faire, des hauteurs de l'omnibus au sommet duquel on m'avait juché, fut celle-ci : presque tout le monde, à Cologne, se nomme *Farina*, et plus ou moins Jean-Marie, mais inévitablement J.-M. Farina. Tous ces *Farina*, vous le devinez, sont parfumeurs. Chacun d'eux a trouvé moyen de faire savoir, sur son enseigne, qu'il est le seul descendant autographe du véritable inventeur de l'eau de Cologne, et d'insinuer par là que ses rivaux sont des faussaires. Leurs arguments à tous m'ont paru également concluants. L'un exorne sa boutique d'un portrait vénérable, encadré dans une perruque superbe, autour duquel serpente une légende. Un autre a peint un voyageur au long cours, vêtu à la Louis XV, qui débarque en tendant les bras à la terre à laquelle il semble dire ; ô terre trois fois heureuse, je t'apporte la félicité des cieux en bouteille ! Un troisième a fait peindre la maison de Farina l'ancien ; celui-ci se met sous la protection de la pourtraiture d'un alambic à vieille encolure cabalistique, ... à preuve. Celui-là, paysagiste, offre une vue de la ville de Cologne, telle qu'on la voit sur les plus anciens flacons. Il en est qui se bornent à de grands tableaux de littérature probante, en lettres jaunes sur fond bleu, dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir ; et tous d'ajouter : *au seul véritable, ... l'unique neveu, ... le descendant du filleul, ... le véritable acquéreur, ... etc., etc.*

Chacun de ces industriels possède, parmi les *facchini* du port ou du débarcadère, et parmi les garçons de place, des créatures qui s'emparent des étrangers, se disputent l'honneur de les conduire *au bon coin*, vantant leurs patrons respectifs, et montant parfois l'enthousiasme de leurs plaidoiries contradictoires, jusqu'à la preuve à coups de poing. Ceci prouve que le nombre des badauds est infini. Ce commerce est très considérable dans tout le nord : on trouverait difficilement en Belgique, en Hollande, en Prusse, en Suisse et dans toute l'Allemagne, un rouleau d'eau de Cologne portant une autre adresse que celle de l'un de ces seuls vrais *Farina* plus ou moins (Jean-Marie).

Je me suis laissé conter que la première concurrence qui atteignit l'inventeur de la chose en question, eut pour auteurs des gens qui débutèrent par parcourir l'Italie dans le but d'y aviser un homme du nom de Farina. C'est au milieu d'un champ où il gardait des moutons, qu'ils rencontrèrent ce mortel prédestiné. On le dégrasse, on paye son nom fort cher, on le commande, on le fait roi fainéant d'une boutique superbe, et trois Farina pur-sang en expirent de douleur.

Cette singularité, de trouver à Cologne autant d'eau de Cologne me frappa comme un fait unique. J'avais demandé des choux de Bruxelles dans la capitale de la Belgique où ils sont inconnus. Je savais qu'on ne trouve pas de laitage en Suisse, point de pêches à Montreuil, guère de raisin dans les sapins de Fontainebleau ; que Montmorency n'a des cerises que les jours où il en va chercher au marché des Innocents où on les fabrique ; que Romainville est sans lilas et Fontenay sans rose ; l'expérience m'avait montré combien le poisson est rare au bord de la mer, et que les huitres d'Ostende naissent au rocher de Cancale qui n'existe presque plus, même à Paris. De telles épreuves rendent incroyables, et je l'étais ; l'eau de Cologne m'a vaincu.

Je me livrais à ces réflexions, bien plus importantes qu'on ne le pense, développant avec complaisance le côté inutile de la question, soin si fort recommandé aux écrivains, aux orateurs politi-

ques de toutes les couleurs, et ces idées me souriaient d'autant plus que nul souci ne venait m'atteindre ; j'avais abdiqué mon propre gouvernement ; j'ignorais absolument où me conduisait l'omnibus qui avait enlevé d'autorité ma malle, et m'avait enjoint de la suivre. C'est là que je reconnus, pour la première fois, l'avantage d'ignorer la langue du pays ; si je l'avais su, il eût fallu indiquer le lieu de ma destination, et dire où je prétendais m'arrêter ; or, je n'en savais rien du tout.

Quand la voiture, veuve de tous ses voyageurs, fut lasse de me promener, elle s'arrêta. Ma malle fut déposée proprement sur le pavé ; je me déposai sur ladite malle, et l'omnibus s'en alla au petit pas. J'étais sur un quai. Le Rhin courait sous mes yeux. À gauche était un pont de bateaux ; à droite, la tour de Baien terminait la perspective des maisons ; derrière moi s'élevaient de hautes murailles noires égayées par des enseignes d'hôtelleries. Au delà du Rhin, dont la largeur étonne, le soleil du soir dorait les édifices et les jardins du bourg de Deutz. Pendant que j'étais là, j'entendis quelqu'un derrière moi qui parlait allemand ; je ne me détournai point. La même voix poursuivit en anglais, ce qui ne m'émut guère ; enfin l'on articula presque à mon oreille, en français qu'un accent prononcé travestissait à l'allemande :

— Eh bien, voilà l'heure ; allons dîner ?

C'est bien à moi que s'adressait ce discours, émané d'une bouche que je n'avais jamais vue. Comme je regardais d'un air ébahi l'étranger, vêtu confortablement, mais sans élégance, en bon jeune bourgeois du Rhin, il répéta d'un ton le plus naturel du monde :

— Oh, c'est bien l'heure....

— Pensez-vous ? lui dis-je

— Ia, ui, ui.

— Alors, partons.

Des commissionnaires se précipitèrent sur ma malle ; *mon ami* les éloigna d'un air dédaigneux, saisit le coffre par un bout, me fit signe de le prendre de l'autre, et nous fûmes ainsi à la recherche d'un hôtel. Notre homme allait toujours tout droit, tant et si bien que la courroie me coupait les doigts. Nous étions quand cela m'advint, sur une grande place au centre de laquelle s'élevait un massif corps de garde, et la Bourse, qui sert parfois, le soir, de salle de concert. En face de ce monument, aussi laid que doit l'être une Bourse, s'élève l'hôtel du *Rhin*, où je m'arrêtai.

Ayant annoncé l'intention de dîner, je fis, sans m'en douter, une injure mortelle, impardonnable à mon hôte... en lui demandant de la bière. Mon compagnon, qui paraissait s'intéresser vivement à moi, me toucha le coude ; mais il était trop tard, le blasphème était prononcé. À ce mot, les garçons, si j'ose qualifier ainsi ces petits messieurs en habit noir qui m'avaient reçu d'un air si important, s'éloignent de nous ; le maître, un grand et gros gaillard, assez grossier d'ailleurs, devient rouge comme un coq, et d'un air menaçant me fait en allemand une si insolente réponse, que mon compagnon va se promener dans la rue et m'abandonne. L'hôte, enfin, daigna m'injurier en français, et me demander si je prenais sa maison pour une brasserie. J'eus beau lui représenter que les vins du Rhin me rendaient malade, et que je ne pouvais supporter l'eau en mangeant, il fut intraitable, et me signifia que j'eusse à boire son vin ou à ne rien boire du tout ; bref, malgré toute la mansuétude que j'opposai à son indignation, il me laissa partir. J'eus l'imprudence de lui laisser mon bagage, et j'allai chercher fortune ailleurs. Mon compagnon me rejoignit et me fit entendre que dans tous les hôtels je

recevrais un accueil semblable ; l'orgueil des aubergistes sur ce point est inflexible : or, il n'est rien qui approche de la sottise et de la susceptibilité des bons allemands.

Mon commensal improvisé me fit traverser le Rhin, et me conduisit à Deutz où nous nous attablâmes dans un jardin en face de la rivière. Le soleil allait se coucher, la foule des promeneurs émaillait au loin la rive ; des étudiants, des bourgeois guillerettes buvaient de la bière autour de nous, et un orchestre faisait retentir sur le Rhin des valse de *Strauss*. Au loin les édifices de Cologne, ruisselants d'une chaude lumière, se miraient dans le fleuve où il semblaient baigner. Cette scène flamande était d'une gaieté, d'une couleur admirable. Mon singulier compagnon commandait, ménageant avec soin la bourse commune et jouissant avec naïveté du plaisir qu'il m'avait procuré. Il m'avait abordé, autant que je pus le comprendre, parce qu'il n'aimait pas à dîner seul. Il voulut à toute force me réconcilier avec le vin du Rhin qui lui déliait la langue, et nous passâmes une soirée fort plaisante, à nous promener bras dessus bras dessous. Ce brave garçon possédait bien cinquante mots de la langue française et tenait à babiller sans cesse. Il me parlait donc en allemand où je n'entends rien, je répondais en français qu'il ne comprend pas, et nous étions toujours d'accord. Cela dura ainsi trois heures sans le fatiguer, ce qui m'inspira cette réflexion judicieuse : comme nous n'aimons rien tant que nos propres paroles, et rien moins que la contradiction, il n'est rien de tel pour bien s'entendre que de ne pas se comprendre, et rien ne nous agréa comme les discours inintelligibles, parce que nous leur prêtons le sens qu'il nous plaît. Telle est peut-être la cause du succès de la plupart des philosophes et des modernes socialistes.

Mon homme partait pour Bonn le soir même ; je le conduisis au bateau ; il me sauta au cou, me donna rendez-vous chez lui à Nuremberg, et disparut.

Cologne est abondamment pourvu de monuments et de galeries de peintures qu'on ne visite pas sans perdre beaucoup de temps. Le caractère formaliste des habitants, leur amour de l'importance et du despotisme bourgeois, multiplient les entraves et les sottises formalités. Pour visiter à l'Hôtel-de-Ville, la salle de la Hanse, vieux galetas gothique qui répond mal à la célébrité dont il jouit, il me fallut solliciter la mansuétude du bourgmestre, qui me fit valoir la haute faveur dont on m'honorait, et les difficultés périlleuses qu'il trouvait apparemment à prendre une vieille clef dans un tiroir, pour ouvrir la porte d'un vieux taudis où de vieux bouquins, pêle-mêle entassés, masquent des vitraux peints, et où des rayons poudreux vont s'élever devant les statues des sept villes. La cour de cet Hôtel-de-Ville est fort curieuse ; elle est environnée d'arcades soutenant des frises romaines d'une antiquité pure : la tour qui surmonte le monument est une des plus singulières que j'aie vues ; le portail est de la renaissance, la décoration intérieure du 17^e et du 18^e siècle : une des salles est tapissée de paysages d'après Wouvermans, en tissus des Gobelins, dont mon guide me vantait l'incontestable mérite, en ces termes : "L'effet en est vraiment *illusoire*," phrase qu'il avait lue dans la traduction du *Rhin* du docteur Schreiber, par le sieur Lecharwz de Cologne. Ce qu'on montre avec prédilection aux étrangers, à l'Hôtel-de-Ville, ce sont certains tableaux de Mesquida, représentant des sujets historiques à l'usage de l'amour-propre du lieu, lesquels sont les croûtes les plus fades que l'on puisse voir.

La fameuse cathédrale de Cologne jouit de cette grande réputation qui, souvent, poétise les grandes choses qui n'existent

pas. Quelle merveille que ce *Munster* ! s'il était seulement un peu bâti ! Ce fantastique édifice a donné lieu à un dicton populaire : pour exprimer l'idée d'une chose interminable ou impossible : "Elle aura lieu, dit-on, quand la cathédrale de Cologne sera achevée."

C'est renvoyer l'exécution assez loin. J'avais lu de nombreuses notices sur cette église, qui a vieilli à l'état de projet, sans pouvoir me rendre compte de la réalité. Aussi, comme son achèvement est une des ambitions, un des rêves du roi de Prusse et de son peuple, je l'ai soigneusement explorée.

Le temple actuel se compose d'un chœur, d'une abside et d'une seule des murailles latérales des basses-nefs ; tout le reste est en planches provisoires. La contre-nef de droite n'existe pas ; le vaisseau tout entier est à construire, et quant aux flèches, destinées à s'élever à 500 pieds, la base de l'une en a déjà 230, et celle de l'autre 25. Le portail en conséquence, n'est pas commencé. Les proportions du monument sont énormes : il s'agit de 400 pieds de long, sur 161 de largeur ; la hauteur de la nef, à en juger par celle du chœur, sera considérable. Il y a 600 ans que Conrad de Hochstedten fit entreprendre ce travail, qui fut abandonné vers 1500. L'unique mur de basse-nef qu'elle possède est percé de magnifiques verrières, représentant des apôtres et des princes d'Allemagne. Derrière le chœur, elles reproduisent les portraits en pied de Maximilien, de Charles-Quint, de Louis XII et de François 1er. C'est près de là que l'on foule une pierre carrée, dans laquelle est scellé un pesant anneau, tombe obscure et modeste de Marie de Médicis, que Richelieu, trop bien instruit peut-être des circonstances de la mort de Henri le Grand, maintint dans un exil perpétuel. Le chœur de Cologne est ornée d'une manière odieuse, et ridiculement peinturluré. Un artiste de l'école de Munich exécute en ce moment, sur les tympanes qui surmontent les arceaux, des figures d'un ton criard, d'un style fade et d'un goût pesant. Derrière les stalles, on entrevoit des débris de peintures dont la restauration sera difficile. Outre le monument des trois rois, merveille d'orfèvrerie souvent décrite, et à l'aide de laquelle se pratique une spéculation assez dégoûtante, vu la sainteté du lieu, il faut remarquer encore le tableau dit des patrons de la ville, *saint Gerçon et ses guerriers*. Ce gothique, d'une couleur vive et éclatante, d'un moelleux inconnu parmi les artistes du temps, et d'un dessin digne de la vieille école florentine, est d'un auteur inconnu. On l'attribue, soit à un Guillaume Kalf, qui n'était, je pense, qu'un armurier ; soit à Van Herle, ce qui est impossible ; soit à Steffen, opinion qui a pour appui celle d'Albrecht Durer. Quoi qu'il en soit, ce monument est d'une grande importance. Le trésor de la cathédrale est splendide ; comme il a été décrit à diverses reprises, nous n'en parlerons pas.

En ce moment les travaux se poursuivent avec activité, d'après le plan primitif que l'on possède encore ; mais dans l'état précaire et agité où se trouve actuellement l'Allemagne, au milieu des dissidences qui de toutes part éclatent, n'est-il pas téméraire d'espérer l'achèvement d'une de ces œuvres que la foi des âges de simplicité et d'unité chrétienne a seule menées à fin ? Sous un roi romantique à la façon de nos marchands de pendules et de prie-Dieu gothiques en palissandre, l'esprit d'imitation peut produire quelques stériles ouvrages de mode. Mais ce qu'on ne saurait singer longtemps, c'est une croyance, c'est la persévérance que donne seule une pensée ardente et sincère. On rajuste les créneaux de Stolzenfels, et on le badigeonne en vieux quand on a lu Walter Scott ; mais on n'achève pas la

cathédrale de Cologne, quand on ne sait plus épeler dans le livre où lisaient saint Sébalt, Erwin de Steinbach, Pierre de Montreuil, maître Arnold et Nicolas de Buren.

Cologne compte encore un grand nombre d'églises dont les flèches, les tours et les dômes festonnent agréablement l'horizon, quand on contemple la ville des jardins de la rive droite. L'une des plus curieuses est Saint-Géron, ornée d'une frise et d'une corniche entièrement composées de tête de morts. Dans la crypte, on foule encore des mosaïques romaines assez curieuses. Saint-Pierre, que personne ne visite, renferme un beau tableau de Rubens qui, dit-on, fut baptisé là. Le sujet de cette composition est le crucifiement du prince des apôtres. Cette peinture, que les victoires de l'empire avaient amenée à Paris, y exerça la pédanterie des critiques, comme elle exerce encore celle des Zoïles germaniques. Les partisans du bon goût se croient en droit de reprocher à Rubens de s'être mépris sur le choix de la situation où il a représenté le saint (attaché à la croix, la tête à terre et les pieds en haut). D'autres juges, tout aussi outrecuidants, en disent autant du tableau de Guido Rêni qui représente, au Vatican, le même sujet, compris de même. Le supplice de saint Pierre n'offrant que cette circonstance remarquable et qui distingue sa mort de celle de tous les autres martyrs, il faudrait être aussi inepte qu'un critique et aussi froid que le bon goût des rhéteurs d'académie, pour sacrifier la clarté et le fait à un préjugé puéril. Que j'aime à voir des penseurs comme le sieur Schreiber ou feu Dupaty faire la leçon à Guido et à Rubens !

Le plus curieux des monuments de Cologne me paraît être Sainte-Marie-du-Capitole, fondée par Plectrude, mère de Charles-Martel. Un antique bas-relief, scellé dans le mur derrière le chœur, la représente en pied. Les monuments de l'époque mérovingienne sont fort rares : le chœur, le péristyle et l'une des croisées de cette basilique sont du huitième siècle. Cette architecture est d'une austère simplicité : des blocs tout unis tiennent lieu de chapiteaux ; les colonnes ; à la fois hautes et massives, portant des cintres que le poids des siècles a surbaissés ; les seuls ornements consistent en certaines galeries à colonnettes, sous lesquelles le jour ne pénètre pas et qui forment un double chapelet de piliers clairs et de trous d'ombre. A l'intersection des transepts s'élève une petite coupole à trois étages de fenêtres à plein cintre, sans arabesques. De temps en temps, aux clefs de voûte, sont appendus quelques masques grossièrement indiqués, la bouche béante et les traits symétriquement épatés comme certaines figurines de Palenqué ou de Mitla.

Les monuments de ce style sont communs au bord du Rhin, où le goût gothique est plus rare que le byzantin. Sainte-Marie-du-Capitole est le plus antique, le plus simple, et en quelque sorte le plus sauvage de tous, et le plus sinistre. Il n'a pas de portail, l'entrée est latérale ; l'édifice, assez analogue à une forteresse, était soigneusement enclâssé au milieu des cloîtres et des bâtiments capitulaires. Sainte-Marie possède un tableau à double face d'Albrecht Durer, l'un des plus importants de ce maître, assez rare dans nos musées français. *La mort de la Vierge et la Dispersion des Apôtres* sont remarquables et comme composition, et comme couleur, et comme style, ce qui est moins commun dans la vieille école allemande.

La tradition des onze mille vierges de sainte Ursule a donné lieu à l'église placée sous ce patronage. La légende est peinte le long des murs, et les parois de la partie inférieure de la nef sont tapissées de crânes et d'ossements de ces saintes qu'il est permis de considérer comme apocryphes, puisque l'Église, à l'exception

de sainte Ursule, ne les a pas reconnues. Dans le *Calendarium coloniense seculi IX*, on trouve la mention du martyr de onze jeunes filles, "*Sancturum XI. M. Virginum, Ursulae Senciae...*" La lettre M qui suit le chiffre signifie *martyrum* et non *millia*, comme on l'a cru, et la preuve, c'est que la légende nous transmet les noms de toutes ces femmes, qui sont au nombre de onze, sans plus. Telle est l'origine de la fameuse tradition des onze mille vierges.

Très-las à la suite de ces excursions, et de diverses autres qu'il faut passer sous silence de peur d'arriver à la monotonie en traitant une série de sujets trop analogues, je fis choix, non loin du *Münster* d'un cabaret de maigre apparence, pour y déjeuner, espérant que ce lieu modeste ne dédaignerait pas la boisson nationale. Hélas,

Tout prince a des ambassadeurs ;

ce petit guinguettier est plus fier qu'un gros ; il fallut boire de l'eau toute nue. Je sortis de là très-calme, avec deux belles grandes pièces de monnaie fausses, que l'hôte avait eu l'adresse de me glisser en échange d'un napoléon. Comme l'erreur me fut signalée après quelques minutes, je m'empressai de retourner chez mon hôte. Il fut si indigné de voir qu'on m'avait trompé, montra une assurance si candide, si lourdement vertueuse, il me fit un si bel éloge de sa conscience, de sa délicatesse, que je me retirai en le saluant avec respect, tout honteux d'avoir été volé par un si honnête homme.

A quelques pas de là, je passai près d'une maison en construction, où des maçons me crièrent des injures en me menaçant du poing, je ne sais trop pourquoi ; les passants les encourageaient, et je craignis un instant d'avoir affaire à ces drôles qui avaient reconnu en moi un Français ; crainte d'autant mieux fondée que, deux officiers s'étant arrêtés, parurent prendre à ce petit spectacle un plaisir d'assez mauvais goût. Je me rendais dans la rue de l'Étoile, au logis Jabach : c'est ainsi qu'on nomme la maison de Rubens, où mourut la mère de Louis XIII. C'est un grand hôtel d'un style pesant et pauvre, sale, délabré, et tout empuanti de marchands. Une servante, que je saluai comme si elle eût été la feue reine Médicis, m'avait permis de monter les degrés, où je rencontrai un monsieur qui se mit à m'invectiver en allemand. Mon peu d'intelligence de ce doux langage me rendait fort patient ; je le saluai comme j'eusse salué Rubens. Mais lui, me voyant bénin, m'intima l'ordre de descendre, ce qu'il appelait *démonter*, assaisonnant cette injonction de quelques injures françaises. J'obéis, en m'inclinant avec mansuétude, et me rendis dans la rue, où j'étais à épeler les inscriptions gravées sur le mur, quand mon malotru ressort avec un de ses commis, et commence contre moi une catilinaire illustrée de gestes fort impolis. Son compagnon me riait au nez en haussant les épaules. Poussé à bout, j'arrive à lui, et la main à la hauteur de mon visage et du sien, je lui demande rudement ce qu'il me veut.

— Oh ! rien *tu tut !* s'écria le commis avec un effroi comique.

— Eh bien, ajoutai-je en lui montrant le bureau, ôtez-vous de là... et vite !

Il me donna la satisfaction de le chasser devant moi dans sa propre maison où je rentraï. Le patron avait prudemment pris les devants. Quand je ressortis, des visages me contemplaient derrière une porte vitrée, effarouchés comme ceux des naïades du Rhin, quand Louis XIV chevauchait innocemment au pied du mont Adule, entre mille roseaux.

De retour à l'hôtel, je demande la note ; on me fait payer le

JJ

dîner que j'avais refusé de prendre la veille, sous ce faux prétexte qu'il était commandé. Les réclamations furent superflues ; l'aubergiste du *Rhin* tenait à se venger d'avoir été pris pour un bras-seur. Sachant que je me proposais de prendre le chemin de fer de Bonn, et que je n'avais pas de temps à perdre, il m'offrit l'arbitrage de la justice. Je supposai que la justice du lieu tient des auberges comme tout le monde, et je payai ce fripon. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'un des garçons, après avoir pris, contre moi, part à ce débat, me suivit jusqu'à la porte, où il me tendit la main. C'est un devoir, à mon sens, que de consigner ces sortes de détails, pour l'édification de ceux qui se proposent de voyager : si de tels accidents étaient peu ordinaires, on en supprimerait le récit ; mais, à moins que l'on ne soit très-prudent, très-circonspect, la vie est émaillée de ces sortes de fleurs le long des rives enchanteresses du Rhin. Les bons allemands me sont presque partout apparus doués de cette gentillesse. Ce pays tout entier n'est qu'une auberge, desservie par les juifs les plus rapaces et les plus rogues. Avec eux, il faut tout prévoir, tout stipuler d'avance. Tout homme à qui vous demandez un renseignement, une indication, se transforme à l'instant en mendiant. Intéressés jusqu'à la bassesse, ils sont en outre d'une vanité pointilleuse insupportable. Les étudiants même et de jeunes artistes vous tendent quelquefois la main ; ils recevront votre aumône sans rougir, et vous diront que l'Allemagne vous dédaigne.

Leur vorace orgueil mange de tout, cherche sa pâture partout, et se manifeste avec une suffisance impatientante. Nos artistes, aux fêtes de Bonn, ont fait l'expérience de leur morgue, de leur humeur provoquante, quand ils sont en nombre ; de l'improbité qui règne dans les établissements publics, et de leur grossière inhospitalité.

Il est à remarquer que la France, indulgente pour tous les peuples voisins qu'elle voit en beau, et parmi lesquels elle se plaît à reconnaître des sympathies imaginaires, est par eux chargée du fardeau de leurs vices naturels, qu'elle a parfois la bonhomie d'assumer. Les anglais nous accusent d'égoïsme, les Italiens de légèreté, les Espagnols de fanfaronnade, les Russes de duplicité, les Allemands de fatuité et surtout de loquacité. Or, pour s'en tenir à ces deux derniers points, je ne connais rien de plus infatué, de plus glorieux que les bons Allemands. Quant à leur loquacité, rien n'en approche parmi tous les peuples du monde ; j'en prends à témoins tous ceux qui l'ont affrontée. Ce sont les seules gens que j'ai ouïs se vanter quatre heures d'horloge sans fatigue, les seuls aussi qui ne se puissent louer avec satisfaction, s'ils ne déblatèrent en même temps contre personne. On a beaucoup à souffrir de leur épaisse et rustique ironie, qu'il faut essuyer, même parmi les gens des classes distinguées.

Qu'elle est grande l'erreur des écrivains ou des voyageurs qui, après avoir traversé silencieux ces contrées, ne s'attachant qu'à la poésie de l'histoire et des ruines, sans se mêler aux hommes, s'en reviennent en rêvant des alliances futures, des transactions pacifiques et une fusion des opinions, des intérêts et des esprits ! La vieille Allemagne nous redoute par souvenir, et la jeune nous hait par jalousie, comme on déteste le modèle que l'on copie, quand on ne l'avoue pas.

A Bonn, j'ai vu des étudiants, cette jeunesse que nous croyons enthousiaste, pleine de feu et d'amour pour les belles et nobles choses. Quelle différence, mon Dieu, de ces écoliers si vantés, avec les nôtres que l'on célèbre peu, avec les nôtres si précoces toutefois sous le rapport du jugement, si ardent aux bonnes études, si gracieux et si spirituels dans leurs plaisirs ! Je m'étais logé

au bas de la ville, non loin du bac, chez une brave femme qui héberge, nourrit et désaltère quantité d'élèves de l'Université. Quelques traditions françaises des époques héroïques et fabuleuses de notre siècle se sont perpétuées dans son langage ; elle nous accueille comme des souvenirs de jeunesse et chérit ses jeunes locataires comme ses enfants légitimes. Ceux-ci se réunissent volontiers dans la salle commune pour y prendre leurs repas, voire même pour travailler. Ces messieurs m'observèrent longtemps du coin de l'œil en chuchotant, et je conjecturai que l'on me chercherait querelle, comme il arrive souvent pour les intrus qui pénètrent dans le sanctuaire de la basoche. Après une demi-heure, deux de ces jeunes gens s'approchèrent de moi peu à peu, et l'un d'eux m'adressa la parole en allemand. Je répondis en latin ; mais il fut impossible de s'entendre à l'aide de cette langue ; mes interlocuteurs n'étaient pas de force. J'eus à constater plus d'une fois, à cet égard, la faiblesse de messieurs les étudiants. Bientôt, survinrent trois camarades, parlant notre langue avec facilité, qui engagèrent l'entretien par une interminable série des questions les plus oiseuses et parfois les moins discrètes. L'une des premières fut celle-ci, que chacun vous adresse sur ces bords du Rhin si fort parcourus des curieux :

— Vous faites dans le commerce ; que vendez-vous ?

Il ne peuvent s'imaginer qu'un homme puisse voyager sans vendre. Puis, les plus fatigantes, les plus puérides interrogations.

— D'où venez-vous ?

— Comptez-vous vous coucher de bonne heure ?

— Boit-on de bonne bière à Paris ?

— Vous voudriez bien avoir la rive gauche du Rhin ?

— Êtes-vous chasseur ?

— Avez-vous vu la statue Gutenberg ?

— Connaissez-vous M. Paul de Kock ?

— La Seine est-elle aussi large que le Rhin ?

— M. Eugène Sue est-il gras... ou petit ?... etc.

Je répondais, tout courant, comme au cathéchisme ; puis, impatienté, je dis au plus vorace de mes inquisiteurs :

— Je trouve que vous questionnez...

Il comprit et s'abstint ; mais dès lors il commença la guerre contre la France, à laquelle il reprit successivement l'Alsace, la Flandre, la Lorraine, et jusqu'à la Franche-Comté. C'est alors seulement, et pour cause, que j'entrai en révolte. Ma première campagne fut contre le vin du Rhin que j'immolai au bourgogne. Grâce à plusieurs digressions de ce genre, je finis par les chasser du territoire. Frère Jean des Entommeurs n'eût pas mieux fait.

En résumé, cette brillante jeunesse (et je renouvelai l'expérience à Heidelberg) s'occupe peu de notre littérature, n'entrevoit notre politique que sous un horizon brumeux et reculé ; s'occupe très-médiocrement d'art, de philosophie davantage, et se claquemure dans un romantisme suranné. Ce goût se traduit jusque dans leurs costumes : ceux d'Heidelberg arrangent leur visage à la mode du moyen âge, et portent des façons de pourpoints dont les manches à crevés laissent bouillonner la chemise. S'agit-il de leur politique nationale, ils se jettent dans la violente hyperbole et acceptent avec gravité les plus frénétiques exagérations. En voici un exemple : L'émeute de Leipzig était toute récente, suscitée par les amis des lumières, pendant une revue du prince Jean, qui fut contraint de fuir devant les factieux, et qui ne put rétablir l'ordre qu'en employant la force ; déplorable extrémité dont les conséquences sont toujours fort tristes. A cette nouvelle, le grand poète Freiligrath, qu'ils comparent à

Victor Hugo (c'est se gêner trop peu), s'indigne, et sa strophe lugubre accourt souffler la flamme dans les âmes patriotes. L'échauffourée eut lieu le 15 août. Le poète reçoit la visite de la nuit de la saint Barthélemy, qui lui tient à peu près ce langage :

“ Je suis la nuit, la nuit de Saint-Barthélemy,

“ Mon pied est teint de sang, et ma tête est voilée !

“ Un pouvoir souverain de l'Allemagne

“ M'a fêtée douze jours trop tôt.

“ Quinze cent soixante et douze ! Ah ! comme la fumée de la poudre noircit les murailles ! Ah ! comme il se penchait à sa fenêtre, le roi Charles IX, l'arquebuse au poing ; horreur ! “ animant de ses cris les bourreaux stipendiés ! Il regarda tomber sur le sol les huguenots égorgés sans défense !

“ Il y eut cette fois moins de sang.— Qu'importe ? La balle siffla, des victimes tombèrent.— Treize, ou trente mille, que fait le nombre ? Le feu partit sur l'ordre d'un prince ; des cris d'angoisses sillonnèrent mes ténèbres ; le meurtre. fidèle “ esclave qui frappe dans le dos, etc.

“ Je suis la nuit, la nuit de Saint-Barthélemy, etc.

Ces jeunes gens me traduisirent ces vers pour me les faire admirer ; ils les redisaient avec un air de mélodrame, le poing serré, le sourcil sur les cils, la bouche en fer à cheval, et les dents croisées en ciscanx.

C'était pitié.

— Chez nous, leur dis-je, on est moins théâtral, et l'on agit. A Paris, on ne fouetterait pas un chat pour votre émeute, et l'on rirait de votre poète.

— Vous êtes si légers en France....

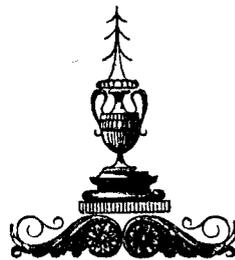
— Il n'appartient pas à tout le monde d'être lourd. Mais nous possédons cette unité que vous rêvez dans la discorde ; nous sommes libres, et vous ne l'êtes pas.

La vanterie germanique prit le dessus, et ils me prouvèrent qu'ils sont plus libres, plus heureux que nous.

— Alors pourquoi jetez-vous l'anathème aux tyrans ? pourquoi vociférer à tout propos le choral de Luther et le chant des brigands de Schiller ?

Je les laissai noyés dans cette argumentation, et quand je gagnai le quai pour prendre l'air, je les entendis de loin criant tous à la fois. J'avais fourni matière à l'ébattement général et simultané des langues ; c'est tout ce qu'ils souhaitaient ; le tumulte protégea ma fuite. Le fleuve courait majestueux, emportant la mobile image des étoiles ; les lumières de la rue montueuse et endormie s'étaient éteintes une à une, et les éclats lointains de la voix des étudiants atardés descendaient intermittents sur la rive, et se perdaient dans les ombres silencieuses de la vallée du Rhin.

FRANCIS WEY.



ELLE ET LUI.

DEUX SOUVENIRS.



IER même, une personne que j'aime tendrement depuis longues années, voulut bien me conter un épisode de sa vie. A mesure qu'elle parlait je comprenais que ces paroles vraies et senties iraient au cœur de tous ceux qui les recueilleraient. Je lui demandai de mêler sa propre histoire à mes récits; elle me l'accorda, grâce à la promesse que je lui fis de lui laisser garder l'anonyme.

“ Vers l'année 182...., me dit-elle, ma santé s'était visiblement altérée; une ordonnance de médecin

me força de quitter Paris et de me diriger vers les eaux de Plombières; je partis aussitôt accompagnée de ma mère.

“ Après avoir couru quelques relais, nous approchions de Provens. Depuis notre départ, la pluie tombait à torrents; notre postillon ruisselant l'eau, fit claquer son fouet, et tournant avec dextérité ses trois chevaux attelés de front, il entra royalement à l'hôtel de la *Croix-d'Or*. La cour, pleine de chariots, de voitures, de volailles, d'enfants, était dès lors pleine de cris, de tapage et de gaieté.

“ Nous étions transies; un vent sec, une vraie bise d'automne, nous avait surprises au milieu des ardeurs d'un été brûlant, Bientôt descendues de voiture, après avoir monté les marches d'un perron, nous fûmes nous réfugier sous le manteau de la cheminée d'une grande cuisine qui s'ouvrait au rez-de-chaussée.

“ En quittant la solitude de la route, nous voulions du bruit et force voix humaines, quelles qu'elles fussent. Cette cuisine de petite ville était grandiose et taillée sur le patron de la vie d'autrefois. Des arbres entiers brûlaient dans unâtre, autour duquel une famille de géans eût pu facilement prendre place. Tout un monde se démenait dans ce laboratoire culinaire, garçons, servantes, voyageurs, marmitons et rouliers; tous allaient et venaient, se cherchaient en criant à tue-tête; c'était le centre vers lequel chacun gravissait; et il se jouait là des scènes à la *Téniers*, toutes vivantes d'originalité. Nous prenons bien vite notre part de ce spectacle improvisé. Les cuisiniers sont à l'œuvre; comme au jour de la bataille, chacun, à son poste, commande la manœuvre d'une voix rauque; les fourneaux sont en feu, les marmites en ébullition; le tournebroche lardé d'une douzaine de volailles que dore un brasier ardent, appelle l'œil du voyageur que la faim talonne. Aux poutres noircies pendent les jambons enfumés; les brocs et les faïences se rangent méthodiquement sur les dressoirs de chêne, tandis que les murs lézardés se cachent sous une double rangée de casseroles de tous les formats.

“ Ici, c'était la vie prise sous son aspect le plus gai, mais le plus grotesque. Cette scène m'amusait, car j'en étais à mon premier voyage. Pourtant je vous ferai grâce de mon itinéraire pour arriver à Plombières,

“ Je n'y fus pas plutôt installée que je m'y trouvai passablement gatée. Les élégantes du noble faubourg, qui s'y trouvaient en majorité, m'adoptèrent comme devant faire partie de leur coterie intime.

“ Nous commençâmes une bonne vie de plaisir. Nos matinées se dépensaient en promenades lointaines; le spectacle ou le bal égayaient nos soirées; nous faisons assaut de toilette et de coquetterie. A trois heures un rendez-vous général nous appelait sous l'ombrage de l'allée des Dames. Des Tyroliens y disaient les chants naïfs des montagnes; leurs agrestes mélodies se perdaient dans l'air comme nos promeneuses disparaissaient légères sous le feuillage. Plombières était un faubourg de Paris égaré dans les Vosges, et j'avais pris un bout de rôle dans le proverbe aristocratique qui s'y jouait à toute heure.

“ Le dimanche, les salons se paraient de femmes et de lumières; il y avait grand bal. Les officiers en garnison à Nancy y accouraient en foule. Faisant vingt lieues pour solliciter de l'une de nous la faveur d'une valse, s'ils l'obtenaient, ils se disaient payés, et au delà, de leur fatigue.

“ Mais comment deux tristes histoires vont-elles trouver leur place à côté de ces joyeux souvenirs?

“ Une jeune fille, parente assez proche d'une famille avec laquelle j'étais liée à Paris, Françoise de R***, ne semblait pas jolie au premier abord, mais peu à peu on trouvait en elle un attrait sympathique qui attirait à son propre insu. Religieuse jusqu'au puritanisme, sa foi était toute de charité, ses lèvres contaient mieux les choses du ciel que celles de la terre: et à chaque mot de son récit on sentait que son esprit avait passé par son cœur. Ses traits calmes avaient la physionomie de son âme.

“ Nos heures du matin s'enfuyaient ensemble, Nous nous plaisions à cotoyer les bords d'un torrent voisin de la ville. Les paroles coulaient des lèvres de Françoise aussi pures que les ondes et plus harmonieuses que leur murmure. Le soir, assises toutes deux sur un banc de gazon, au pied du même torrent, ma main dans sa main, mes yeux dans ses yeux, nous écoutions en silence trembler les feuilles des grands peupliers, tout en regardant l'eau frissonner et s'enfuir. Le nid de l'oiseau, la feuille tombée dans l'eau qui l'emporte, un nuage errant, un rayon de soleil, le jet de la fontaine, l'hirondelle qui fend l'air, l'étoile blanche, la mousse qui s'attache à la pierre, que de textes à nos causeries! Si un mot, un souvenir venait à réveiller la pensée de mon amie, elle grandissait soudain, et son esprit quittait la terre pour aller trouver l'infini; il s'élevait sans effort, comme la barque qui, sous sa voile enflée, part au premier vent, sans bruit, sans rames, et laisse le port tranquille pour se perdre dans le vaste Océan.

“ L'âme de cette jeune fille était un livre que je parcourais, mais que je n'épuisais pas! Nous faisons ensemble des promenades lointaines. Une fois nous rencontrâmes, sur la route du *Valdajou*, un moine qui reposait sur la pierre, au bord du chemin. Il était vieux et pauvre, réunissant ainsi les deux conditions les plus tristes de la vie!... Son corps ployait sous son froc grossier, une corde ceignait sa taille, un chapelet usé pendait à sa ceinture, et ses sandales déchirées protégeaient mal ses pieds contre les cailloux de la route; son front noirci par le soleil disait qu'il en bravait les ardeurs. Le bon frère traversait les rochers d'un pas sûr pour aller apprendre à lire aux petits enfants et porter des se-

cours aux vieillards malades. A ceux-ci, il disait les derniers mots qui aident à mourir ; à ceux-là, il apprenait les premières paroles qui enseignent Dieu ? Et en échange de sa charité, que recevait-il ? une poignée de paille pour se coucher, un morceau de pain noir pour apaiser sa faim ! Comment dire tout ce que la vue de ce serviteur de Dieu inspira à Françoise de touchant, de religieux ? Paroles simples, mais sublimes, qui toutes venaient du ciel pour y retourner !

“ Pauvre ange ? elle était douce et malade. Simple, elle avait passé inaperçue au milieu de la foule, car elle cherchait l'ombre ! Sa mère seule connaissait les trésors de son cœur ! Françoise me disait : “ Mes jours sont comptés, et maintenant que je vous aime, je regrette la minute qui passe. Pourquoi, hélas ! Dieu m'a-t-il conduite par la main jusqu'à vous, ingrate, qui m'oublierez ! oui, vous m'oublierez, je le sens, je le vois, parce qu'il n'y a pas de cœur fermé aux regards de celle qui aime. Bientôt vous me quitterez, et je vieillirai vite, car les heures d'absence comptent double pour l'âme et sur le visage. Je mourrai et je vous devrai de regretter la vie.”

“ Je ne partageais qu'à demi, faute sans doute de la comprendre, le sentiment que j'avais inspiré à cette âme d'élite. Le plaisir me disputait à Françoise, et elle en souffrait, car mon abandon lui faisait pressentir qu'un jour elle serait oubliée. Je la désolais par des mots dits involontairement qui blessaient sa tendre susceptibilité. Elle, au contraire, sentant qu'il n'y a rien de léger dans les choses de l'âme, traitait gravement tout ce qui se rattachait à notre affection, tandis que j'étais cruelle à force d'être sincère. Ma légèreté perçait à toute heure, sans même que j'eusse l'idée de la cacher : j'affligeais Françoise, et pourtant je l'aimais !

“ A la même époque se trouvait à Plombières un jeune homme que j'avais remarqué justement parce qu'il se tenait à l'écart. Bien qu'il fût de tous nos plaisirs, il y restait étranger. Ses traits expressifs avaient cette beauté que nous aimons, nous autres femmes, parce qu'elle reflète l'âme. Son teint pâle, ses longs cheveux noirs, son front pensif, son regard profond, imprimaient à sa physionomie une mélancolie indicible. L'avait-on vu une fois, on ne l'oubliait plus !

“ Je ne sais pourquoi je cherchais à donner à M. de C*** l'assurance qui lui manquait. Si je parvenais à lui arracher une parole, elle trahissait un grand fonds d'étude. Un jour, à ma demande, il chanta quelques mesures de Handel et de Mozart ; sa voix accentuée venait du cœur ; mais plus je m'appliquais à le faire valoir, plus il se renfermait en lui-même.

“ On eût pu croire, par momens, qu'il cachait quelque peine profonde ; peut-être le chagrin était-il tombé goutte à goutte dans son âme qui le recérait, comme l'eau s'entasse dans la citerne dont le chemin reste ignoré pour le voyageur ! Mais à vingt ans n'est-on pas trop jeune pour avoir déjà souffert par le cœur ?

“ J'ai dit que notre beau monde faisait assaut de parure. Chaque soir c'était de nouvelles toilettes, et les guirlandes de roses et de jasmins se mêlaient à nos cheveux. Mais les fleurs étaient rares à Plombières, souvent on n'eût pas trouvé à y échanger de l'or contre un simplet œillet. De ce dénûment il naissait pour nos élégantes un regret de tous les jours. La modeste fleur des champs remplaçait sa noble sœur des jardins ; le matin nous en faisons une ample moisson dans les plaines. Nous y ramassions le coquelicot, les bluets et les paquerettes toutes baignées de rosée.

“ Plus heureuse que les autres, on m'apportait chaque jour un

bouquet composé des fleurs les plus rares. Je questionnais la paysanne qui me les remettait, mais sa discrétion était à l'épreuve. Seulement je parvins à apprendre d'elle qu'on allait toutes les nuits à six lieues de Plombières pour les chercher. Malgré ce trajet, les fleurs m'arrivaient parées de leurs vives couleurs. A cette libéralité journalière je crus reconnaître ma mère ; elle, à son tour, la prêta à Françoise. Je ne savais pas laquelle des deux je devais accuser. Le soir, je paraissais au salon comme la reine des jardins, sous une couronne de fleurs. On m'interrogeait pour savoir d'où me venaient ces richesses ; mais comment aurais-je pu nommer la main discrète qui me les versait !

“ Un jour enfin, je crus deviner le mystère ; pour obtenir une certitude je descendis au salon sans bouquet ni guirlande. Du milieu de la foule je saisis sur les traits de M. de C*** une vive expression de tristesse. Il me contemplait de ce premier regard que l'amour anime, et il restait immobile. Lorsque, me trouvant près de lui, je lui adressai la parole, c'est à peine s'il put me répondre. . . . Je compris à l'instant qu'il cherchait à éloigner une idée qui le faisait souffrir. Cette expression de tristesse fut pour moi un trait de lumière.

“ Le lendemain les fleurs m'arrivèrent comme tous les jours, mais je ne les portais point. Il m'en coûtait cependant de le désoler, lui qui avait pris pour confidentes de son cœur les pauvres fleurs muettes qu'il souffrait de me voir délaisser. J'avais découvert sa première espérance.

“ Depuis ce moment, la raison de M. de C*** me parut troublée. Ses yeux étaient fixes, il disait des mots sans suite, sa vie était devenu bizarre, solitaire. Je savais donc la cause de sa sombre monomanie, de cette folie du cœur qui ôte à l'esprit le peu de bon sens qui lui reste.

“ Un jour, j'entrais au salon au moment où M. de C*** en sortait ; je trouvai sur une table un papier qu'il y avait oublié. C'était le chant funèbre d'un Moldave, écrit de sa main ; le voici : “ Si nous sommes émus profondément, aussitôt nous songerons à quitter la terre. Qu'y aura-t-il de mieux à faire après une heure de délices ? Comment imaginer un lendemain à de grandes espérances ! Mourons. C'est le dernier espoir de la volupté le dernier mot, le dernier cri du désir ! La première pensée d'amour jetée au milieu d'une vie calme, est comme le caillou lancé dans une onde tranquille.”

“ La saison des eaux était passée ; je quittai Plombières, j'allai visiter la Suisse.

“ Née voyageuse, dès l'enfance j'ai promené du nord au midi l'infatigable activité de mon désir de voir et de connaître. Si Dieu m'eût fait homme et non pauvre femme que je suis, j'eusse voulu sillonner les mers et arpenter les terres inconnues. *Voir, c'est avoir !* Au retour, quelles moissons, quelles richesses, que de souvenirs qui revivent sous la plume et sous le pinceau !

“ La nature ! Son œuvre est belle ! . . . Sur le globe, des chemins pour tous les voyages, des étonnements pour tous les yeux ! Mes rêves d'enfant et de jeune fille étaient pleins d'inconstantes pérégrinations. Je m'étais vue cent fois en songe à l'Alhambra ou à Sainte-Sophie, sur le sommet des Alpes et sur les bords de l'Ebre. Je voulais visiter Athènes et les ruines du Parthénon, Rome et son Colysée, Moscou et ses dômes, Grenades et ses tours mauresques, Delhi l'indienne et Bagdad la sarrasine ! . . . Je désirais saisir le passé dans ses vestiges et suivre pas à pas les grandes ombres de l'histoire.

“ J'avais déjà plus d'un sujet de tristesse, et l'espace et le mouvement sont bons à l'âme qui est mal à l'aise. L'immo-

bilité convient seule au bonheur ! Les voyages aident à calmer les agitations ; la distraction entre par les yeux, par l'esprit, et la poussière du chemin guérit. Comment plaindre celui que la vague emporte vers des régions nouvelles, n'a-t-il pas pour lui la mer, le vent qui enfle la voile ?... Il a les étoiles qui le regardent, le soleil qui l'éclaire ; il a le hasard, l'aventure, la mobilité des choses et des lieux ; il a le départ impatient et l'arrivée joyeuse, les orages et le calme, l'ouragan et les folles brises ; il a le ciel souriant, la mer bleue et la beauté seroïne des horizons !... Voilà la part du voyageur : quelle est celle de celui qui reste ? le regret et l'absence !

“ Mes goûts d'alors sont mes goûts d'aujourd'hui. J'aime la nature parce qu'elle s'harmonise avec mes joies comme avec mes tristesses ! J'aime sa voix qui chante et sa voix qui pleure, car je souris et je pleure avec elle ! Oui, j'aime que mon âme se remplisse des idées vagues, douces et tristes, qui naissent avec l'aube et qui se mêlent aux ombres du soir.

“ J'allais voir une nature pauvre de souvenirs, mais riche de merveilles ! J'allais me perdre dans ces graves solitudes qui jettent d'amères ou de douces pensées aux esprits songeurs ! Oui, voyager c'est vivre, c'est sentir, c'est jouir, lorsqu'on apporte à la contemplation de la nature une âme neuve à l'émotion.

“ Ma pauvre Françoise ne vivait plus. Elle considérait les minutes où je devais être encore à elle comme ce qui lui restait d'existence. Les appréhensions de l'absence lui avaient rendu toutes ses douleurs. Attachant sur moi son bon regard bien triste, ses yeux se remplissaient de larmes, et moi je ne trouvais pas de paroles assez caressantes pour la consoler !

“ Je partis en promettant à Françoise de faire un long détour pour la retrouver en Suisse.

“ Les chevaux de poste étaient attelés à notre voiture avant le jour ; ils frappaient du pied le pavé de la rue. Plombières dormait à cette heure matinale, ses maisons étaient closes. A plusieurs je devais un adieu ! Lorsque je passai sous les fenêtres de Françoise, mon cœur battit à se rompre... La pauvre enfant ignorait seule l'heure où je me séparais d'elle. Je lui laissai une longue lettre dans laquelle je lui disais le lieu de notre rendez-vous.

“ Arrivée devant la maison occupée par M. de C***, je levai les yeux et je fus surprise de ne point le voir sur son balcon. Je retombai assez tristement dans ma rêverie.

Après avoir quitté Plombières nous traversons de riantes campagnes. Le soleil se lève radieux, il épand sur la terre sa poussière d'étincelles ; l'air vif frissonne dans les arbres, la cigale chante sous l'herbe, la terre tressaille et se ranime, le ciel se colore... Tout vit, tout aime, tout respire... Je vois renaître les champs, les oiseaux, les plantes, les buissons de la route. Les cloches des églises s'éveillent et appellent l'homme au travail ; un air parfumé court dans les vallées, sur les collines ; la voûte azurée, sombre encore sur ma tête, se fait lumineuse à l'horizon. C'est un éblouissant mélange de saphir et d'ombre, et la lumière voilée de l'astre qui paraît jette sur le paysage une teinte indéfinissable de mélancolie. Rien de touchant comme la nature endormie aux heures du matin !

“ A peine avons-nous fait cent pas sur la route que nous aperçûmes M. de C*** ; il montait un cheval fougueux. S'approchant de notre calèche, il nous demande la permission de nous accompagner pendant quelques postes. Ma mère la lui accorde, et je lui en sais gré, car il avait dû faire, en cela, un grand effort sur lui-même pour atteindre à ce degré de hardiesse.

“ Nous nous arrêtàmes à Remiremont. Au moment où nous

descendions de voiture, une paysanne s'approchant de M. de C***, lui dit : “ Mon bon monsieur, voilà huit jours ou plutôt huit nuits que je ne vous ai vu ; pourtant mes fleurs étaient prêtes, vous ne les aimez donc plus, nos fleurs ? vous qui faisiez tant de chemin pour les venir chercher !”

“ Que se passa-t-il en moi à ces paroles ? Je ne sais, mais je sentis tout mon sang courir vers mon cœur. Je tendis la main à M. de C***, de grosses larmes roulaient sous ses paupières : j'avais à peine la force de parler : “ A revoir, lui dis-je, à revoir !—Jamais, me répondit-il.” Puis il porta sa main à ses lèvres et disparut.

“ La reconnaissance d'une femme est presque de l'amour !

“ Quelques heures après cette séparation j'avais quitté la France, j'étais en Suisse. Une nature inculte, sauvage, commençait à se dérouler devant moi. Nous avançons à travers les défilés de Moustier. Des rochers à pic se dressaient des deux côtés de la route, et ça et là des pins chevelus se liaient à la pierre. Les nuages qui drapaient les aiguilles de granit, le chant du chevrier, le cri de l'aigle dans la nue, tout faisait naître en moi un sentiment de surprise et de vague inquiétude. Le soir, je m'arrêtai à Bienne. A l'heure où j'y arrivai, le lac avait perdu ses bleus reflets ; ses eaux rougeâtres ressemblaient à un miroir de cuivre que le soleil dardait de ses rayons. Les forêts de sapins brunissaient les montagnes qui se dressaient fières et imposantes à l'horizon ; elles se teignaient de pourpre sous les dernières ardeurs du soleil. Une étrange tristesse était répandue dans toute cette nature embrasée ; je m'assis solitairement au bord du lac. Tout se taisait. Peu à peu la brise du soir frissonne dans les joncs et les ronces, les roseaux s'inclinent, et les bergeronnettes, qui penchent leur nid sur l'eau, volent de liseron en liseron. Tandis que l'oiseau voltige libre dans l'air, l'ombre de Rousseau plane sur son île.

“ Et ces sites inconnus qui auraient dû occuper mon âme endolorie, n'exerçaient sur elle qu'une faible action ; je ne me sentais plus la force d'admirer ; je n'avais plus de courage à rien qu'à être triste !

“ Le baillif de Nidau nous reçut dans son féodal castel. Là, le passé est debout arrogant et fier. Le maître de céans nous accueillit avec une urbanité digne des anciens jours. Après une frugale collation, en rentrant dans le salon, je fus surprise de trouver sur le piano ouvert la partition *del Barbieri di Seviglia del maestro Rossini*, tant je me croyais au bout du monde ; mon imagination avait fait les frais de la distance.

“ Dans le vieux château, vrai théâtre fait pour les visions, la soirée me parut longue. On me conduisit dans une chambre de la tour du levant. En me couchant, je dis : Si l'apparition manque à minuit, c'est que le fantôme y mettra du mauvais vouloir.

“ Les revenans, en effet vinrent troubler mon sommeil ; apparitions légères et poétiques que l'on rêve dans la jeunesse, que l'on pleure à l'âge où l'on ne rêve plus !

“ En avançant vers Berne, de pauvres chalets, riches de paix et de soleil, reposèrent ma vue de l'âpre aspect des rochers et des abîmes. Ils me plaisaient ces enclos où s'entassaient, au milieu des fleurs, tous les objets utiles à la vie. Les croisées à vitrage maillé de plomb laissent à peine passer le jour ; les toits saillans sont couronnés par le chèvrefeuille et la vigne sauvage ; les cages, avec leurs hôtes au joyeux babil, pendent aux fenêtres ; les cours retentissent sous le caquetage des canards et des poules, et l'enfant blanc et rosé, petit ange de la terre, joue ou se repose sur le seuil de la porte. Douce retraite, où les heures s'écoulaient comme les ondes du ruisseau.

“ Je n'entendrai pas plus loin ma description ; j'approuve la

sobriété de ceux qui se taisent devant la nature, car c'est là que finit le pouvoir de la parole : si elle a des mots pour rendre la pensée de l'homme, elle n'en a pas pour peindre l'œuvre de Dieu.

“ Après plusieurs jours de route, j'atteignis le village qu'habitait Françoise ; elle m'attendait au rendez-vous ; sa bonne mère me reçut dans ses bras ; elle m'aimait sans m'avoir vue !

“ Oublierai-je jamais leur douce retraite ? Le toit se cachait sous de vieux hêtres ; le long du porche le liseron suspendait ses guirlandes aux larges fleurs bleues, et les murs étaient verts de jasmins et de cytises. Les rochers éparses qui dominaient cette demeure l'ensevelissaient dans une demi-obscurité, et un bois de mélèzes et de pins la défendait contre le froid des hivers ; un vaste parterre de fleurs alpestres s'étendait sous les croisées ; la gentiane, l'aster, la campanule, filles sauvages des montagnes, y étalaient leur vêtement blanc ou pourpré, un ruisseau d'eau vive descendait de la colline. Rien de simple comme l'intérieur du manoir. Les pièces étaient grandes et sombres ; je trouvais qu'il n'entraînait pas assez de soleil dans la vie de celles qui les habitaient ; mais aussi quel luxe dans le paysage dont elles étaient environnées !

“ Je montai dans la chambre de Françoise ; une modeste couchette à rideaux blanc, au fond du lit un crucifix, un bénitier ombragé d'un rameau pascal, quelques meubles épars composaient toutes ses richesses ; mais à travers une longue croisée je vis les Alpes se dressant à l'horizon ; mon regard s'attacha à ces géans de la terre, fiers de leurs cimes faites aux orages. A ces heures du soir, les nuages voilaient les monts, auxquels les sapins touffus servaient de manteau. Des vapeurs mobiles ondulaient autour de leurs flancs, et les derniers rayons du jour tombaient sur les guérets, comme des larmes d'or, à travers les brumes. Peu à peu la nuit vint, les rochers blanchâtres percèrent l'obscurité, semblables à de pâles fantômes. Bientôt je n'entendis plus que la voix du vent qui se mêlait au murmure du ruisseau et au cri de l'aigle dans la nue.

“ Je ne m'étonnai plus d'avoir surpris dans l'âme de Françoise des pensées vastes comme la nature. Elle les avaient lues dans cette grande page ouverte à tous, et la jeune fille y avait pressenti l'infini ! Nous reprîmes nos douces causeries. Françoise aimait son pays, elle aimait ses montagnes, ses rochers ; elle vivait là, comme le pin solitaire qui croît dans les fissures de la pierre où sa racine s'est péniblement implantée.

“ Elle aimait son modeste réduit parce qu'il se liait à ses souvenirs d'enfant, à ses jours souffrants comme à ses jeunes espérances !

“ En m'approchant de la croisée, j'aperçus sur le bord une branche de géranium qu'elle avait replantée. Cette branche, je la lui avais donnée après l'avoir portée toute une nuit de bal. “ Mon amie, me dit-elle, je vais vous quitter peut-être à jamais ! Écoutez-moi ; tant que cette branche vivra, elle dira que vous ne m'avez pas oubliée ; le jour où elle mourra, je mourrai avec elle, car alors vous ne m'aimerez plus.”

“ Ces paroles sont à jamais vivantes dans mon souvenir, car elles ont été prophétiques ; la branche est morte, et Françoise avec elle !

“ Je la quittai, et nos adieux furent pleins de larmes... hélas ! je ne devais plus la revoir !... Il y avait un mois, un grand mois que je n'avais écrit à mon amie ; elle se crut oubliée... Pauvre ange ! les lignes qu'elle demandait à grand cris, quelques heures avant de quitter la terre, arrivèrent un jour trop tard, et me furent

renvoyées avec un mot de sa mère, un de ces mots qu'on n'oublie pas !

“ Un autre avait souffert aussi !

“ Après notre séparation à Remiremont, M. de C*** ne revint pas à Plombières. On sut qu'il errait à l'aventure dans les montagnes des Vosges. Après un mois d'absence il rentra dans sa famille ; son front était pâle, ses cheveux en désordre, ses yeux chargés de larmes : ses amis ne le reconnurent plus.

“ Je savais que ce jeune homme appartenait à une des familles les plus distinguées de ce pays, et qu'un jour il devait être appelé à jouir d'une belle fortune. J'appris depuis qu'il venait d'entrer dans les ordres, et était parti pour Rome. J'avais reçu une lettre d'une écriture inconnue ; elle contenait ce peu de mots : “ Je n'ai pas pu vous devoir mon bonheur sur la terre, je veux au moins vous devoir le ciel ! Je le sens, je devais être à Dieu ou à vous.”

“ Le doute ne m'était plus permis, ces lignes étaient de lui !... Cet amour aventureux, spontané, l'avait surpris, et avait peut-être hâté l'accomplissement d'un vœu qu'il avait formé d'avance dans le secret de sa pensée. Ces deux ombres m'ont poursuivie : l'une était morte pour la terre, l'autre venait de mourir au monde ! Pourquoi le sort m'avait-il fait rencontrer ces êtres privilégiés, d'une essence tout angélique, qui n'étaient pas faits pour vivre de la vie terrestre ? Elle, plus heureuse, avait été se réfugier au ciel ; lui ne devait y arriver que par le sentier laborieux de la pénitence !

“ L'amour est la plus belle des religions humaines, et Dieu seul pouvait servir de refuge à cette âme brisée. Et moi, qui ai cheminé dans la vie, qui sait si je n'ai pas plus souffert qu'elle, ô mon Dieu !.....

“ Je repassai l'année suivante dans les lieux qu'avait habités Françoise ; l'ordre n'y régnait plus. Le marronnier dépouillé de ses blancs panaches, le saule aux cheveux pendans, le cyprès aux bras immobiles, se confondaient ensemble ; les herbes parasites avaient envahi les massifs et les allées ; les arbres, dont les branches s'entremêlaient librement, cachaient les points de vue jadis si soigneusement ménagés. Plus de fleurs que celles qui croissent sur les chemins. Le vent d'automne soufflait tristement ; les feuilles jaunies bruissaient sous mes pas, un ciel sombre étendait son manteau de deuil sur l'enclos abandonné. J'entrai avec crainte dans la demeure solitaire ; un froid glacial m'investit de toute part ; les carreaux verdâtres du sol suintaient l'eau, les murs nus et humides étaient dépouillés des cadres qui les ornaient. J'aperçus, à travers les fenêtres, quelques sarments de vigne privés de leurs feuilles qui pendaient à la treille négligée. Quel dénuement ! quel abandon ! Je fis ouvrir la chambre de Françoise, qui était restée fermée ; il y avait des toiles d'araignée entre les volets et les vitres ; tout était à sa place... la vie seule manquait... Je m'agenouillai devant le crucifix, et je priai avec ferveur...

“ Une sœur de la mère de Françoise avait gardé la demeure de famille ; elle était accablée de souffrances et d'années, et dans la négligence qui avait envahi l'humble asile, je reconnus l'insouciance découragée de la vieillesse...

“ Je partis. Dans le cimetière du village, je pleurai sur deux tombes. Pauvre mère ! pauvre enfant !”

PHYSIOLOGIE DE LA TOILETTE.

Et Dieu mit sur le front de la femme
un de ses rayons : la beauté.
MILTON.

Sur un sable d'or, va, poursuis ton
rêve. Sans t'inquiéter, va où te mène la
blonde espérance. Ne vois-tu pas déjà
tes jours légers qui dansent en cercle
autour de toi ?
Edgar QUINET.



AMOUR de la toilette ! misérable vanité ! déplorable folie ! dangereuse passion ! disent les uns.

Amour de la toilette ! penchant légitime ! désir innocent ! essence de la nature de femme ! disent les autres.

Les uns et les autres ont raison.

S'agit-il d'étaler un luxe financier tout de valeur intrinsèque, de faire preuve de fortune à tous les yeux, de lutter de folies avec toutes les vanités, rien n'est plus misérable ; — S'agit-il d'embellir notre personne extérieure, la première chose qui frappe les regards, de soutenir dans un rang distingué la forme dont notre âme est revêtue, de cultiver les dons de la nature, d'achever l'œuvre du Créateur, rien n'est plus légitime.

Donc, pour qu'on s'entendit en pareille matière, il serait indispensable de tirer une ligne de démarcation bien tranchante entre ces deux espèces de sentiments, et même, pour que tout allât mieux, il faudrait que cette ligne de démarcation passât du raisonnement dans la pratique, se réalisât dans les habitudes des femmes, afin qu'elles en vinssent à dédaigner tout ce qui enrichit leur personne, pour ne rechercher que ce qui l'embellit ; à rejeter loin d'elles ces parures orgueilleuses et froides qui ne font que leur donner une écorce dorée, pour ces soins assidus, cette culture ingénieuse qui fait croître sur la femme brute, aride et sauvage, la femme de grâces, d'amour et de poésie.

Tout s'altère et se corrompt dans le cours de son existence : le fruit qui contenait une douce liqueur se remplit de poussière et se durcit à sa surface ; l'art de la toilette, qui ne renfermait d'abord que le désir de plaire, d'être aimée d'avantage, la sève naturelle et pure s'est corrompue en orgueil de fortune, et sa surface fleurissante s'est durcie en or et en pierreries.

Les diamans, qui n'ajoutent rien aux charmes de la personne, qui brillent de leurs froids rayons sans en faire partager l'éclat au front qu'ils couronnent, les diamans, grâce à l'amour excessif qu'ils ont obtenu des femmes, sont devenus une puissance dans la société, jouent un rôle dans les familles et quelquefois dans l'histoire. — Le cachemire, qui avec la souplesse et la longueur qui constituent sa beauté, cache la taille au lieu de la faire ressortir, et dans toute sa perfection n'a tout au plus que les grâces d'un linceul, le cachemire est encore mieux établi dans le monde ; avec l'aide des poètes et des romanciers qui l'ont souvent mis en scène, il s'est animé, spiritualisé ; il est devenu un être parlant, agissant ; il a été l'objet de tant de combats, le héros de tant d'intrigues, que la

vanité féminine s'est personnifiée en lui et paraît sous cette forme dans les rangs des passions humaines. . . .

Mais loin de vous, jeunes femmes, loin de vous ce luxe vain qui fait tant de ravage dans les âmes, cet amour de la parure qui devient plus facilement passion parce qu'il est plus éloigné d'être sentiment, ce luxe qui brille orgueilleux et solitaire, qui écrase votre beauté sous son pesant éclat, comme le seigneur hautain qui cachait le sein de sa femme sous son écu blasonné ! — Vienne le luxe délicat, spirituel, qui s'effaçant généreusement lui-même, sert les attraits naturels en serviteur discret et mystérieux ; viennent l'élégance, la fraîcheur, l'harmonie de la toilette !

L'élégance, à ce qu'il me semble, consiste à prendre le goût du moment dans son expression la plus élevée, la plus gracieuse, la plus idéale. — Comme un esprit doit être de son siècle, un objet de toilette doit être de son jour. . . . Souvent vous entendrez un docteur de salon, rengorgé dans son fauteuil et dans son assurance, tenir un discours à peu près semblable à ceci : " Les femmes entendraient bien mieux leurs intérêts si, en fait de toilette elles ne recherchaient que ce qui sied à leur personne et consultaient moins les lois de la mode que les conseils de leur miroir."

Puis il croit avoir prononcé un aphorisme irrévocable, laissé exhaler une parole de sanctuaire. . . . Rien de cela cependant, il n'a dit qu'un non-sens, car nulle des choses passées de mode ne sied bien : — on peut quelquefois être à côté du goût du jour ; jamais impunément, en arrière ; — cela vous donne un air de vieillerie, une senteur de renfermé, une teinte de momie qui déplairaient à ceux-même qui déclament le plus contre la tyrannie de la mode. . . .

La mode — c'est un élément capricieux et invisible, c'est quelque chose de semblable au vent : — on ne sait ni où elle se forme, ni qui la produit, elle vient et bouleverse tout sur son passage ; elle s'éloigne et disparaît sans qu'on sache ce quelle est devenue. . . . Mais quand nous voyons cette force, cette puissance invisible promener son bon plaisir sur le monde physique et moral, sur nos goûts, nos sentiments, nos habitudes, quand elle compte parmi ses subordonnés nos arts, nos sciences, nos lois, nos institutions ; quand elle touche aux mœurs, à la religion, à la morale même, nous pouvons bien lui abandonner sans rougir, et laisser flotter à son souffle les rubans de nos ceintures et les gazes de nos voiles.

La fraîcheur, le lustre primitif de tout objet de toilette, son éclat de jeunesse, sont aussi au nombre des qualités les plus indispensables. J'ai toujours vu un chapeau dont la couleur est altéré déjeter sa fétrissure sur la figure qu'il encadre. La robe la plus simple, lorsqu'elle se déroule dans toute sa fraîcheur native, ayant des ondulations plus faciles, plus arrondies, plus moelleuses, drapant mieux la taille que la plus belle étoffe quelque peu supportée, et où les fatigues de chaque jour ont imprimé leurs traces en plis ineffaçables, semblables à des rides. Le plus petit nombre de jours se fait cruellement sentir sur un vêtement fragile, et semble ajouter aux jours de celle qui le porte. . . . cela fait trop sentir qu'elle a eu un passé. . . . Non, que rien dans une femme ne rappelle, aux yeux de celui qui l'aime, qu'elle a déjà vécu, que d'autres jours ont passé sur elle, cela ressemblerait trop à d'autres sentiments. . . . Que tout en elle soit jeune, nouveau, primitif ; qu'elle semble être éclos le matin. . . .

Mais il est surtout dans la mise un talent particulier et profond qui surpasse tous les autres : c'est le soigné de ses détails, exercé avec une haute intelligence. Quoiqu'un vêtement quelconque sorte des meilleurs ateliers, et qu'il ait été travaillé par la main la

plus habile, il est probable qu'il paraîtra étrange et mal harmonique en venant se placer sur la personne, et qu'à ce premier abord tous deux ne sympathiseront nullement. Alors il est des moyens de les faire converger ensemble, de mettre la forme étrangère en harmonie avec celle de sa figure. La coiffure sera modelée selon la tournure du visage, saura en suivre ou en dissimuler à propos les contours et ses blondes disposeront leurs plis selon les boucles ou les bandeaux de la chevelure. Le fichu le mieux taillé sera encore allongé, raccourci, rocréé sur celle qui doit le porter, et, à force d'y avoir été arrangé, semblera être venu de lui-même se placer sur son sein... On fait une toilette facile absolument comme des vers faciles : à force de soin et de travail.

Il y a aussi une inspiration particulière donnée à quelques femmes privilégiées ; il semble qu'elles ont leur démon familier qui les sert. Léger et futile entre tous, il ne va point, comme celui du sage, de par le ciel de la philosophie, butiner quelques rayons parmi les nuages et les apporter au logis ; ses ailes ont moins d'essor : il va dans les arsenaux de la parure chercher parmi les guirlandes, les diadèmes, les voiles, ceux qui ont reçu l'étincelle de vie et de beauté ; invisible et tout-puissant, il ne se montre que par un attrait mystérieux comme lui, dont on éprouve le charme sans pouvoir le définir. . . .

Mais une femme sait cacher attentivement les soins et les labeurs de sa toilette ; et elle a raison. Or, s'il advient qu'une heure indiquée pour quelque plaisir ou quelque affaire ait déjà passé sur le cadran, ou que, dans la pièce voisine, quelqu'un destiné à l'honneur de l'accompagner, attende la fin de sa toilette, si l'ennui ou l'impatience lui compte les instans, elle fait sagement dans toutes ces occasions-là de ne mettre que des *toilettes connues*, des objets déjà éprouvés sur lesquels on peut compter comme soi-même, et de réserver les choses nouvelles, non expérimentées, pour le temps où seule dans son laboratoire, elle pourra les fondre et remettre au creuset jusqu'à complète perfection... Car on ne lui permet pas ces études de coquetteries, car beaucoup de gens en sont encore à ces idées classiques : *plaire sans art*, et *la grâce fuit qui la cherche* ; les cabinets de toilette ont leurs maximes académiques, qui (en dehors de la nature, là comme ailleurs) prêchent le dédain de leurs moyens de plaire aux femmes que nous voyons chercher la grâce dès l'âge le plus tendre, lorsque la jeune fille, essayant ses pas devant son miroir, médite son premier bal, et jusqu'au dernier moment de la vie, lorsque la vierge chrétienne cherchait à tomber noblement devant ses bourreaux, lorsque la victime des fureurs révolutionnaires s'exerçait d'avance à monter sur l'échafaud avec décence et avec grâce. — Que les femmes étudient donc l'art, non de plaire sans le chercher, mais de plaire sans paraître le chercher.

On dira peut-être que ce ne sont là que des maximes de coquetterie. — Soit. Mais d'abord nous répondrons qu'une femme n'est pas plus coupable de soigner, d'embellir l'enveloppe de sa personne que Dieu ne l'a été lui-même de faire belle entre toutes choses sa personne, première enveloppe de son âme. — Puis quand elle s'embellit pour plaire, ce n'est plus un froid égoïsme : on est heureux quand on aime, donc elle donne le bonheur en se faisant aimer. — Enfin, puisque ce désir de plaire est dans la nature et inextricable du cœur de la femme, il vaut mieux guider ses pas que de la laisser battre la campagne, se fourvoyant en tout chemin perdu et se fatiguant sans rien faire.

L'élégance, la fraîcheur, l'harmonie, voilà donc ce qui seul mérite en toilette les frais de soins, de temps et d'étude. . . . La mise d'une femme décide souvent l'opinion qu'on prend d'elle ; on juge

beaucoup de choses de son caractère sur sa tenue extérieure comme on juge des qualités d'une terre par la beauté du voile de plantes qui la recouvre. Une mise pure et distinguée annonce non seulement le bon goût mais encore l'ordre, le jugement, la douceur, l'égalité de caractère, l'élevation de l'âme... Il est inutile de dire qu'il existe à cela de nombreuses exceptions ; que souvent des circonstances particulières viennent croiser la règle générale l'annuler ; que bien des femmes, possédant les vertus que je viens de désigner, ont une mise des plus abandonnées et des plus déplorable. — Par exemple, si l'être moral acquiert un développement extraordinaire soit par les travaux et les conquêtes de l'intelligence, soit par une élévation continuelle de l'âme vers l'Être des êtres et les choses du monde supérieures, alors les détails de la vie terre à terre sont tellement dédaignés qu'on ne cherche qu'à simplifier pour abrégé ; quelquefois tellement oubliés qu'on les néglige, sans avoir même conscience de cette négligence. Alors vient l'éternelle robe noire de la femme docteur, alors vient le costume simple, montant, enveloppant de la femme dévote, le vêtement mystique qui, par sa rigide abnégation de toute grâce, semble garder les traditions de l'antique bure chrétienne. Une profonde blessure de l'âme produit encore le même effet. Que de véritables douleurs il y a dans une toilette négligée qui s'arrange d'elle-même au hasard ! — Bien moins lugubre est le vêtement noir que répand la mort autour d'elle ; — que de désespoir dans l'abandon qu'une femme fait de sa beauté ! que de larmes, que de momens tristes nous révèlent les mille plis de cette robe froissée en tout sens ! que de douleur dans ces cheveux ternes et défaits ! que d'amertume de cœur dans ce laisser-aller qui flétrit tout autour de lui ! que de désespérance, de renoncement à toute consolation dans cette aridité de tout soin, dans ce désert de tout ornement, c'est là le véritable deuil : le deuil du bonheur !

Mais revenons à la règle générale, et donnons pour conclusion de tout cela qu'elle est folle et ridicule la femme qui ne cherche qu'à se parer, qu'à dorer sa personne, à faire d'elle une chose, un immeuble, une valeur intrinsèque à estimer dans la balance d'un changeur ou la boutique d'un notaire ; mais qu'elle est prudente et sage celle qui cherche à s'embellir, à augmenter ses trésors de grâces et d'attraits, au moins aussi sage et prudente que l'homme qui cherche à augmenter ses richesses. . . . Oui, négocians, courez chercher la fortune au bout des mers ! cultivateurs, sillonnez la terre, et recevez-en dans vos bras les gerbes dorées ! souverains, levez de riches tributs par toutes vos provinces ; nous, femmes, nos richesses, nos moissons, nos tributs, nos trésors, c'est l'amour que nous recueillons le long de notre vie.

MADAME CLÉMENCE ROBERT.

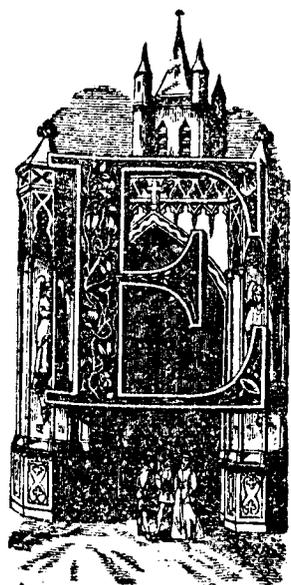




CHARLES GUÉRIN.

LOUISE ET CLORINDE.

—(SUITE.)—



N disant cela François avait pris brusquement congé du jeune avocat qui ne fut point médiocrement surpris de lui trouver tout à coup un air aussi dégagé.

— Allons, se dit-il, il faut que le cousin soit un homme de génie ! On ne dirait pas cela à le voir vendre de l'avoine au minot pour M. Wagnaër.

A la rigueur il n'y avait rien de bien répréhensible dans le projet qu'ils venaient de former tous deux ; ils ne s'agissait que de trafiquer de l'avenir d'une jeune fille à son insçu ; et

c'est ce qui se pratique depuis longtemps dans les sociétés les plus civilisées. Cependant Henri Voisin prévoyait qu'il n'hésiterait devant aucune injustice, qu'il ne reculerait devant aucune intrigue, qu'il se soumettrait à tout pour s'assurer une position dont il avait calculé d'avance tous les avantages ; et persuadé que François une fois intéressé dans l'affaire ne serait guère plus scrupuleux que lui-même, il éprouvait déjà pour son parent ce sentiment de défiance, et presque d'aversion que l'on éprouve toujours instinctivement pour un complice. Une chose le préoccupait par dessus toutes ; c'était de savoir si Charles Guérin avait de son côté quelques prétentions sur les beaux yeux et sur la dot de la jeune héritière. Tout le portait à croire qu'il en était ainsi. On a rarement vu un écolier de seize ans passer ses vacances dans une belle campagne, à quelques pas d'une jolie fille, qu'il ne voit qu'à la dérobée, ne pas devenir amoureux de cette jeune fille, ne pas rêver à elle par le premier clair de lune venu et ne pas composer des vers en son honneur. Sans être beaucoup romanesque lui-même, notre spéculateur avait tenu compte de toutes ces circonstances ; et l'ordre sorti de l'étude de M. Dumont, qui lui fut remis quelques jours plus tard, avec la fatale variante, que l'on connaît déjà, confirma des soupçons qui n'étaient cependant point tout à fait fondés, parce que Charles n'avait songé un instant à Mlle Wagnaër qu'après avoir reçu la lettre de Louise. Cette découverte jeta, comme un remords à travers ses projets.

LL

Il se dit que flétrir ainsi les premières espérances d'une âme jeune et naïve comme celle de Charles, et écraser du même coup le dernier espoir, la dernière ressource d'une famille malheureuse, c'était trop d'égoïsme et de barbarie. Le mariage de Mlle Wagnaër avec ce jeune homme lui parut une de ces providentielles entreprises, que mille circonstances semblent préparer, et qui portent toujours malheur à quiconque ose les entraver. Avec les difficultés qui s'annonçaient, il voyait augmenter la dureté des moyens qu'il lui faudrait employer pour parvenir à son but, et comme son âme ne possédait pas encore cette précieuse insouciance du bonheur d'autrui que donne une longue habitude de l'intrigue, il se demanda un instant s'il ne trouverait pas le moyen de faire fortune sans ruiner personne. Mais son esprit reprenant bientôt son aplomb, il se dit ce que disent tous les ambitieux pour appaiser leur conscience : pourquoi ces gens-là se trouvent-ils dans mon chemin ?

Il n'y a rien, en effet de si peu méticuleux qu'un homme qui une fois pour toutes a déclaré qu'il veut faire son chemin. L'ardente rapide locomotive qui vole d'une montagne à l'autre, qui passe comme la foudre au-dessus des précipices, écrasant tout ce qu'elle rencontre, n'est pas plus impitoyable dans sa course que l'homme qui veut faire son chemin. L'honneur, l'amour, le devoir, la dignité humaine, la piété divine, le culte de la patrie, les liens de l'amitié, les nœuds de l'hymen, et jusqu'aux chaînes du vice, tout est renversé, culbuté, foulé, broyé, par l'homme qui fait son chemin. Et il y a cela d'admirable dans la société ; c'est qu'elle endure patiemment de cet homme, une série d'actes injustes, et souvent avilissants, qui isolés auraient suffi pour attirer sur vous ou sur moi l'indignation universelle... mais que voulez-vous, celui-là il faut bien qu'il fasse son chemin ! Il a su tellement se le persuader à lui-même, qu'il impose à tout le monde la même conviction. Il peut se vautrer dans la boue si cela lui convient, personne n'en est surpris, personne n'en est révolté, il sait bien, dit-on, ce qu'il fait ; il fait son chemin. Il lui est permis d'insulter à ce qu'il y a de plus beau et de plus noble parmi les hommes, ou parmi les choses de son temps ; il ne fait pas cela par méchanceté, c'est seulement pour faire son chemin. Ce qui chez vous ou chez moi, serait tenu pour une indécatesse extrême, chez lui n'est qu'une chose toute simple, l'affront qui vous tuerait n'est qu'un jeu pour lui, l'échec qui vous ruinerait ne l'inquiète point, le trait qui vous irait au cœur, effleure à peine son épiderme ; il est cuirassé, il est invulnérable ; il est parti pour faire son chemin. Il s'est mis

en route de lui-même, sans que personne l'appelât, sans que personne l'envoyât ; seulement il s'est dit tout bas à lui-même, et il a répété bien haut à tout le monde qu'il arriverait et il arrivera. Il arrivera, malgré les préjugés, malgré ses torts, malgré ses ridicules, malgré ses fautes, il arrivera c'est certain ; les plus envieux en ont pris leur parti, et la seule chose que fassent les plus habiles c'est de s'arranger de manière à être le moins possible coudoyés ou froissés par lui.

Combien n'y en a-t-il pas dans toutes les carrières, dans tous les états de ces hommes qui font leur chemin à tout prix ; sans compter ceux qui l'ont fait ? Et parmi ces derniers en est-il un grand nombre à qui la société ose demander compte de leurs débuts ? Remonte-t-on bien souvent au petit ruisseau bourbeux d'où le fleuve large et fier est sorti ? Le scandale d'une première intrigue n'est-il pas toujours étouffé par le succès d'une seconde ? Comme le denier de Vespasien, l'or ne sent-il pas toujours bon de quelque mine impure qu'il soit sorti ?

En jettant un rapide coup d'œil autour de lui, Henri Voisin avait compté toutes ces bénignes absolutions que la société prodigue aux fautes habiles que l'on commet pour faire son chemin ; il avait compté toutes les jeunes filles pauvres, délaissées pour de plus riches, tous les protecteurs honnêtement supplantés par leurs protégés, tous les amis vendus par leurs amis, et il avait trouvé que le monde après avoir crié à l'indélicatesse, lorsqu'il aurait du crier au vol, au meurtre, finissait toujours par accepter la solidarité de toutes les bassesses en feignant de les oublier.

Pauvre et sans autres appuis que ceux qu'il savait se créer, lancé fatalement dans une route dont il appréciait tous les embarras, toutes les difficultés, il considérait le succès comme une condition de vie ou de mort ; il ne croyait pas qu'il lui fut permis d'avoir des égards pour personne sans manquer de prudence pour lui-même, tenant pour certain que non seulement tous ses efforts ne seraient pas de trop, mais craignant que ce ne fut pas assez. Il aurait préféré sans doute s'élever par son seul mérite, grandir à même sa propre substance, ne devoir rien de son bonheur au malheur d'autrui ; mais cela est difficile quand tout l'espace est occupé ; quand chacun n'a bien juste que sa place au soleil, celui qui veut alors se faire une part un peu large doit se résoudre à diminuer la part de son voisin, sinon à l'absorber toute entière, heureux et très heureux ceux qui l'entourent, lorsqu'il se contente d'en déplacer un seul.

La corruption, qui faisait de si rapides progrès dans l'âme d'Henri Voisin, était donc le résultat de la même maladie sociale, qui avait chassé Pierre Guérin loin du toit paternel. Parmi les infortunés jeunes gens que le malheur de notre condition présente et les préjugés inhérens à cette condition, forcent chaque année à faire un choix entre l'état ecclésiastique et trois autres professions encombrées au delà de toute mesure, quelques uns en effet, s'épouvantent, se désespèrent et s'enfuient ; d'autres hésitent et titonnent longtemps pour n'arriver à rien ; d'autres se consomment honnêtement et laborieusement dans l'obscurité et la misère ; d'autres enfin se jettent à corps perdu dans le charlatanisme et l'intrigue. L'émigration forcée, l'oisiveté forcée, la démoralisation forcée, voila tout ce que l'on offre à notre brillante jeunesse, dont on s'efforce de cultiver et d'orne l'intelligence pour un pareil avenir ; de même, si nous osions nous permettre une comparaison un peu vieillie ; de même que chez les anciens on engraisait et l'on parait les victimes pour le sacrifice.

Cette comparaison pourrait aussi, tandis que nous y sommes, nous servir à peindre, l'espèce de rapport, qui ne tarda pas à

s'établir entre le jeune avocat et le clerc de M. Dumont ; dès que le premier se fut irrévocablement décidé à *faire son chemin* aux dépens de l'autre. Quoique leur position respective semblât devoir les tenir à une certaine distance, ils devinrent bientôt presque aussi intimes que s'ils eussent été camarades d'enfance. Ils passaient fréquemment la soirée l'un chez l'autre, et sortaient souvent ensemble. Henri paraissait s'attacher surtout, à ne laisser son jeune ami manquer d'aucun amusement. Il lui procura la lecture des romans les plus à la mode, l'introduisit dans deux ou trois maisons où l'on faisait d'assez bonne musique, le mena au spectacle aussi souvent que l'occasion s'en présenta, et lui fit faire plusieurs promenades dans les environs de Québec. Ce pauvre Charles qui n'avait ni arrière pensée ni prescience aucune s'émerveillait à bon droit de la complaisance de M. Voisin dont il admirait par dessus tout la philosophie et le désintéressement. Il était impossible à le voir ainsi de le prendre pour autre chose que pour un charmant jeune homme, avide seulement de plaisirs, enchanté de faire partager à d'autres ses jouissances, insoucieux de l'avenir, et méprisant l'or *comme un vil métal*, et les billets de banque comme de prosaïques chiffons. Ce qu'il y avait de plus aimable chez lui c'était l'enthousiasme avec lequel il entra dans tous les projets plus ou moins chevaleresques, plus ou moins héroïques que formait notre héros. Ils pourfendaient ensemble les ennemis de la patrie et régénéraient la société dans un tour de main. La teinte d'ironie et de scepticisme, qu'il n'avait pas réussi à dissimuler dans leur première entrevue, s'effaça comme par enchantement, et il devint dans un clin d'œil, un patriote aussi chaleureux, aussi intraitable que Jean Guibault lui-même. La condescendance toute gracieuse avec laquelle il caressait les illusions du jeune étudiant s'évanouissait cependant devant un seul sujet, et chaque fois qu'il était question de ses futurs succès au barreau, Charles Guérin retrouvait dans son nouvel ami le prophète du malheur, qui l'avait une première fois si fort effrayé. En revanche toutes les opinions littéraires ou artistiques qu'il émettait étaient reçues comme autant d'oracles. M. Voisin confessait volontiers son infériorité et traitait avec un véritable respect tout ce qui sortait de la bouche ou de la plume de Charles. Celui-ci dont l'imagination s'était considérablement échauffée à la lecture des romans, et à la représentation de quelques tragédies, se permettait d'écrire de temps à autre soit des vers, soit de petits essais en prose, qui loués outre mesure, lui donnèrent une haute opinion de son propre mérite. Comparant l'attrait d'une existence toute littéraire à l'affreux métier de procureur, le mélodieux idiôme de la poésie, avec les accents enroués de la chicane ; opposant la douce pensée d'intéresser à son sort toutes les jeunes personnes un peu sentimentales, qui ne manqueraient point de sympathie pour un poète de dix-sept ans, à la triste satisfaction d'étonner par sa faconde le vulgaire des plaideurs et des huissiers, il en vint à demander pourquoi l'on préférerait ainsi les épines aux roses, et le terre à terre des professions, aux sublimes inspirations du génie.

Il s'exalta même au point de former le projet de réaliser dès qu'il le pourrait tout ce qu'il possédait dans le pays, pour aller vivre à Paris où il comptait avec le temps et du travail éclipser le plus grand nombre des réputations du jour. Et chose étrange, cette modeste entreprise ne reçut nullement l'improbation d'Henri Voisin, qui avoua de son côté qu'il ne s'occupait de gagner un peu d'argent que pour se donner la satisfaction de visiter l'Europe, seule partie du monde où les intelligences d'élite pouvaient se trouver à l'aise. Il était bien entendu cependant, qu'en bons pa-

tristes, après avoir brillé dans l'ancien monde, ils reviendraient tous deux éclairer de leurs lumières, leur commune patrie.

VII.

CAPRICE ET DEVOIR.

Si le bonheur de l'homme consiste dans l'accomplissement de ses devoirs, une disposition de l'esprit qui lui fait préférer à tout, son plaisir du moment, doit finir par empoisonner son existence. Cette tendance, soit que l'on convienne de l'appeler caprice, fantaisie, légèreté de caractère, esprit romanesque, suivant les divers aspects sous lesquels elle se développe, devient une véritable tyrannie pour celui qui ne sait pas y résister dès le principe. Les plus beaux talens, les cœurs les plus généreux, ont été souvent frappés d'impuissance sans que personne ait pu s'en rendre compte ; des hommes d'avenir et de fortune sont quelquefois descendus degrés par degrés de leur haute position au grand étonnement de la foule et à leur propre étonnement ; tandis qu'en interrogeant le souvenir des luttes intérieures de leur âme, ils se seraient convaincus, que bien loin d'acquérir de l'énergie en se rendant indépendante, leur volonté était devenue nulle par l'excès même de son indépendance, le jour où ils s'étaient dit pour la première fois : je ne ferai pas maintenant, ce qui est utile, je ferai d'abord, ce qui m'est agréable.

Il y a un âge dans la vie, où l'on ne saurait être trop en garde contre ce danger, c'est le moment de la transition de l'adolescence à la virilité ; c'est l'époque de l'initiation à la vie réelle et active au sortir de la vie méditative des études collégiales. Les jeunes gens, qui ont plus d'imagination que de jugement et de sensibilité, se laissent aller plus volontiers que les autres à l'habitude de la fantaisie et du caprice qui les éloigne des affaires sérieuses. La cupidité ou l'ambition en arrache un grand nombre à ces funestes hallucinations ; la sainte pensée du devoir en sauve aussi quelques uns ; mais beaucoup succombent à cette étrange maladie de l'intelligence. La fougue des passions à quelque excès qu'elle puisse nous porter est moins dangereuse ; elle a son temps, elle fait un effort ; mais elle ne paralyse pas, elle n'anéantit point au même degré, la volonté et l'action.

Le vampire de l'Inde, qui se colle amoureuxment à la peau de sa victime, et l'endort par le bruit cadencé de ses ailes et l'affreux parfum qu'il exhale, ne produit pas une débilité, un engourdissement, une prostration plus complète, que l'épuisement qui résulte à la longue de la constante recherche d'un bien être imaginaire. Ce n'est que longtemps après que l'on s'est habitué à la préférence du beau à l'utile, du plaisant au sérieux, des évènements extraordinaires, aux choses communes de la vie, de l'idéal au positif, du coloris, de l'ombre, de l'apparence à la réalité, que l'on s'aperçoit des ravages qu'elle a fait dans notre esprit ; mais alors il est trop tard, le temps perdu ne se retrouve plus ; l'on est resté à regarder la lune, les étoiles, le beau ciel bleu, les montagnes pittoresques, et tout le reste ; c'est bien poétique ; mais pendant ce temps, les autres qui ne regardaient point ont marché, et le dépit de se trouver en arrière rend inutile le peu d'énergie qui nous reste : il faut rester là !

Le premier symptôme de cette maladie (car nous l'avons dit et nous le maintenons, c'est là une véritable maladie de l'intelligence) se manifeste par un dédain inexprimable pour les choses utiles, et profitables, une aversion involontaire pour l'espèce d'occupation qui nous est imposée par notre devoir, ou par notre intérêt. En même temps, survient une vertige, une inquiétude, une

impatience fiévreuse qui nous porte vers la chose du monde la moins prévue, et la moins ordinaire. Un mot, une ligne, un coup d'œil, un son, un rayon de soleil, un souvenir, suffisent pour éveiller dans notre âme un goût nouveau qui devient de suite impérieux, irrésistible. Et voilà que sans raison, sans motif apparent, sans l'avis de personne, et souvent contre l'avis de tout le monde on met de côté ou l'on néglige une étude importante, des affaires sérieuses, une perspective honorable ou lucrative pour se livrer tout entier à la chimère qui nous poursuit. Et l'homme charitable qui viendrait nous avertir de notre erreur, celui qui voudrait chasser cette vilaine chimère qui s'est cramponnée à notre imagination, celui-là nous vous l'assurons, serait fort mal reçu. Il n'y aurait point d'épithète assez forte, de procédé assez brusque pour lui exprimer tout le mécontentement qu'il nous cause. Pendant quelque temps c'est un zèle, une ferveur, une activité dévorante pour l'étude, la personne, le divertissement, la passion ou la chose quelconque dont on s'est épris. Tout se rapporte à cette chose : ce qu'on lit, ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on rêve ; cette chose là est dans tout. On prend en grippe tout ce qui ne s'assimule pas à l'unique pensée que l'on ait. Ne me parlez point de ceci : je ne saurais m'occuper de cela ; voilà l'argument sans réplique avec lequel on repousse tout ce qui ne tombe pas dans nos idées du moment. On suppose aux autres bon gré malgré la même passion ; on les entretient sérieusement de sa chimère, on les en croit enthousiasmés, on le croit tout de bon ; c'est comme un verre coloré que l'on porterait sur les yeux et qui nous ferait tout voir d'une même couleur.

Un bon matin cependant, et c'est presque toujours au moment où l'on goûte les plus douces jouissances, au moment où l'on a déjà triomphé des plus insurmontables obstacles, au moment où l'on est sur le point de recueillir quelques fruits de ses peines, on se réveille sans sa chimère !..... Qu'est-elle devenue ? Est-elle sortie par la porte, par la fenêtre, ou par la cheminée ? On n'en sait rien ; mais ce qu'il y a de certain c'est qu'elle est disparue. Alors tout ce qui a rapport à ce caprice d'hier en attendant le caprice de demain, n'est plus tolérable pour un seul instant. Tout ce qui se rattachait de près ou de loin à ce charme rompu, tout ce qui rappelle par l'imagination, par la vue, par l'ouïe, par l'odorat, ou n'importe comment, cette illusion dissipée, est ennuyeux, cruel, odieux. L'ami plein de sollicitude, le même qui a voulu d'abord chasser votre chimère, mais qui ensuite l'a prise en pitié, et a fini par s'en accommoder, cet ami, converti avec tant de peines, si dans ce moment il vient vous parler de votre goût, de votre penchant qu'il croit de bonne foi devoir être éternel, ce pauvre ami, est alors d'autant plus maltraité que n'osant lui avouer ce qui en est, vous êtes forcé de lui chercher une querelle atroce, pour donner cours à votre mauvaise humeur.

Quelquefois à l'instant précis où le désenchantement nous est venu, vous saviez vous-même que vous étiez sur le point de réussir, vous touchiez de la main au succès ; il ne vous restait qu'à faire un effort moindre que tous ceux que vous avez fait jusqu'alors ; mais c'est impossible, vous êtes frappé d'impuissance, la force mystérieuse qui vous soutenait vous a abandonné : il ne s'agirait que de lever le petit doigt, vous ne le pouvez pas, vous ne le voudriez pas !

Le malaise, l'ennui, le dégoût qui forment cette nouvelle phase de la maladie ne saurait se peindre. On est mécontent de l'univers et de soi-même. Fort heureusement cela ne dure pas. La crise que l'on éprouve ne tarde pas à enfanter un nouveau

caprice qui se termine comme le premier, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement et à l'ineptie.

Ce qu'il y a de plus triste c'est qu'il ne reste rien de tout cela. Il y a une fatalité qui veut que rien n'arrive à terme, et qui porte l'homme capricieux à détruire lui-même son ouvrage. Il semble même ne travailler qu'à la condition expresse, qu'il ne restera aucune trace de ses efforts. Du moment où son œuvre menace de devenir utile à lui-même ou à la société, il s'arrête, et ne va pas plus loin, dans l'hallucination continue qu'il éprouve ; il arrange la veille sa journée du lendemain, et si quelquel'évènement imprévu vient y changer quelque chose, serait-ce l'occasion de faire sa fortune, il s'estimerait vraiment malheureux ; mais il n'est jamais si exaspéré que lorsqu'il se voit arraché à ses rêves par un devoir qu'il lui faut remplir.

Le devoir est en effet l'ennemi juré du caprice. L'un commande et l'autre désobéit. Tandis que l'un prêche avec gravité et avec onction, l'autre ne fait que rire et chanter et se moquer. Tandis que l'un bâtit avec courage des monumens de granit, l'autre élève des châteaux de cartes. Avec l'un c'est la jouissance d'abord, et le dégoût à la suite ; avec l'autre c'est le travail d'abord et ensuite la jouissance. Le devoir redoute le caprice tout en le méprisant, le caprice se rit du devoir et le hait parcequ'il l'estime. Le devoir nous commande rudement pour commencer ; il ne gagne nos bonnes grâces qu'à la longue ; le caprice nous enchante et nous séduit pour se rendre maître ; puis, quand il est maître, il nous tyrannise sans relâche. Le devoir, c'est la prière humble et fervente, c'est le travail modeste et assidu, c'est la raison lucide, c'est le chant héroïque, c'est l'économie discrète et prévoyante ; le caprice au contraire, c'est l'extase folle et orgueilleuse, l'oisiveté dédaigneuse, la volupté exigeante l'insoumission railleuse, le sophisme inconséquent, l'égoïsme étroit, le luxe corrupteur et ruineux.

Nous avons dit que cette maladie du caprice prenait naissance dans les rêves et la mélancholie qui suivent les dernières années des études scholastiques et accompagnent beaucoup de jeunes gens à leur entrée dans le monde, ou dans l'état religieux. L'incertitude, le malaise, l'irrésolution où les plonge cette funeste alternation d'un choix limité dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, contribue puissamment chez un grand nombre à augmenter ces dangereuses prédispositions de l'âme et à les livrer pieds et poings liés au redoutable ennemi que nous venons de peindre.

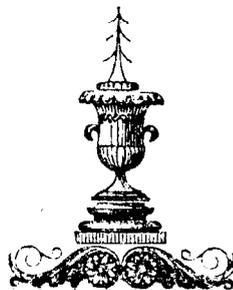
C'est précisément ce qui arrivait à Charles Guérin, dans le temps où M. Voisin cultivait son amitié. Pendant quelques jours, les gracieux fantômes que la lettre de Louise avait évoqués bien innocemment dans son imagination, firent tous les frais de ses rêveries. Une alliance avec Clorinde Wagnaër lui ouvrait en effet une perspective des plus riantes. Il assurait par là du même coup, et son bonheur, et celui de sa famille, et il s'épargnait à lui-même la tâche de défendre contre la cupidité de M. Wagnaër l'héritage paternel, tâche qui lui était dévolue par le départ de son aîné. On sait que malgré la recommandation de Pierre, Madame Guérin tenait plus que jamais à ses propriétés. L'espoir de la fortune et du repos, et la piété filiale s'alliaient donc à la poésie et au roman pour embellir Clorinde, dont Louise, sa nouvelle amie, n'avait point fait un trop vilain portrait. Clorinde pour notre étudiant fut donc la dame de ses pensées et en son honneur il affronta les études les plus ennuyeuses, et attaqua les articles et les commentaires les plus rébarbatifs de la *Coutume de Paris*, avec tout le dévouement d'un véritable chevalier.

Cela ne dura point longtemps. Il lui vint à l'idée qu'il serait

peu noble de devoir tant de choses à une femme, à la fille unique d'un ennemi de sa famille. Peut-être mademoiselle Wagnaër tiendrait quelque chose du caractère de son père et reprocherait un jour à son mari ce bien qu'elle lui aurait fait. Peut-être l'anthipathie de famille ne se dissiperait point tout à fait, et sa mère et sa sœur auraient à souffrir dans leurs affections par la position nouvelle que leur ferait cette union. Combien plus poétique et plus noble ne serait pas, un mariage dans lequel, lui, donnerait le bonheur, la richesse, la considération à une jeune fille pauvre et obscure, qui lui devrait tout, et dont la vie ne serait qu'un tissu d'amour et de reconnaissance ? D'ailleurs parmi les romans que lui faisait lire son ami Voisin, il ne s'en trouvait pas un seul, où l'homme fut obligé à la femme pour son existence, au contraire, l'héroïsme et le désintéressement précédaient toujours de la plus vilaine portion du genre humain. Il en était de même aussi dans toutes les romances qu'il entendait chanter. Une jeune fille n'avait jamais autre chose à donner que son cœur. En conséquence Mademoiselle Wagnaër avec sa taille élancée et ses cheveux noirs, et malgré sa dot, ou plutôt à cause de sa dot ne fit qu'une bien courte apparition dans les rêves de Charles Guérin. Il ne fut pas amoureux d'elle plus de quinze jours. Quelques uns de nos lecteurs trouveront peut-être, que c'est bien assez pour une personne que l'on ne connaît point mais nous leur ferons remarquer que c'est là quelque fois une condition bien favorable à la constance.

En même temps disparut la belle passion de l'étude du droit, passion peu durable de sa nature, nous l'avouons, et qui a besoin d'être excitée et fortifiée par quelque puissant motif. Notre héros eut bien vite trouvé des dégoûts à des occupations auxquelles il se reprochait de ne s'être livré qu'avec des vues intéressées et indignes de lui ; il laissa donc dormir les *infolios* de M. Dumont et finit par s'endormir lui-même dans cette espèce de somnolence poétique qui précède et suit toujours chaque crise de caprice.

(A continuer.)



CONTE PRESQUE FANTASTIQUE.

Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie !
LA FONTAINE.

I.

UN MAUVAIS MENAGE.



RIEN n'est doux comme une grande rivière au clair de la lune, si ce n'est un bon souvenir, surtout quand le bon souvenir est illuminé dans notre esprit par un pur et beau clair de lune.

Vers le milieu d'une chaude nuit du mois d'août de l'an 1840, je promennai ma paresse sur les flots bryans de la Dordogne, à quelques lieues en amont du Bec-d'Ambez.

Deux mécréans de Saintonge faisaient voler ma coque de noix sur le dos impatient de la vague ; je me gaudissais dans la plus somnolente béatitude, écoutant avec amour le gémissement des rivages et le chant lointain des mariniers.

Le ciel, coupé de grands nuages gris, noirs et blancs, était d'une sérénité parfaite. Ça et là les étoiles brillaient ; de temps en temps la lune inondait le paysage des flots de sa blanche lumière, dessinant au loin le mât des navires et se jouant dans les profondeurs de l'eau transparente.

En cet endroit, la Dordogne est excessivement large ; ses rives sont plates et uniformes ; sa profondeur est cependant remarquable, car elle porte jusqu'au petit port de Livourne des navires de trois cents tonneaux.

Nous remontions le courant avec les derniers efforts de la marée, pressés que nous étions de rentrer à Saint-André-de-Cubzac, gros village à demi ruiné, qui pend au versant des collines avoisinantes.

Au moment où la lune sortait des flancs noirs d'un gros nuage, je relevai la tête, et je ne pus m'empêcher d'être saisi d'admiration pour certains de ces travaux qu'exécute la main des hommes.

Nous avions devant les yeux cette gigantesque toile d'araignée qui joint les deux rives de la Dordogne, le pont de Saint-André.

Vu de quelque distance, ce morceau merveilleux serait pris volontiers pour quelques fils de la Vierge, égarés et perdus dans l'espace. De près, c'est un chef-d'œuvre de hardiesse ; les trois mâts passent à pleines voiles entre ses piliers de fer ; et quand les voitures le traversent, il crie, tremble et gémit comme les câbles d'un navire assailli par la tempête.

Il est jeté sur des viaducs qui s'étendent au loin dans la campagne, et supporté par d'innombrables réseaux de câbles en fil de fer.

Cette nuit là, la lune était extrêmement capricieuse. Au moment où elle se plongeait dans un gros nuage, et pendant que l'obscurité nous enveloppait de toutes parts, nous entendîmes deux cris aigus presque simultanément poussés ; un rayon de lumière survint, et je vis distinctement tournoyer dans la brume épaisse

MM

une forme indécise, un lambeau, quelque chose... Puis je ne vis plus rien, l'eau venait de s'ouvrir avec un bruit lugubre, et le mouvement de la vague se communiquait à notre frêle nacelle.

Des cris effrayans partaient du pont.

— Au secours !... au secours !... à l'eau !... à l'eau !...

A quelques pieds de nous une forme humaine se débattait ; nous l'aperçûmes un moment ; puis l'obscurité se fit, et tout rentra dans le silence.

Nous nous laissâmes aller au courant ; et, dès le premier rayon lumineux, je revis un vêtement que roulait la vague ; mais il me sembla que le noyé ne se débattait plus.

Craignant de nouveau quelque supercherie de Phœbé la blonde, je me jetai à l'eau sans tarder ; après quelques efforts, j'atteignis le noyé ; je saisis à belles dents de longs cheveux noirs qui flottaient, et je me soutins sur l'eau de mon mieux.

La barque arrivait à nous. Mes deux mariniers m'eurent bientôt débarrassé ; ils déposèrent sur la planche humide un corps qui déjà ne bougeait plus, et nous nous mîmes tous trois à ramer avec vigueur.

Le courant nous avait entraînés du côté de la rive gauche, et je fis manœuvrer de sorte que nous fûmes bientôt arrivés à terre.

La jeune femme était complètement évanouie. Nous n'osions supposer ni sa mort ni sa vie ; nous la regardions bêtement avec la plus vive émotion.

Elle était d'une pâleur livide : sa figure quoique violemment contractée, accusait une beauté triste et malade ; ses habits annonçaient la pauvreté ; tout enfin me confirmait dans la supposition d'une tentative de suicide.

Une demi-heure plus tard, notre belle noyée ouvrait les yeux dans une méchante cabane de paysan où nous l'avions déposée ; elle regardait de côté et d'autre avec anxiété ; ses premières paroles furent celles-ci :

— Où suis-je ?

Puis elle ajouta :

— Mes enfans !

Puis elle s'évanouit de nouveau.

Elle ne devait cependant pas mourir ; car, avant le milieu de la nuit, elle était à demi couchée sur un méchant lit, saine de corps et de raison.

Un grand feu brillait dans l'âtre, éclairant de rouges reflets le pâle visage de la noyée ; deux larmes tombaient de ses grands yeux bleus, et elle disait avec tous les signes de la plus amère douleur, en nous accusant du regard :

— Sans vous, tout serait fini.

— Vous êtes mère ? lui répondis-je.

Alors elle se mit à sanglotter et à pousser des cris inarticulés. Deux vieilles femmes qui étaient là pleuraient à genoux et joignaient les mains ; un grand chien gris philosophiquement assis sur les cuisses regardait la scène d'un air morne, et deux enfans du plus bas âge criaient, empaquetés dans des corbeilles d'osier.

A ce moment un vieux curé de campagne entra, crotté jusqu'à l'échine, harassé de fatigue... et vint s'asseoir au lit de la malade.

— C'est un grand crime que le suicide ! dit le bonhomme d'un air évangélique, comme si déjà il eût été prêt au pardon.

— Pourquoi craindre la colère de Dieu, quand on est damné dans ce monde ?

Le curé se signa. La dame avait dit sa phrase d'une voix tellement chargée d'amertume, que j'y compris tout d'abord le besoin qu'elle avait de s'épancher... Déjà je ne m'intéressais plus à la femme : je m'intéressais à l'être humain.

Ce sont à coup sûr de grands gredins que messieurs les poètes, des gens qui n'ont pas plus pitié des pauvres âmes que messieurs les médecins du pauvre corps.

De même que le médecin se pâme d'un bon abcès, d'un bon cancer d'une magnifique luxation, le poète s'épanouit à l'aspect d'une belle monstruosité de caractère, d'une passion bien horrible et bien dépravée, d'un drame bien noir, bien lugubre et gonflé de larmes... le tout dans l'intérêt de l'art et des progrès possibles de la pathologie morale.

Pour en revenir à ma belle noyée, je compris tout de suite qu'elle s'appêtait à nous initier aux causes de son suicide ; je me jetai sur un siège auprès du curé. La dame tourna vers nous ses grands yeux humides et elle dit :

— Jugez-moi : — A dix-huit ans, fille sans fortune, j'avais reçu cette éducation que les gens titrés croient nécessaire à leurs enfans, bien qu'ils ne puissent y rencontrer que l'envie et l'orgueil impuissant.

Mon père était vicomte de R..., entièrement et à jamais ruiné.

J'avais quelque renom de beauté, et plusieurs partis s'offrirent à ma famille ; je les refusai tous, parce que je les méprisais. Bien loin cependant de rechercher, dans un mariage, des titres ou une fortune désormais incompatibles avec l'état de notre humble maison, je ne demandais à celui qui devait m'aimer que de l'élégance, du courage et de la beauté.

Je fus aimée par un jeune homme que je connus à Bordeaux. Il était très pauvre et gagnait sa vie à jouer de la basse à l'orchestre du grand théâtre ; mais il était doux, plein d'âme, d'intelligence, et la beauté de son visage égalait la grâce de toute sa personne.

Mon père venait de mourir : ma mère fit tout au monde pour s'opposer à ce mariage ; elle essaya de me montrer en perspective la misère, la douleur ; elle alla même jusqu'à me parler de la honte ; je ne voulus rien entendre ; et, à force de prières, de ruses et de patience, je devins la femme de M. Léonard Martiney.

Pendant deux ans, nous fûmes heureux et presque riches, à force de soin et d'économie ; mais, au bout de ce temps, nous eûmes deux enfans presque coup sur coup. Je fus longtemps malade ; et, pour comble de malheur, le théâtre fit faillite, et mon mari demeura sans emploi.

Dès lors, il devint sombre ; et, plusieurs fois, je vis le reproche expirer sur ses lèvres.

Nous quittâmes Bordeaux ; et pendant longtemps nous suivîmes de ville en ville diverses troupes de comédiens ; mais, mon pauvre mari devenait de plus en plus triste, et non seulement il perdait sa gaieté, mais encore il perdait son talent... Si bien qu'après quatre années de mariage, Léonard et moi, nous étions établis à Saint-André-de-Cubzac, lui ménétrier de village et moi donnant à des ouvrages de femme tout le temps dont je pouvais disposer.

Nous vivions, quoique pauvres ; mais le caractère de Léonard s'aigrissait, il devenait de plus en plus insociable ; un soir il était ivre en rentrant à la maison ; deux mois après, cette affreuse passion était passée chez lui à l'état d'habitude.

Longtemps je résistai avec une énergie dont me rendait seul capable le sentiment de la maternité. Je n'essaierai point de décrire ce que j'ai souffert, ni toutes les lentes et mornes blessures que la misère fait au cœur... Un jour cependant le pain manqua chez nous ; je vis mes enfans pâlir, et, pendant qu'ils élevaient à moi leurs petites mains suppliantes, leur père rentrait ivre, et

venait rejeter à leurs pieds cette boisson ignoble qu'il avait payée de sa dernière obole.

Hélas ! je n'ai ni la force d'un démon ni la résignation d'un ange... Une horreur impossible à dire envahit toutes mes idées, je perdis le sens... il me sembla que mes enfans étaient morts ; et je me vis seul au monde avec ce fou, qui bégayait des chants bachiques... et d'horribles odeurs qui me montaient à la tête !...

Je sortis de chez moi sans savoir ce que je faisais ; je ne pouvais ni crier ni pleurer... machinalement, j'arrivai sur le pont ; ma tête était absolument égarée ; j'oubliai tout, même mes pauvres enfans, et je commis le crime que vous savez. Bonnes âmes, je vous remercie... je vous remercie à genoux ; une femme qui a des enfans ne doit pas mourir la première... Priez Dieu pour moi, Monsieur le curé ; demain, j'irai demander la charité aux passans, si mes enfans ne sont pas morts de faim.

Le bon curé pleurait comme un saint homme, en prodiguant des soins à cette belle mendicante ; et il lui dit en nous consultant du regard :

— Chère dame, n'ayez aucun souci. Je vais de ce pas à Saint-André ; je prends vos enfans sous ma garde, et je réponds, à ce sujet, des bonnes âmes de ma paroisse... Quant à vous, vous me ferez l'amitié de rester ici jusqu'à nouvel ordre, et d'y attendre mon retour. D'ici à quelque temps, je vous rendrai vos enfans, et peut-être, qui sait !... Dieu est si bon ! je vous rendrai peut-être votre mari.

La belle malade leva les yeux avec un air de doute et d'amertume ; le pasteur et moi nous sortîmes, et bientôt nous frappions à une porte d'humble apparence, dans une des rues les plus tortueuses du village de Saint-André.

II

UN FRANC BUVEUR.

Vive le vin !
Vive ce jus divin !
(vieille chanson).

Nous avons employé la nuit entière tant à soigner la pauvre dame qu'à écouter son histoire. Il était sept heures du matin, ou à peu près, quand nous arrivâmes à la porte du bouge où demeurait M. Léonard Martiney.

Une vieille femme y arrivait en même temps que nous, qui nous salua d'un air parfaitement joyeux.

Léonard Martiney vint nous ouvrir, et il demeura tout étonné du singulier assemblage qui s'arrêtait à sa porte.

C'était un grand jeune homme dont la figure abrutie avait dû être fort belle ; ses cheveux étaient sales et mal peignés, sa barbe longue et déjà semée de poils blancs, ses yeux hagards et son teint bourgeonné.

— Vot' serviteur, Messieurs, fit-il ; qu'y a-t-il pour votre service ?

— Monsieur, répondit le curé, nous avons de tristes nouvelles à vous apprendre.

— Salut, voisin Léonard, dit la vieille femme avec bonheur ; il n'est pas possible que les nouvelles de Monsieur le curé soient aussi mauvaises que les miennes sont bonnes.

Léonard nous regarda tous avec le plus profond étonnement, et il nous précéda dans le long et noir corridor qui menait à son modeste appartement.

C'était une grande chambre triste et enfumée. Derrière un affreux paravent, il y avait un lit où deux enfans faisaient entendre des plaintes de momens en momens plus faibles. Deux ou trois chaises étaient renversées; presque toutes les vitres de l'unique fenêtre étaient rapiécées avec du papier gris. Il y avait un lit dans un des angles, un vrai grabat sans rideaux, et, qui pis est, sans propreté.

— Vous ferez ce dont nous sommes convenus, me dit tout bas M. le curé.

— Je le ferai, répondis-je.

Je n'ajoutai pas un mot, mais je n'en pensai pas moins.

Or, voici ce que je pensais :

— Ce prêtre est légèrement impertinent à l'endroit des poètes; il a l'audace de concevoir un mensonge, et il me charge de l'exécuter !

— Il compte sans doute me laisser cela sur le dos au bon jour du jugement; mais, qu'il y prenne garde ! Les rimeurs ne sont pas endurans; et d'ordinaire, ils ont assez de peccadilles sur la conscience pour n'être pas pressés d'endosser celles de leurs confrères.

— Je vous demande pardon, Messieurs, dit Léonard, de vous recevoir de la sorte. Ma femme est sortie de bien bonne heure ce matin, sans doute, et je suis seul à la maison.

Le Malheureux avait tout oublié; il conservait dans ses manières quelques restes de savoir vivre, certains lambeaux de dignité qui tranchaient d'une façon bien dure avec l'odieux désordre de toute sa personne.

— Monsieur, lui dis-je, M^{me} Léonard est sortie de chez vous cette nuit vers dix heures, et elle n'est pas rentrée; vous devriez vous en souvenir.

Le jeune homme me regarda avec le plus profond étonnement.

— Ah! voisin, fit la vieille femme, que je bénis donc le bon Dieu pour vous, pour votre chère petite femme, pour vos amours de petits enfans.

Léonard se tourna vers elle, et lui adressa un regard encore plus étonné.

— Monsicur, lui dis-je à demi-voix et en lui prenant la main, votre femme s'est jetée, cette nuit, dans la rivière, du haut du pont Saint-André.

Les yeux du jeunes homme brillèrent de terreur; puis, comme s'il se fût refusé mentalement à croire à ma voix sinistre, il tourna des regards presque supplians vers la vieille voisine qui souriait toujours.

— Ah! voisin, reprit-elle, le bon Dieu est juste à la fin. Vos deux oncles de Bazas viennent de mourir coup sur coup, et vous laissent une fortune de quatorze mille livres de rente !... Ah! ah! vous allez faire le fier à présent, et l'on ne vous verra plus graisser vos chanterelles pour faire danser les jeunes du village...

— Ces enfans vont mourir de faim, dit le curé, qui avait complètement dérangé le paravent.

— Seigneur Jésus! reprit la bonne femme, ça n'est pourtant pas le crédit qui va leur manquer?...

— Monsieur, repris-je en secouant le bras de Léonard, votre femme s'est jetée cette nuit dans la rivière du haut du pont de Saint-André.

— Quatorze mille livres de rentes !... reprit encore la vieille voisine, qui réchauffait les enfans, et s'apprêtait à leur aller chercher quelque nourriture.

De grosses gouttes de sueur tombaient de la face de Léonard; il repoussait de la main les mèches de ses cheveux; un souffle

brûlant s'exhalait de ses lèvres desséchées... Il nous regardait, tantôt avec stupeur, tantôt avec prières; il s'appuyait sur le pied du lit, et se retenait aux couvertures.

— Quatorze mille livre de rentes ! grommelait toujours la vieille voisine.

— En ce moment, deux jeunes femmes entrèrent, et remplirent la maison de leurs cris lamentables. C'étaient les deux mêmes qui avaient vu M^{me} Léonard se jeter dans la rivière, et qui étaient entrées à Saint-André sans rien savoir de sa mort ou de sa vie.

D'après leurs indications, quelques mariniers avaient pris le large; mais, un vent terrible étant survenu dans la nuit, tous avaient renoncé à une recherche qu'ils supposaient inutile... Tout le monde croyait à la mort de M^{me} Léonard.

Quand, à force d'entendre crier autour de lui, le jeune musicien eut retrouvé quelque peu de raison, il ne resta pas long-temps sans se rappeler toutes les circonstances de cette nuit fatale.

— Ah! ah! vous répondrez devant le bon Dieu de la mort de cette pauvre dame Léonard, criait une des voisines en menaçant du poing le malheureux.

— Seigneur Jésus! criait l'autre; des enfans qui meurent de faim, et un père qui rend au pied de leur berceau le trop de vin qu'il n'a pas cuvé !

— Quatorze mille livres de rentes ! grommelait la mégère, qui comprenait à peine ce dont il était question.

Un moment les yeux de Léonard Martiney lancèrent des flammes étranges; il ne poussa qu'un cri, s'élança sur un méchant couteau laissé là par mégarde; et il se serait infailliblement égorgé, si nous n'y eussions mis bon ordre.

— Voulez-vous achever de rendre vos enfans orphelins? dit le bon curé, se résolvant ainsi à prendre une part du mensonge.

— Ils ont quatorze mille livres de rentes ! dit Léonard avec un sourire empreint d'une effroyable amertume.

— Cela ne vaut pas un bon père ! reprit le curé.

— Un bon père !... cria Léonard qui éclatait en sanglots, et s'affaissait entre nos bras, un bon père !... Laissez-moi faire, Messieurs, que j'aie d'un coup retrouvé ma pauvre femme, et que je fasse le bonheur de mes pauvres enfans. Un bon père ! Il ne se passera pas six mois que je n'aie absorbé en litres de vin les quatorze mille livres de rentes que me laissent mes deux oncles ! Un bon père !... Ah ! vous êtes fous de m'empêcher de me donner la mort, quand il est sûr que je ne vaudrais pas les galères où l'on met des gens moins scélérats que moi.

Le pauvre homme se tordait de désespoir; c'était à fendre des pierres. On lui mit ses enfans dans les bras, et il se prit à les baiser avec tant d'amour, avec tous les élans d'une si profonde mélancolie, que ces femmes qui, tout à l'heure, l'accablaient de reproches, pleuraient à cette heure à genoux, les mains jointes, et le regardaient avec tous les sentimens de la plus entraînante sympathie.

— Vous vivrez, dit le curé.

— Je vivrai, répondit-il, si mes enfans vivent. Le lendemain du jour où je les aurai portés en terre, j'irai laver dans la Dordogne toutes les saletés de ma misérable vie.

— Il retomba assis sur le lit; ses joues étaient violacées, ses artères brûlantes; il se pencha machinalement en disant :

— J'ai soif.

Une des femmes lui apporta un verre d'eau rougie.

— De l'eau pure ! dit-il en accentuant avec force ses paroles; de l'eau pure ! Dussé-je mourir d'inanition, dussé-je être dévoré par la soif pendant toutes les heures de ma vie, je jure, par l'âme

de ma pauvre défunte, que jamais goutte de vin n'entrera dans mes entrailles. . . . donnez-moi de l'eau pure. . . . Ce n'est pas à boire du vin que je veux employer les quatorze mille livres de rentes que m'ont laissées mes deux oncles.

— Léonard dit le curé avec une vive émotion, vous allez me suivre et quitter cette maison maudite.

— Je vous suivrai au bout du monde, Monsieur le curé ; je n'ai plus que mes enfans sur la terre.

— Sortons d'ici, alors ; vous y tomberiez malade.

— Attendez un peu, Monsieur le curé.

Léonard ouvrit une vieille armoire et y prit un bouquet flétri de fleurs d'oranger, qu'il cacha dans sa poitrine.

— Vous n'emportez rien autre chose.

Léonard alla décrocher un violon couvert de poussière, suspendu au dessus de son lit ; il le mit sous son bras et dit :

— Allons-nous-en.

Nous emmenâmes toute la famille au presbytère ; et le soir le curé me prit à part pour me dire :

— Réveur habitué aux mensonges et à la fiction, je vous donne le soin de garder à vue mon malade, d'empêcher que la voix publique n'arrive jusqu'à lui, et d'endormir sa douleur en lui racontant vos sornettes. En agissant de la sorte, vous savez que nous obéissons au légitime ressentiment de M^{me} Léonard, à qui nous devons rendre un mari, mais un mari corrigé. Si le pauvre diable tombe malade, nous diminuons la dose, sinon, il l'avallera tout entière.

— A vos souhaits, pasteur, mais ne me raillez pas, où je vous démontre, par *a plus b*, que le champ des fictions est plus large que vous ne pensez, et même le champ du mensonge ! Cependant je me rends à vos projets, ferme et froid que je suis à la contemplation des douleurs morales dont je puis espérer la guérison.

Deux jours après, le curé, Léonard et moi, nous étions établis dans une charmante maison de campagne, aux environs de Royant, dépendante de la succession des oncles de Bazas.

III.

CONVALESCENCE.

Tous les méchans sont buveurs d'eau,
C'est bien prouvé par le déluge.
(Vieille chanson).

Un soir que le pasteur et moi nous arrivions à la maison de notre ami Léonard, nous l'entendîmes avant de le voir ; car, depuis la mort de sa femme, le pauvre garçon s'était repris, pour son instrument, du plus frénétique amour.

Il était neuf heures environ. Le ciel était pur, le temps chaud, et les étoiles resplendissantes.

Léonard était assis à l'extrémité d'une charmille située en dehors de son enclos. Dans le lointain, la lune brillait sur la mer sereine, et, de toutes parts, on entendait le bruit affaibli des chants du rivage.

Léonard tirait de son instrument des sons d'une douceur et d'une mélancolie étranges. Avant son malheur, ce garçon n'était qu'un vil ménestrier ; depuis cet instant terrible qui l'avait assailli, toutes les forces de son âme s'étaient fondues en douleur et vibraient sous son archet plaintif avec la plus impérieuse harmonie ; Léonard était devenu un grand artiste.

Ses deux enfans jouaient à ses pieds, arrachaient l'herbe avec leurs petits doigts et se seraient bien gardés de faire le moindre bruit. Ils semblaient comprendre la douleur extatique de leur père et cet art divin vivifié par tant de larmes.

— Seigneur Dieu ! dit le curé en tombant à genoux, que tes volontés sont sublimes !... tu frappes les hommes de douleur, mais leur chagrin s'épanche avec la plus suave harmonie, leurs larmes sont douces ; il est un charme secret dans la souffrance, et parfois il y a des désespérés qui se ravivent du cri suprême de leur agonie !

— Comme vous jouez bien du violon ! dis-je à notre ami Léonard ; on dirait que vous imprégnez votre archet du meilleur de votre sang et de vos larmes. C'est sublime.

— Ah ! Monsieur, vous en verrez bien d'autres. Je deviens fou, voyez-vous, et je me suis mis dans l'idée qu'un jour ma musique pourrait ressusciter les morts.

Je tressaillis des pieds à la tête ; il me sembla que, depuis quelques jours, le pasteur et moi nous comptions le plus froid et le plus lâche des assassinats.

Ah ! Monsieur, reprit Léonard avec une douceur angélique, je vous dis que j'en viendrai à bout, que je la ressusciterai. Le bon Dieu fera ce miracle, et, en même temps, je deviendrai quelque chose comme trois ou quatre Paganini à la fois. Imaginez-vous, mes amis, que, l'autre soir, j'étais, comme à présent, à faire erier mes chanterelles dans la nuit. Je jouais mal ; c'était odieux. Cependant le beau soir, la grande eau salée, les étoiles filantes, le chant lointain des rossignols, toutes ces belles choses finirent par m'inspirer. Une sorte de délire s'empara de mon âme ; je jouai de façon à m'étonner moi-même. Tout à coup, derrière l'angle d'une roche, il me sembla voir un beau fantôme blanc qui se penchait du côté des charmilles... Je ne me trompais pas, c'était l'ombre de ma défunte. Un beau rayon de lune tomba d'aplomb sur le rivage... Je la reconnus rien qu'à sa démarche... Oui, Messieurs c'était l'ombre de ma défunte.

Le violon me tomba des mains ; j'allais courir en avant ; déjà le fantôme s'était envolé.

Oh ! je n'essaierai pas de vous décrire l'effroyable révolution qui s'opéra dans tout mon être. Il me sembla que je devenais furieux d'audace, de génie et de volonté. Je regardai les étoiles en face avec toute la fierté d'un compagnon d'Attila ; il me sembla que les étoiles pâlissaient devant mon regard ; je ramassai mon violon avec une espèce de fureur, et je me mis à jouer avec un transport dont vous n'avez pas l'idée. Un espoir délirant, aussi profond que ma douleur, avait envahi tout mon être : toutes les fibres de mon corps tremblaient ; il n'y avait pas un atome de mon sang qui n'envoyât à mes nerfs irrités des étincelles de douleur et d'harmonie... Et plus j'allais, plus j'allais... plus mon jeu devenait entraînant, sublime, souverain. Tout à coup, mais ceci n'est pas une chimère, oui dà ! elle reparut, toujours enveloppée d'un linceul et le corps penché vers les charmilles... En ce moment, je crois que tout le feu de mon pauvre corps inondait les cordes de mon instrument ; cette musique me déchirait moi-même ; il me semblait que j'étais la proie d'une douleur effroyable ou d'une effroyable volupté... Ce paroxysme ne pouvait être de longue durée ; je tombai bientôt la face contre terre, inondé de sueur, haletant et la tête à demi perdue.

Quand je me relevai, quelques heures plus tard, le ciel était chargé de nuages, et j'étais enveloppé du plus profond silence.

Depuis ce temps, mes bons amis, je viens tous les soirs à cette même place, et je joue du violon ; et, chaque fois que j'ai bien

joué, je vois apparaître l'ombre de ma pauvre défunte. Je suis sûr que je la ferai revenir en ce monde. Certainement, il y a de belle musique en paradis, mais ces gens-là ne peuvent pas être de ma force ; vous verrez que ça sera l'avis de ma Louise, et qu'elle reviendra sur la terre.

Le bon Léonard avait débité sa litanie avec un tel mélange d'entraînement, de confiance et de naïveté, que je crus nécessaire d'entraîner le curé à quatre pas, et de lui tenir à peu près ce langage :

— Cher pasteur, si nous n'y mettons ordre, ce pauvre garçon deviendra fou, à supposer que ce ne soit déjà fait.

— Agissez à votre fantaisie, reprit l'homme de Dieu.— Mais tenez !...

— Dans le lointain, sur le bord de la mer, nous vîmes distinctement apparaître une forme blanche qui se dessinait vaporeuse entre la brume du soir.

Léonard tenait déjà son archet, et nous l'entendîmes qui nous disait d'une voix effarée :

— Cachez-vous !

Nous nous jetâmes dans les charmilles, et, l'oreille au vent, nous nous mîmes à écouter cette musique qui devait ressusciter les morts.

Je commence par déclarer, pour ma part, que je n'aime pas plus les jérémiades musicales que les jérémiades poétiques, les dilettanti mes amis affirment que je suis un barbare : il est vrai que je n'ai point la faculté de me tordre d'enthousiasme à toutes les momeries en mi bémol de nos métriers de concert. Ce mot fatal de :— Variations ! sonne à mes oreilles comme l'annonce d'une tragédie classique ; en un mot je ne saurais être ému par la musique, quand, au lieu d'une âme vibrante, ce sont de grands vilains doigts difformes et calleux, qui me poursuivent de leur démoniaque harmonie.

Mais le jour que j'entendis mon ami Léonard essayant de ressusciter sa femme, j'avoue que je sentis fondre en moi avec un vrai bonheur les glaces hyperboréennes de mon instinct musical.

Cette harmonie était littéralement sublime, ce n'était plus le chant haut, idéal et solitaire du maestro Paganini. Paganini m'a toujours fait l'effet d'être le Tibère de la musique. Il semblait qu'il écrasât les hommes dominés de toute sa grandeur égoïste ; on voyait que ce grand homme chantait par lui, pour lui, et seulement avec lui. Sa mélodie était souveraine et tyrannique ; il prosternait les hommes plutôt qu'il ne les émouvait.

Le chant de Léonard était tout autre ; on sentait là tous les délires de la souffrance, qui implore et s'humilie. Il entraînait avec lui dans sa douleur, il faisait partager son espoir, il initiait à son délire ; on sentait que l'artiste n'était plus seul, on comprenait le but de son harmonie, on entraît littéralement dans son âme.

Jamais sans doute il ne me sera donné d'entendre quelque chose d'aussi profondément dramatique que l'archet de Léonard. Je l'écoutai longtemps avec un ravissement inexprimable ; et je l'écoutais encore quand un eri perçant vint nous interrompre et couper court à nos transports.

Nous sortîmes précipitamment des charmilles, Léonard était prosterné la face contre terre ; une forme humaine était debout à quelques pas de lui, droite, rigide, immobile.

Tout d'un coup Léonard se leva, courut au fantôme, le saisit dans ses bras et cria avec une sorte de délire.

— Je l'avais bien dit que je la ramènerais à la vie !

En ce moment la lune sortait des nuages ; elle tomba d'aplomb sur la pâle et douce figure de M^{me} Léonard. Son mari la tenait

NN

embrassée, et sanglotait, et criait, et pleurait, semblable à un chien qui retrouve son maître après une longue absence.

— Cher Léonard, dit la bonne dame, on quitterait le paradis pour venir écouter ta musique.

Quinze jours plus tard, nous n'étions pas encore parvenus à faire comprendre à notre ami que sa femme ne s'était point noyée. La raison de l'homme voulait nous croire, mais l'orgueil de l'artiste se révoltait : il voulait avoir fait son miracle.

Depuis un an, Léonard Martiney fait les délices de toutes les cours de l'Europe ; mais ses cheveux ont blanchi, et ce n'est pas par l'effet de l'ivresse, car il a tenu religieusement son serment de ne jamais boire que de l'eau.

— Et le curé, mon ami, disait ces jours derniers à un poète imberbe qui veut tenter le sommet :

L'art est un cri de l'âme. Vous qui voulez émouvoir, damnés de ce monde, apprenez à pleurer et à souffrir.

ARTHUR PONROY.

CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

LORD WELLINGTON.

La fortune a plus fait pour Wellington qu'il n'a fait pour elle.

NAPOLÉON. — *Mémorial de Sainte-Hélène*, tome VII, p. 277.



Ce fut un jour mémorable dans les annales de l'Angleterre, quoique celui où vint à terme l'immense question de l'émancipation catholique de l'Irlande. Cette mesure, qui appelait tout-à-coup deux ou trois millions d'hommes à la vie civile et politique, agita violemment les esprits : l'anglicanisme jetait les hauts cris ; les journaux ultra-tones avaient chaque matin un accès d'épilepsie ; le *Morning Journal* et le *Standard* déclaraient que le roi, en signant le *bill*, signait son abdication ; que le papisme, l'abominable papisme, allait promener partout la torche incendiaire, et que l'Angleterre était arrivée à son dernier jour. L'aristocratie presque tout entière s'indignait de voir un de ses fils, son espoir et sa gloire, porter le premier une main profane sur l'édifice vénéré du *State and Church* (l'État et l'Église).

Si vous étiez entré à la chambre des lords le 2 avril 1829, dans la séance où fut présenté ce fameux *bill*, vous auriez vu se lever du banc ministériel, au milieu des murmures des tories, un personnage de haute taille, boutonné dans son habit jusqu'au menton, maigre, raide et sec, avec un nez arqué, une figure démesurément longue, des traits fortement prononcés, mais sans trop d'expression. Sa parole était aride, incolore, sans animation aucune, mais ferme, lucide et précise ; il disait que les circonstances ne lui permettaient pas d'opposer une plus longue résistance aux vœux de l'Irlande ; que l'émancipation était fâcheuse, mais que la perspective menaçante d'une guerre civile était plus fâcheuse encore. Le bill

passa. Ce personnage, qui risquait ainsi sa popularité en faisant à regret une grande chose, et qui venait, pour cette même chose faite à regret, d'échanger stoïquement la veille un coup de pistolet avec lord Winchelsea, anglican fougueux, c'était Arthur Wellesley, duc de Wellington, le chef du cabinet d'alors, et aujourd'hui, comme alors, l'homme le plus illustre, le plus populaire, le plus foncièrement aristocrate, et surtout le plus heureux de l'Angleterre. Sur les armoiries du noble duc, on lit cette devise : *Virtutis fortuna comes*. Si la devise était vraie, si la vertu et le bonheur marchaient toujours de compagnie, Wellington serait énormément vertueux ; car il n'y a peut-être pas deux exemples d'une fortune aussi merveilleuse et aussi constante. Noble de fraîche date, son nom éclipsa aujourd'hui les plus grands noms des plus vieilles races normandes. Durant vingt ans de guerre, seul il peut dire que jamais défaite ou dérouté ne déshonora son drapeau ; sans avoir reçu de la nature cette audace d'inspiration, ce feu sacré qui constitue le génie, il triompha du plus grand génie moderne ; sans une haute capacité politique, il accomplit en politique ce que n'avaient pu faire Pitt, Fox et Canning. Soldat heureux sous un gouvernement constitutionnel, il a eu le rare privilège de n'avoir jamais à lutter contre la défiance, l'injustice ou l'ingratitude. La reconnaissance de son pays a égalé, sinon dépassé ses services ; l'Angleterre lui a donné des palais, elle l'a gorgé de millions, elle l'a fait plus grand et plus opulent qu'un roi. Tous les souverains de l'Europe l'ont enrichi de dotations, comblé de titres, et chamarré de cordons ; il n'y a pas jusqu'à la France qui n'ait vu ce nom fatal inscrit de la main d'un descendant de Charles VII sur la liste de ses maréchaux. Ennemi juré de tout ce qui s'appelle démocratie, cet homme a eu tous les bénéfices de la popularité sans lui faire aucun sacrifice. John Bull s'est permis une ou deux fois de jeter des pierres à ses fenêtres ; il en a été quitte pour les faire griller ; et le lendemain, John Bull, qui ne saurait lui garder longtemps rancune, l'applaudissait, prêt à montrer les dents à tout audacieux qui se permettrait de médire de son héros. Dernièrement encore, vous avez vu la presse anglaise se fâcher tout rouge parce qu'une reine de dix-huit ans, dans les préoccupations bien naturelles des premiers jours de sa lune de miel, avait oublié de s'informer régulièrement de la santé du vieux et apoplectique guerrier.

Remarquons toutefois qu'il y a une véritable injustice à abuser, pour expliquer certains faits et certains hommes, de ce procédé si commode du destin. On a fait trop souvent chez nous honneur au diable des succès de lord Wellington ; gardons-nous de ce patriotisme *Chauvin* qui s'en va retroussant sa moustache, faisant ronfler le mot de Français, se donnant à lui-même un brevet de géant, et déclarant pygmée tout ce qui n'est pas lui. Cela ne vaut guère mieux que les fanfaronnades et les comparaisons ambitieuses du fameux discours de lord Brougham ; avec ce système il y a beaucoup moins de mérite à vaincre, beaucoup plus de honte à être vaincu, et nous avons assez de gloire à nous pour n'être pas si avares envers les autres.

En parcourant la carrière militaire et politique du duc de Wellington, en feuilletant ces douze volumes de dépêches qu'il a fait publier il y a deux ans, et qui embrassent l'histoire de ses campagnes dans l'Inde, en Danemark, Portugal, en Espagne et en France, on est tout d'abord frappé de cette fermeté, de cette persévérance, de cet imperturbable sang-froid qui le distinguent ; on est forcé de reconnaître que Napoléon a été très sévère, pour ne pas dire injuste, à son égard ; que si la fortune a beaucoup fait pour lui, il a su se tenir toujours à la hauteur de sa fortune, et que si ce n'est

pas là un de ces rares génies qui dominent et résument un siècle, c'est au moins un grand talent qui a légitimement gagné une bonne partie de sa gloire.

Arthur Wellesley est le troisième fils de Gérard Colley Wellesley, vicomte de Mornington, dont la famille venait d'être récemment anobli dans la personne de son père, Richard Colley Wellesley, créé baron de Mornington en 1746. Arthur naquit à Dungan-Castle, en Irlande, le 1^{er} mai 1769, dans cette année si féconde qui vit naître Napoléon, Soult, Canning, Chateaubriand, Walter-Scott et tant d'autres illustrations de tout genres. Il fut d'abord élevé en Angleterre, au collège d'Eton, et bientôt envoyé en France, à Angers, dans une école militaire qui avait alors une assez grande réputation. A dix-huit ans, en 1787, il entra au service en qualité d'enseigne. Le crédit de sa famille lui fit rapidement franchir les grades inférieurs ; en 1788 il était lieutenant, capitaine en 1791, major en 1792, et enfin lieutenant-colonel en 1794. C'est alors qu'il fit sa première campagne dans la retraite de Hollande, sous le duc d'York. Chargé du commandement d'une brigade à l'arrière-garde, il fut honorablement mentionné par le général en chef.

En 1796 il partit pour l'Inde avec son régiment, et l'année suivante, son frère aîné, lord Mornington, depuis marquis de Wellesley, ayant été nommé gouverneur-général des possessions anglaises, le jeune colonel se trouva bientôt à même d'exercer ses hautes facultés militaires dans un commandement supérieur ; la guerre venait alors d'éclater entre la Compagnie et le fameux prince indien Tippoo-Saïb. Les Anglais s'étant ménagé la coopération du *nizam* (prince) des Mahrattes, Wellesley fut placé à la tête des troupes alliées, sous le commandement en chef de sir Tarris. On raconte que dans une première et chaude affaire, à l'attaque d'un bois fortifié, ce même homme qui devait briller plus tard par son attitude froidement intrépide au milieu du danger, se montra quelque peu ému du sifflement des balles indiennes, et qu'il s'en vint dans une grande agitation apprendre à sir Harris le mauvais succès de son expédition. Les biographes anglais, qui rapportent ce fait, ont soin de rappeler l'histoire de Frédéric II fuyant le champ de bataille de Molwitz. Contentons-nous d'ajouter que dès le lendemain le jeune Wellesley, revenu de son émotion, s'empressa de réparer son échec en emportant le bois malencontreux.

Le 4 mai 1799, après un assaut des plus acharnés, les Anglais s'emparèrent de Seringapatam, la capitale du Mysore ; Tippoo-Saïb fut trouvé mort sous les décombres, et le jeune Wellesley, entré un des premiers dans la ville, fut investi des fonctions de gouverneur. L'année suivante, il défit un chef de partisans, Hondiah-Waugh, qui était venu faire une excursion sur les terres de la Compagnie, avec cinq mille hommes. Un instant il fut question de donner à sir Arthur le commandement de ce corps de troupes, parti des bords du Gange sous la conduite du général Baird, pour aller combattre les Français sur les bords du Nil ; Wellington et Bonaparte se seraient trouvés face à face quinze ans plus tôt. Une maladie grave l'empêcha de faire partie de cette expédition, qui du reste manqua son but, car elle n'arriva en Égypte qu'après l'évacuation.

La dernière grande guerre de l'Inde éclata en 1803 ; les Mahrattes orientaux se soulevèrent, dirigés par Scindiah, chef astucieux et habile, espèce d'Abd-el-Kader de l'Indostan, harcelant les Anglais, les attaquant à l'improviste, les entraînant à sa poursuite, et leur échappant toujours. Sir Arthur fut chargé de le joindre et de le combattre à tout prix. A force d'activité et de

persévérance, il parvint à l'atteindre à Assye, Deccan, le 23 septembre 1803. Le Mahratte avait dix mille hommes d'infanterie commandés par des officiers européens, quarante mille chevaux et cent pièces de canons. Sir Arthur avait six ou sept mille hommes. La bataille fut sanglante et longtemps disputée; Wellesley eut deux chevaux tués sous lui, perdit le tiers de ses soldats, mais l'ennemi fut écrasé. Une dernière et décisive victoire, celle d'*Argaum*, mit fin à la guerre en amenant la soumission définitive de Scindiah. Les habitants de Calcutta élevèrent un monument en l'honneur de Wellesley, qui fut nommé général et créé chevalier de l'ordre du Bain.

Trois ans plus tard, en 1806, nous retrouvons le vainqueur d'*Assye* et d'*Argaum* tranquillement occupé à faire manœuvrer une brigade dans une petite ville de l'Angleterre. Toutefois Wellesley ne languit pas longtemps dans l'inaction; les habitants de Newport, dans l'île de Wight, le nommèrent député à la chambre des communes. C'est dans cette même année 1806 qu'il épousa miss Pakenham, jeune dame irlandaise, sœur du comte de Longfort. J'ai ouï raconter à ce sujet une anecdote qui est caractéristique, si elle est vraie. Il paraît que ce mariage avait été arrêté avant le départ de sir Arthur pour l'Inde, et c'était alors un mariage d'inclination; dans l'intervalle, miss Pakenham fut atteinte d'une affreuse petite-vérole qui laissa sur son visage des traces cruelles; à son retour, sir Arthur, déjà refroidi par l'absence, trouva sa fiancée méconnaissable; ne pouvant plus l'épouser par inclination, et ne voulant pas manquer à sa parole, il l'épousa par devoir. Cette union ne fut, dit-on, pas très heureuse.

En 1807, après la chute du parti de Fox et de lord Grenville, Wellesley fut nommé secrétaire d'état pour l'Irlande, sous la vice-royauté du duc de Richmond. Le jeune général ne resta pas longtemps dans ce nouveau poste. Lorsque fut décidée l'agression brutale de l'Angleterre contre le Danemark, sir Arthur fut attaché à l'expédition sous les ordres de lord Cathcart; c'est lui qui commandait dans l'affaire de Kioge, où fut défait le général danois Linsmer; et après le bombardement de Copenhague, il fut chargé de recevoir la capitulation de la ville.

Jusqu'ici les grandes batailles livrées par sir Arthur dans l'Inde avaient eu un peu de retentissement en Angleterre; il n'était pas encore au premier plan, et c'est à ce moment seulement, en 1806, que commence la période brillante de sa vie militaire. L'Espagne, envahie par Napoléon, se soulevait de toutes parts; le Portugal, occupé par Junot, commençait à secouer le joug de cet Ajax étourdi et tracassier. L'Angleterre, fidèle à sa haine contre Napoléon, s'empressa de saisir l'occasion d'une lutte nouvelle. Sir Arthur Wellesley, qui venait d'être nommé lieutenant-général, fut chargé du commandement de la division dirigée d'abord sur la Corogne. Assez mal accueilli par les patriotes galiciens, le général se décida à tourner du côté d'Oporto et à débarquer en Portugal. Un premier engagement avec les troupes de Junot eut lieu à Roliça; quelques jours après, le 21 août, à Vimiero, Wellesley força Junot à se retirer précipitamment sur Lisbonne. Dès le lendemain, l'arrivée soudaine de sir Hugh Dalrymple, nommé général en chef, empêcha le vainqueur de profiter de sa victoire. Le 30 du même mois, fut signée la fameuse capitulation de Lisbonne, connue sous le nom de convention de *Cintra*. Les Français devaient évacuer le Portugal avec armes et bagages, et repasser en France aux frais de l'Angleterre. En même temps que Napoléon témoignait son mécontentement à Junot, l'Angleterre traduisait le général Dalrymple devant une cour martiale. Sir Arthur Wellesley s'empressa d'accourir à Londres pour venir défendre au sein du parle-

ment un acte dont la responsabilité ne pesait pas sur lui. Dalrymple n'en fut pas moins dépossédé de son commandement et remplacé par sir Arthur lui-même, qui revint à Lisbonne le 22 avril 1809. On a vu ailleurs comment Soult, qui venait d'entrer en Portugal, livré à lui-même et privé de la coopération de Victor, fut surpris à Oporto par le général anglais, et forcé de revenir sur ses pas en exécutant cette belle retraite dont la hardiesse étonna Wellesley lui-même, qui s'en est toujours souvenu, et la cite encore aujourd'hui comme une merveille de tactique.

Le Portugal une fois complètement évacué par les Français, sir Arthur reçoit l'ordre de pénétrer en Espagne pour concerter un plan de campagne avec la Junte. Il arrive à Almaraz, opère sa jonction avec le général espagnol Cuesta, et livre le 21 juillet 1810, au maréchal Victor et au roi Joseph, la bataille incertaine de Talaveira. Des deux parts on chanta victoire. Le parlement anglais vota des remerciements à sir Arthur, en y ajoutant une annuité de deux mille livres sterling. Le roi l'éleva à la pairie avec le titre de lord vicomte Wellington de Talaveira. Victor fut obligé de se replier sur Madrid; mais Wellington ne put marcher en avant. Soult et Ney arrivaient rapidement sur lui de l'Estramadure, avec des forces supérieures; d'autre part, Masséna entraînait en Portugal. Il se hâta de repasser le Tage, pour couvrir Lisbonne. C'est alors que furent exécutées par lui ces fameuses lignes de *Torres Vedras*, qui s'étendaient de la mer au Tage, retranchements formidables, où le talent de la fortification se déployait dans tout son luxe, et devant lesquelles Masséna recula d'étonnement.

Bientôt ce dernier, isolé, ne recevant de France ni argent, ni vivres, ni soldats, ne put se maintenir en Portugal; il opéra sa retraite. Wellington rentra en Espagne, se porta sur Ciudad-Rodrigo, qu'il enleva d'assaut, après onze jours de tranchée ouverte; Badajoz subit le même sort, et alors, à la tête d'une armée formidable, composée d'Anglais, de Portugais et d'Espagnols, Wellington pénétra résolument en Castille, et livra la célèbre bataille des Arapiles, où il battit Marmont, ce général habile, mais si constamment malheureux. A la nouvelle de cette défaite, Soult, occupé à faire le siège de Cadix, quitte l'Andalousie et arrive en toute hâte, combine ses mouvements avec Souham, successeur de Marmont; tandis que Wellington, retenu avec toute son armée devant la citadelle de Bergos, par une centaine d'hommes commandés par l'intrépide général français Dubreton, voit tout-à-coup sa ligne compromise, perd l'offensive, et est obligé d'opérer rapidement sa retraite sur le Portugal.

Cependant Napoléon, épuisé d'hommes par la désastreuse campagne de Russie, dégarnissait de plus en plus l'Espagne. Lord Wellington se rend à Cadix en 1813, pour communiquer en personne avec la régence. La jalousie espagnole, jusqu'alors rebelle, cède enfin à une supériorité si bien constatée, et lord Wellington est salué du titre de généralissime des trois armées combinées de l'Angleterre, du Portugal et de l'Espagne, et investi d'un pouvoir suprême.

C'est alors qu'il commença cette campagne brillante de 1813 à 1814, qui reste aujourd'hui son plus beau titre de gloire. Je ne puis le suivre ici dans toutes ses opérations, depuis la journée de Vittoria, si funeste pour nos armes, jusqu'à la victoire indécise de Toulouse. Remarquons cependant, et cela sans prétendre aucunement rabaisser les talents de lord Wellington, que les circonstances lui furent merveilleusement favorables. L'armée française était démoralisée, disséminée et sans cesse affaiblie par Napoléon, qui lui enlevait ses meilleurs soldats pour la lutte terrible qu'il soule-

nait alors en Allemagne. Nos généraux, débarrassés de cette main de fer qui les domptait, les maintenait dans la ligne du devoir, et les poussait en avant, donnaient carrière à toutes leurs petites vanités, agissaient isolément, sans direction commune, sans unité, et partant sans résultat. L'impéritie de Joseph Bonaparte était peu propre à obvier à ces inconvénients. L'arrivée de Soult, qui accourait du champ de bataille de Bautzen, rétablit un peu nos affaires. Wellington se trouva en face d'un stratège consommé. Des deux parts les manœuvres furent habiles ; mais l'ennemi était trop supérieur en nombre, et Wellington franchit les Pyrénées. Il est inutile de revenir sur ce qui a été dit ailleurs au sujet de la bataille de Toulouse ; contentons-nous d'ajouter que, dans ses dépêches, Wellington avoue lui-même, avec une parfaite candeur, qu'à son entrée dans la ville, après le départ des troupes françaises, il y trouva, pour tout trophée, une pièce de canon ; encore était-elle, je crois, démontée.

Toute cette partie des dépêches, relative à la campagne d'Espagne et de France, est du plus haut intérêt pour l'appréciation des qualités particulières du noble duc. C'est un singulier homme de guerre que celui-là. Ce n'est ni un sabreur intrépide dans le genre de Murat ou de Ney ; ni un stratège audacieux, riche d'expédients et de ressources, comme Soult ou Masséna. C'est encore moins une tête épique, féconde en créations gigantesques et soudaines, à la manière de Napoléon. C'est tout bonnement le général le plus anglais des trois royaumes. Le flegme, l'énergie et la tenacité se combinent en lui dans des proportions immenses. Il accepte la bataille, mais il ne la livre jamais ou presque jamais. Il est quelquefois mou ou imprudent dans l'attaque, mais il est toujours admirable dans la résistance. Rien ne l'étonne, rien ne le trouble, rien ne l'émeut, et l'enthousiasme lui est aussi parfaitement étranger que le découragement. On a remarqué que dans ces douze énormes volumes, tout entiers consacrés à des opérations militaires, le mot *gloire* n'est pas prononcé une seule fois. Pour Wellington c'est un mot vide de sens. Il ignore ou dédaigne les ressources de la harangue ; il n'a pas non plus cette simplicité sublime de Nelson, qui se contentait de dire à ses marins, une heure avant la bataille de Trafalgar : " L'Angleterre attend de vous que chacun aujourd'hui fera son devoir." Le fond de toutes les allocutions du duc de Wellington peut se réduire à peu près à ceci : " Vous êtes bien vêtus, bien payés, bien nourris ; celui d'entre vous qui ne fera pas son devoir sera pendu." Joignez à cela une exactitude de négociant, un amour de l'ordre poussé jusqu'à la minutie, et le respect le plus scrupuleux pour tous ces pauvres petits droits que la guerre foule si souvent aux pieds. Ce généralissime de trois armées aligne des chiffres comme Barème, distribue à chacun de ses corps, en même temps et sur le même ton que le blâme ou la louange, son contingent de capotes, de souliers, de vivres et d'argent.

Il y a, à ce sujet, une page curieuse : c'est une lettre de lord Wellington à lord Bathurst, datée de Saint-Jean-de-Luz, où le duc se plaint très amèrement et très longuement au ministre. Le gouvernement le laisse, dit-il, manquer de tout. Il lui est impossible de vaincre sans argent ; l'armée est accablée de dettes, et, pour compléter ce tableau, il ajoute, avec un accent parfait de vérité : " Je n'ose pas sortir de ma maison à cause de mes créanciers qui m'assiègent publiquement pour demander le paiement de ce qui leur est dû." Veuillez bien vous rappeler que Wellington est alors en pays ennemi, et qu'il a près de cent mille hommes sous les armes ; souvenez-vous de la manière dont certains de nos généraux payaient leurs dettes en Italie et en Espagne, et peut-être trouverez-vous

quelque chose de bizarre dans ce vainqueur qui se cache dans sa maison pour échapper aux créanciers de son armée. Grâce à cette rigidité morale, lord Wellington était parvenu à donner aux troupes anglaises une tenue parfaite de discipline ; mais il n'avait pas peu à faire pour mettre sur le même pied ce ramassis d'Espagnols et de Portugais qui se précipitaient sur la France comme sur une proie destinée à les dédommager amplement des misères semées chez eux par nos conquêtes. " Je commande, écrit-il quelque part, les plus grands coquins (*the greatest rascals*) de toutes les nations du monde." Et il ne trouve pas de meilleur moyen pour les empêcher de piller que de les tenir sous les armes des journées entières. Un jour, un brave homme des environs de Bayonne écrit au généralissime pour lui demander des nouvelles d'une jument à lui et d'un fusil de chasse que les Espagnols lui ont volés ; et voilà lord Wellington qui, entre une bataille livrée et une bataille à livrer, se met en quête de la jument et du fusil. Ne pouvant parvenir à les découvrir, il écrit au réclamant une lettre délicieuse de bonhomie, où il lui fait part de l'inutilité de ses recherches, et l'invite à venir lui-même au quartier-général, pour l'aider à trouver la jument et le fusil.

Après l'abdication de Napoléon, lord Wellington arriva à Paris, mais il n'y passa cette première fois que très peu de temps. Élevé au rang de duc (il avait déjà été nommé feld-maréchal après la bataille de Vittoria), il fit à Londres un voyage triomphal, et ne tarda pas à être envoyé au congrès de Vienne comme représentant de l'Angleterre. Les Viennois l'accueillirent avec empressement. M. de Metternich le fêta à sa manière, qui est un peu celle de Catherine de Médicis, et, comme sous son extérieur grave et froid, l'illustre guerrier est constitué à la Henri IV, qu'il a le faible des grandes âmes, et que les beautés autrichiennes sont très sensibles à la gloire, ses succès furent nombreux et de plus d'un genre. Le congrès *danse* et ne *marche* pas, disait le spirituel prince de Ligne, et au même moment éclatait comme une bombe la nouvelle du débarquement de Napoléon.

A Vienne on avait peine à croire à cet acte, qu'on qualifiait de folie ; les plus fortes têtes déclaraient que Napoléon périrait à son premier pas. Lord Wellington connaissait mieux son homme et la France : " S'il est débarqué, il est à Paris," dit-il à quelqu'un ; et il s'empressa de se mettre à la disposition du congrès, qui le nomma généralissime des armées alliées. Cela fait, il se rendit en toute hâte dans les Pays-Bas, pour y concerter un plan de campagne avec Blücher, et triompher une dernière fois dans le plus meurtrier de tous ces combats de géants qui forment l'Iliade impériale.

(A continuer.)



PARLEZ, MARGUERITES.

ROMANCE.

Paroles de M. Victor Delzant.

Musique de M. Alphonse DeCarpentry.

Andantino grazioso.

Piano.



Musical score for the piano introduction, consisting of two staves. The key signature is two sharps (F# and C#), and the time signature is 3/4. The music is marked 'Andantino grazioso' and 'Piano'. It features a delicate, flowing melody in the right hand and a supporting accompaniment in the left hand.

Chant.



Musical score for the first line of the song, including a vocal line and piano accompaniment. The key signature is two sharps (F# and C#), and the time signature is 3/4. The lyrics are: "Pa-querettes gentil - - les, O vous que tant de". The piano accompaniment continues from the introduction.



Musical score for the second line of the song, including a vocal line and piano accompaniment. The key signature is two sharps (F# and C#), and the time signature is 3/4. The lyrics are: "fois A l'ombre des char-mil - - les J'effeuil-lai sous mes doigts ! Ve-". The piano accompaniment continues from the previous section.

nez, ve - - nez en - co - re Me mur - mu - rer tout bas Si cel - le que j'a -

f *pp*

- do - - re M'aime ou ne m'ai-me pas, Si cel-le que j'a - do - - - re,

cresc.

M'aime ou ne m'aime pas.

rall.

Continuation of piano accompaniment.

Plus lent et plus expressif.

Ré-pon - dez, fleurs des champs, Vous sa-vez si je l'ai - me !

p Vous le sa-vez mon cœur est tout entier au sien ; Pos-sé-der son a - mour

rall. se-rait mon bien su - prê-me ! Oh par-lez, fleurs des champs...Mais vous ne di-tes rien.

2D COUPLET,

Vous ne répondez point ! en aime-t-elle un autre ?
Respectant ma douleur me taisez vous mon sort ?
Répondez, son secret n'est-il donc point le votre ?
Oh ! parlez, fleurs des champs, j'écoute....et je suis fort.

3e COUPLET.

Toujours même silence. . . oh ! la vérité même
De moins de fiel peut-être abreuverait mon cœur...
Mais vous avez parlé pour me dire : elle t'aime !
Oh ! merci, fleurs des champs, je vous dois mon bonheur !

Paquerettes gentilles,
O vous, que tant de fois
A l'ombre des charmilles
J'effeuillai sous mes doigts ;
Venez, venez encore

Me redire tout bas
Que celle que j'adore
M'aime et me tend les bras,
Que celle que j'adore
M'aime et me tend les bras.

MARCHE CANADIENNE.

Par J. B. LABELLE, Organiste.

Tempo di marcia.

PIANO.

The first system of piano accompaniment consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature (C). It begins with a forte dynamic marking (*ff*) and features a series of chords and eighth-note patterns. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, providing a rhythmic accompaniment with eighth notes and chords.

The second system continues the piano accompaniment. The upper staff shows a melodic line with slurs and accents, while the lower staff continues with a steady eighth-note accompaniment. The dynamics remain consistent with the first system.

The third system of piano accompaniment features more complex rhythmic patterns in both staves. The upper staff includes slurs and accents, and a forte dynamic marking (*ff*) is present. The lower staff maintains the eighth-note accompaniment.

The fourth system includes a section for the Cornet. The upper staff is marked "Cornet solo." and ends with a fermata. The lower staff continues the piano accompaniment. The dynamic marking *fin. pp dolce* is placed between the staves.

The fifth system concludes the piano accompaniment. It features a crescendo leading to a double bar line, followed by the instruction "cres - cen - do. D.C." (Da Capo). The upper staff has a melodic line with slurs, and the lower staff has a rhythmic accompaniment.